


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00014108 5



Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. MARMONTEL,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

*Et Secrétaire perpétuel de l'Académie
Françoise.*

Edition revue & corrigée par l'Auteur.

TOME SECONDE.

A PARIS,

Chez NÉE DE LA ROCHELLE, Libraire, rue du
Hurepoix, près du Pont S. Michel. N°. 13.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

PQ
2005
A1
1787
t.2



CONTES
MORAUX.

PAR M. MARMONTEL.

TOME SECOND.

M. DCC. LXXXVII.

T A B L E

D E S C O N T E S

Du second Volume.

L E PHILOSOPHE SOI-DISANT, <i>Page</i> 1	
LA BERGÈRE DES ALPES,	46
LA MAUVAISE MÈRE,	98
LA BONNE MÈRE,	128
L'ÉCOLE DES PÈRES,	170
ANNETTE ET LUBIN,	213
LES MARIAGES SAMNITES,	234
LAURETTE,	270
LE CONNOISSEUR,	343

CONTES

CONTES

MORAUX.

LE PHILOSOPHE

SOI-DISANT.

CLARICE, depuis quelques années, n'entendoit parler que de Philosophes. Qu'est-ce donc que cette espèce d'hommes-là , dit-elle ? Je voudrois bien en voir quelqu'un. On la prévint que les vrais Philosophes étoient rares , qu'ils se communiquoient peu ; qu'au reste c'étoient de tous les hommes les plus simples , & qu'ils n'avoient rien de singulier. Il y en a donc de deux sortes , dit-elle ; car dans tous les récits que j'entends , un Philosophe est un être bizarre , qui fait profession de ne ressembler à rien. De ceux-là , lui

Tom. II.

A

2 LE PHILOSOPHE SOI-DISANT ,
dit-on , il y en a par-tout : vous en
aurez : cela est facile.

Clarice étoit à la campagne avec une
de ces sociétés qu'on appelle frivoles ,
& qui ne demandent qu'à s'amuser.
On lui présenta, quelques jours après,
le sentencieux Ariste. Monsieur est donc
Philosophe ? demanda - t - elle en le
voyant. Oui, Madame, répondit Ariste.
— C'est une belle chose que la Phi-
losophie, n'est-ce pas ? — Mais, Ma-
dame , c'est la science du bien & du
mal , ou, si vous voulez , la sagesse. Ce
n'est que cela ? dit Doris. Et le fruit
de cette sagesse , poursuivit Clarice ,
est d'être heureux sans doute ? — Ajou-
tez , Madame , de faire des heureux.
Je serois donc Philosophe aussi ? dit à
demi-voix la naïve Lucinde ; car on
m'a répété cent fois qu'il ne tenoit
qu'à moi d'être heureuse, en faisant des
heureux. Bon ! qui ne fait pas cela ?
reprit Doris ; c'est le secret de la Co-
médie.

Ariste , avec le sourire du mépris , leur fit entendre que le bonheur philosophique n'étoit pas celui que peut goûter & faire goûter une jolie femme. — Je m'en doutois bien , dit Clarice ; & rien ne se ressemble moins , je crois , qu'une jolie femme & un Philosophe. Mais voyons d'abord comment le sage Ariste s'y prend pour être heureux lui-même. — Cela est tout simple , Madame : je n'ai point de préjugés , je ne dépends de personne , je vis de peu , je n'aime rien , & je dis tout ce que je pense. N'aimer rien , observa Cléon , me semble une disposition peu favorable à faire des heureux. Eh ! Monsieur , répliqua le Philosophe , ne faisons du bien qu'à ce qu'on aime ? Affectionnez-vous le misérable que vous soulagez en passant ? C'est ainsi que nous distribuons à l'humanité le secours de nos lumières. Et c'est , dit Doris , avec des lumières que vous faites des heureux ? — Oui , Madame , & qu'on

4 LE PHILOSOPHE SOI-DISANT ,
nous le sommes. La grosse Présidente
de Ponval trouvoit ce bonheur-là bien
mince ! Un Philosophe a-t-il bien
du plaisir ? demanda Lucinde. — Il
n'en a qu'un, Madame , celui de les
mépriser tous. — Cela doit être fort
amusant ! dit brusquement la Prési-
dente. Et si vous n'aimez rien, Mon-
sieur , que faites-vous donc de votre
ame ? — Ce que j'en fais ? Je l'em-
ploie au seul usage qui soit digne d'elle :
je contemple, j'observe les merveilles
de la nature. Eh ! que peut-elle avoir
pour vous d'intéressant, cette nature ,
reprit Clarice , si les hommes , si vos
semblables n'ont rien qui vous puisse
attacher ? — Mes semblables, Madame !
je ne dispute pas sur les termes ; mais
celui-là est un peu fort. Quoi qu'il
en soit , la nature que j'étudie a pour
moi l'attrait de la curiosité , qui est le
ressort de l'intelligence , comme ce
qu'on appelle le désir est le mobile
du sentiment. Oui dà , je conçois , dit

Doris , que la curiosité est quelque chose ; mais le désir , Monsieur , ne le comptez - vous pour rien ? Le désir , je vous l'ai dit , est un attrait d'une autre espèce. — Pourquoi donc vous livrer à l'un de ces attrait , tandis que vous résistez à l'autre ? — Ah ! Madame , c'est que les jouissances de l'esprit ne sont mêlées d'aucune amertume , & que toutes celles du sentiment renferment un poison caché. Mais du moins , lui demanda Cléon , vous avez des sens ? — Oui , j'ai des sens , si vous voulez ; mais ils n'ont sur moi nul empire : mon ame en reçoit les impressions comme une glace , & il n'y a que les objets de l'intelligence pure qui puissent m'affecter vivement. Voilà un bien froid personnage ! dit tout bas Doris à Clarice : qui t'a amené cet homme - là ? Paix , lui répondit Clarice : cela est bon pour la campagne ; il y a moyen de s'en divertir.

Cléon , qui vouloit encore dévelop-

6 LE PHILOSOPHE SOI-DISANT ,
per le caractère d'Ariste, lui témoigna
sa surprise de le voir résolu à ne rien
aimer. Car enfin , disoit-il , ne con-
noissez-vous rien d'aimable ? Je con-
nois des surfaces, reprit le Philosophe ;
mais je fais me défier du fond. Il reste
à savoir , dit Cléon, si cette méfiance
est fondée. — Oh ! très-fondée , vous
pouvez m'en croire : j'en ai assez vu
pour me convaincre que ce globe-ci
n'est peuplé que de fots , de méchans ,
& d'ingrats. Si vous y regardiez bien ,
lui dit Clarice sur le ton du reproche ,
vous seriez moins injuste , & peut-être
aussi plus heureux.

Le Sage, un moment interdit, ne fit
pas semblant d'avoir entendu. On an-
nonça le dîné : il donna la main à
Clarice, & se mit auprès d'elle à table.
Je veux , lui disoit-elle , vous récon-
cilier avec l'humanité. — Il n'y a pas
moyen, Madame , il n'y a pas moyen :
l'homme est le plus vicieux des êtres.
Quoi de plus cruel, par exemple , que

le spectacle de votre dîné ? Combien d'animaux innocens immolés à la voracité de l'homme ? Ce bœuf , quel mal vous avoit-il fait ? & ce mouton , symbole de la candeur , quel droit aviez - vous sur sa vie ? & ce pigeon , l'ornement de nos toits , qu'on vient d'arracher à la tendre colombe ? O Ciel ! s'il y avoit un Buffon parmi les animaux , dans quelle classe placeroit - il l'homme ? Le tigre , le vautour , le requin lui céderoient le premier rang parmi les espèces voraces. Tout le monde conclut que le Philosophe ne se nourrissoit que de légumes ; & l'on n'osoit lui offrir de ces viandes qu'il parcourroit avec pitié. Donnez , donnez , dit-il : puisqu'on a tant fait que de les égorger , il faut bien que quelqu'un les mange. Il déclamoit ainsi , en mangeant de tout , contre la profusion des mets , leur recherche , leur délicatesse. Ah ! l'heureux temps , disoit - il , où l'homme broutoit avec les chèvres !

8 LE PHILOSOPHE SOI-DISANT ,
Donnez - moi à boire , je vous prie.
La nature a bien dégénéré ! Le Phi-
losophe s'enivra en faisant la peinture
du clair ruisseau où se défalteroient ses
pères.

Cléon saisit ce moment où le vin
fait tout dire, pour démêler le principe
de ce chagrin philosophique qui se ré-
pandoit sur le genre humain. Eh bien ,
demanda - t-il à Ariste , vous voilà
avec les hommes ; les trouvez-vous
si odieux ? Avouez que vous les con-
damniez sur parole , & qu'ils ne mé-
ritent pas tout le mal qu'on en dit.
— Sur parole , Monsieur ! apprenez
qu'un Philosophe ne juge que d'après
lui. C'est parce que j'ai bien vu , bien
développé les hommes , que je les crois
vains , orgueilleux , injustes. — Ah ! de
grace , interrompit Cléon , épargnez-
nous un peu : notre admiration pour
vous mérite au moins des ménage-
mens ; car enfin vous ne sauriez nous
reprocher de ne pas honorer le mé-

rite. Et comment l'honorez-vous ? répliqua vivement le Philosophe. Est-ce en le négligeant , en l'abandonnant , qu'on l'honore ? Ah ! les Philosophes de la Grèce étoient les oracles de leur siècle , les législateurs de leur patrie. Aujourd'hui la sagesse & la vertu languissent oubliées ; l'intrigue , la bassesse , la servitude obtiennent tout. Si cela étoit , dit Cléon , ce seroit peut-être la faute des grands hommes qui dédaignent de se montrer. — Et voulez-vous qu'ils se jettent à la tête , ou , pour mieux dire , aux pieds des dispensateurs des récompenses ? Il est vrai , dit Cléon ; que l'on pourroit leur en épargner la peine , & qu'un homme tel que vous (pardon si je vous nomme). Il n'y a pas de mal , reprit humblement le Philosophe. — Un homme tel que vous devrait être dispensé de faire sa cour. — Moi , faire ma cour ! Ah ! qu'ils s'y attendent ; je ne crois pas que leur orgueil ait jamais à s'en

10 LE PHILOSOPHE SOI-DISANT ,
applaudir : je fais m'apprécier , grace
au ciel ; & j'irois vivre dans les dés-
erts , plutôt que de dégrader mon être.
Ce seroit bien dommage , dit Cléon ,
que la société vous perdît : né pour
éclairer l'humanité , vous devez vivre
au milieu d'elle. Vous ne sauriez croire ,
Mesdames , le bien que fait un Phi-
losophe à la terre : je gage que Mon-
sieur a découvert une foule de vérités
morales , & qu'il y a peut-être aujour-
d'hui cinquante vertus de sa façon.
Des vertus , reprit Ariste en baissant
les yeux , je n'en ai pas imaginé beau-
coup ; mais j'ai dévoilé bien des vices !
Eh ! Monsieur , lui dit Lucinde , que
ne leur laissez - vous leur voile , ils
auroient la laideur de moins. Ma foi ,
je suis votre servante , reprit Madame
de Ponval ; j'aime mieux un vice dé-
cidé qu'une vertu équivoque : du moins
l'on sait à quoi s'en tenir. — Et ce-
pendant voilà comme on nous récom-
pense , s'écria Ariste avec dépit : aussi

j'ai pris le parti de n'exister que pour moi-même : le monde ira comme il pourra. Non , lui dit poliment Clarice en se levant de table , je veux que vous existiez pour nous. Avez-vous à Paris quelque affaire pressée ? — Aucune , Madame : un Philosophe n'a point d'affaires. — Eh bien , je vous retiens ici. La campagne doit plaire à la Philosophie ; & je vous y promets la solitude , le repos , & la liberté. La liberté , Madame ! dit le Philosophe à demi-voix ; je crains bien que vous ne manquiez de parole.

La promenade dispersa la compagnie ; & Ariste , avec un air rêveur , seignit d'aller méditer dans une allée , où il digéra sans penser à rien. Je me trompe , il pensoit à Clarice , & il se disoit à lui-même : Une jolie femme , une bonne maison , toutes les commodités de la vie ; cela s'annonce bien ! voyons jusqu'au bout. Il faut avouer , poursuivoit - il , que la société est

12 LE PHILOSOPHE SOI-DISANT ,
une plaisante scène. Si j'étois galant ,
empressé , complaisant , aimable , on
feroit à peine attention à moi : on
ne voit que cela dans le monde ; &
la vanité des femmes est rassasiée de
ces hommages prodigués. Mais appri-
voiser un ours , civiliser un Philoso-
phe , fléchir son orgueil , amollir son
ame , c'est un triomphe difficile & rare ,
dont leur amour-propre est flatté. Cla-
rice vient d'elle-même se jeter dans mes
filets ; attendons-la , sans nous com-
promettre.

La compagnie , de son côté , s'amu-
soit aux dépens d'Ariste. C'est un assez
plaisant original , disoit Doris : qu'en
ferons-nous ? Une Comédie , répon-
dit Cléon ; & si Clarice veut m'en
croire , mon plan est déjà tout tracé. Il
communiqua son idée ; tout le monde
y applaudit ; & Clarice , après quelque
difficulté , consentit à jouer son rôle.
Elle étoit beaucoup plus jeune & plus
jolie qu'il ne falloit pour un Philoso-

phe ; & quelques mots , quelques regards échappés à celui-ci sembloient répondre du dénouement. Elle se présenta donc , comme par hasard , dans l'allée où se promenoit Ariste. Je vous détourne , lui dit-elle ; pardon , je ne fais que passer. Vous n'êtes pas de trop , Madame ; & je puis méditer avec vous. Vous me ferez plaisir , dit Clarice : je m'aperçois qu'un Philosophe ne pense pas comme un autre homme ; & je ferois bien aise de voir les choses par vos yeux. — Il est vrai , Madame , que la Philosophie semble créer un nouvel univers. Le vulgaire ne voit que des masses ; les détails de la nature sont un spectacle réservé pour nous : c'est pour nous qu'elle semble avoir disposé avec un art si merveilleux les fibres de ces feuilles , l'étamine de ces fleurs , le tissu de cette écorce : une fourmilière est pour moi une république ; & chacun des atômes qui composent ce monde , me paroît

14 LE PHILOSOPHE SOI-DISANT ,
un monde nouveau. Cela est admirable ! dit Clarice. Qu'est-ce qui vous occupoit en ce moment ? Ces oiseaux , répondit le Sage. — Ils sont heureux , n'est-ce pas ? — Ah ! tres-heureux sans doute ! & peuvent-ils ne pas l'être ? L'indépendance , l'égalité , peu de besoins , des plaisirs faciles , l'oubli du passé , nulle inquiétude sur l'avenir , & pour tout souci , le soin de vivre & celui de perpétuer leur espèce : quelles leçons , Madame , quelles leçons pour l'humanité ! — Avouez donc que la campagne est un séjour délicieux ; car enfin elle nous rapproche de la condition des animaux , & comme eux , nous semblons n'y avoir pour loi que le doux instinct de la nature. — Ah ! Madame , que n'est-il vrai ! Mais ce caractère est effacé du cœur des hommes : la société a tout perdu. — Vous avez raison : cette société est quelque chose de bien gênant ; & quand on n'a besoin de personne , il seroit

tout simple de vivre pour soi. — Hélas !
 c'est ce que j'ai dit cent fois ; c'est
 ce que je ne cesse d'écrire : mais per-
 sonne ne veut m'écouter. Vous , Ma-
 dame , par exemple , qui semblez re-
 connoître la vérité de ce principe ,
 auriez-vous la force de le pratiquer ?
 Je ne puis que souhaiter , dit Clarice ,
 que la Philosophie devienne à la mode :
 je ne serai pas la dernière à la suivre ,
 comme je ne dois pas être la première
 à l'afficher. — C'est le langage que cha-
 cun tient : personne ne veut se hasar-
 der à donner l'exemple ; & cependant
 l'humanité gémit , accablée sous le joug
 de l'opinion , & dans les chaînes de
 l'usage. — Que voulez-vous , Monsieur ?
 notre repos , notre honneur , tout ce
 que nous avons de plus cher dépend
 des bienféances. — Eh bien , Madame ,
 observez - les ces bienféances tyran-
 niques ; ayez des vertus comme des
 habits , façonnées au goût du siècle :
 mais votre ame est à vous , la société

26 LE PHILOSOPHE SOI-DISANT ,

n'a droit que sur les dehors , & vous ne lui devez que les apparences. Les bienféances dont on fait tant de bruit, ne sont elles-mêmes que les apparences bien menagées ; mais l'intérieur, Madame , l'intérieur est le sanctuaire de la volonté ; & la volonté est indépendante. Je conçois , dit Clarice , que je peux vouloir ce que bon me semble , pourvu que je m'en tienne là. Vraiment sans doute, reprit le Philosophe , il vaut mieux s'en tenir là que de risquer des imprudences. Car, Madame , savez-vous ce que c'est qu'une femme vicieuse ? C'est une femme qui ne s'observe , qui ne se respecte sur rien. Quoi , Monsieur , demanda Clarice en affectant un air satisfait , le vice n'est donc que dans l'imprudence ? — Avant de vous répondre , Madame , permettez-moi de vous interroger. Qu'est-ce que le vice à vos yeux ? N'est-ce pas ce qui trouble l'ordre , ce qui nuit , ou ce qui

peut nuire ? — C'est cela même. — Eh bien , Madame , tout cela se passe au dehors. Pourquoi donc soumettre au préjugé vos sentimens & vos pensées ? Voyez , dans ces oiseaux , cette douce & fière liberté que la nature vous avoit donnée , & que vous avez perdue. Ah ! dit Clarice avec un soupir , la mort de mon époux me l'avoit rendu , ce bien précieux ; mais je touche au moment d'y renoncer encore. O Ciel ! qu'entends-je ? s'écria-t-il. Allez-vous former une nouvelle chaîne ? — Mais , je ne fais. — Vous ne savez ? — Ils le veulent. — Qui donc , Madame ? quels sont les ennemis qui osent vous le proposer ? Non , croyez-moi , l'hymen est un joug , & la liberté est le bien suprême. Mais encore , quel est cet époux que l'on vous donne ? — C'est Cléon. — Cléon , Madame ? Je ne m'étonne plus de l'air aisé qu'il prend ici. Il interroge , il décide , il

18 LE PHILOSOPHE SOI-DISANT ,
daigne être affable quelquefois , il a
cette politesse avantageuse qui semble
s'abaisser jusqu'à nous ; on voit bien
qu'il fait les honneurs de sa maison ,
& je sens désormais tout ce que je lui
dois de respect & de déférence. —
Vous vous devez l'un à l'autre une
honnêteté mutuelle ; & je prétends que
chez moi tout le monde soit égal. —
Vous le prétendez , Clarice ! Ah ! votre
choix détruit l'égalité entre les hommes ,
& celui qui doit vous posséder
N'en parlons plus , j'en ai trop dit ;
ce séjour n'est pas fait pour un Philoso-
phe ; permettez-moi de m'en éloigner.
Non , lui dit-elle , j'ai besoin de vous ,
& vous me plongez dans des irrésol-
utions dont vous seul pouvez me tirer.
Il faut avouer que la Philosophie est
une chose bien consolante ; mais si
un Philosophe étoit un trompeur , ce
seroit un dangereux ami ! Adieu , je
ne veux pas qu'on nous voye en-

semble : je rejoins la compagnie ; venez bientôt nous retrouver. Eh ! voilà donc , disoit-elle en s'éloignant , ce qu'on appelle un Philosophe ? Courage ! disoit-il de son côté ; Cléon ne tient plus qu'à un fil.

Clarice , en rougissant , rendit compte de la première scène ; & son début reçut des éloges. Mais la Présidente fronçant le sourcil , Avez-vous prétendu , dit-elle , que je sois simple spectatrice ? Non , non , je veux jouer mon rôle , & je réponds qu'il sera plaisant. Vous croyez subjuguier cet homme sage ? point du tout ; c'est moi qui aurai cet honneur - là. — Vous , Présidente ? — Oh ! vous avez beau rire : mes cinquante ans , mes trois mentons , & ma moustache de tabac d'Espagne se moquent de toutes vos graces. Tout le monde applaudit à ce défi , en redoublant les éclats de rire. Rien n'est plus sérieux , reprit-elle , & si ce n'est pas assez d'une , vous n'avez qu'à vous

20 LE PHILOSOPHE SOI-DISANT,
réunir pour me disputer sa conquête ;
je vous brave toutes les trois. Allez ,
divine Doris , charmante Lucinde ,
merveilleuse Clarice , allez étaler à ses
yeux tout ce que la coquetterie & la
beauté ont de séduisant : je m'en mo-
que. Elle dit ces mots d'un ton résolu
à faire trembler ses rivales.

Cléon parut sombre & rêveur à l'ar-
rivée d'Ariste ; & Clarice prit avec le
Philosophe l'air réservé du mystère.
On parla peu , mais on lorgna beau-
coup. Ariste se retirant dans son appar-
tement, le trouva meublé avec toutes
les recherches du luxe. O Ciel ! dit-il
à la compagnie qui , pour s'amuser ,
l'y avoit conduit , ô Ciel ! n'est-il pas
ridicule que tout cet appareil soit
dressé pour le sommeil d'un homme ?
Est-ce ainsi que l'on dormoit à Lacé-
démone ? O Lycurgue ! que dirois-tu ?
Une toilette à moi ! c'est se moquer.
Me prend-on pour un Sibarite ? Je me
retire , je n'y saurois tenir. Voulez-

vous , lui dit Clarice , que l'on démeuble exprès pour vous ? Jouissez , croyez-moi , des douceurs de la vie , quand elles se présentent : un Philosophe doit savoir se passer de tout & s'accommoder de tout. A la bonne heure , dit-il en s'appaisant , il faut bien vous complaire ; mais je ne dormirai jamais sur ce monceau de duvet. Ma foi , dit-il en se couchant , la mollesse est une jolie chose ! & le Sage s'endormit.

Ses songes lui rappelèrent son entretien avec Clarice ; & il se reveilla dans la douce idée que cette vertu de convention , qu'on nomme sagesse dans les femmes , lui résisteroit foiblement.

Il n'étoit pas levé encore ; un laquais vint lui proposer le bain. Le bain étoit d'un bon présage. Soit , dit-il , je me baignerai : le bain est d'institution naturelle. Quant aux parfums , la terre nous les donne ; ne dédaignons pas ses présens. Il eût bien voulu faire usage de cette toilette qu'il voyoit

dressée ; mais la pudeur le retint. Il se contenta de donner à sa négligence philosophique l'air le plus décent qu'il lui fut possible ; & le miroir fut vingt fois consulté. Comme vous voilà fait ! lui dit Clarice en le voyant paroître : pourquoi n'être pas mis comme tout le monde ? Cet habit , cette coiffure vous donnent un air commun que vous n'avez pas naturellement. — Eh ! Madame , est-ce à l'air qu'on doit juger les hommes ? voulez-vous que je me soumette aux caprices de la mode , & que je sois mis comme vos Cléons ? — Pourquoi non , Monsieur ? Savez-vous bien qu'ils tirent avantage de votre simplicité , & que c'est là surtout ce qui affoiblit dans les esprits la considération qui vous est due ? Moi-même , pour vous rendre justice , j'ai besoin de ma réflexion : le premier coup-d'œil est contre vous ; & c'est bien souvent ce premier coup-d'œil qui décide. Pourquoi ne pas donner à

la vertu tous les charmes qu'elle peut avoir? — Non, Madame, l'artifice n'est pas fait pour elle : plus elle est nue, plus elle est belle ; on la déguise en voulant l'orner. — Eh bien, Monsieur, qu'elle se contemple elle seule tout à son aise : quant à moi, je vous déclare que cet air rustique & bas me déplaît. N'est-il pas singulier, qu'ayant reçu de la nature une figure distinguée, on fasse gloire de la dégrader ? — Mais, Madame, que diriez-vous, si un Philosophe prenoit soin de sa parure & se composoit comme vos Marquis ? — Je dirois : il cherche à plaire, & il fait bien : car ne vous flattez pas, Ariste, on ne plaît qu'avec beaucoup de soin. — Ah ! je ne désire rien tant que d'y réussir à vos yeux. Si ce soin vous occupe, reprit Clarice avec un regard tendre, donnez-y du moins un quart d'heure. Jasmin, Jasmin, allez coiffer Monsieur. Ariste, en rougissant, se ren-

24 LE PHILOSOPHE SOI-DISANT ,
dit enfin à ces douces instances. Voilà
le Sage à sa toilette.

La main légère de Jasmin arrange
avec art ses cheveux ; sa physionomie
se déploie : il admire la métamorphose,
il a peine à la concevoir. Que diront-
ils en me voyant, se demandoit-il à lui-
même ? Ils diront ce qui leur plaira ;
mais le Philosophe a fort bonne mine.
Il se présente enflé d'orgueil , mais
avec un air gauche & timide. Oh ! pour
le coup , dit Clarice , voilà un joli
homme. Il n'y a plus que cet habit,
dont la couleur afflige mes yeux. — Ah !
Madame , au nom de ma gloire , laissez-
moi du moins ce caractère de la gra-
vité de mon état ! — Eh ! quel est, s'il
vous plaît , cet état chimérique qui
vous tient tellement à cœur ? J'approuve
fort que l'on soit sage ; mais il me
semble que toutes les couleurs sont
égales pour la sagesse. Ce marron de
M. Guillaume est-il plus dans la nature
que

que le bleu céleste & que le gris de lin ? Par quel caprice imiter plutôt, dans vos vêtemens, l'enveloppe du marron que la feuille de la rose, ou que la touffe de ce lias dont se couronne le printemps ? Ah ! pour moi, je vous avoue que le gris de lin me charme la vue : cette couleur a je ne sais quoi de tendre qui va jusqu'à l'ame ; & je vous trouverois le plus joli homme du monde avec un habit gris de lin.

— Gris de lin, Madame ! ô Ciel ! un Philosophe gris de lin ! — Oui, Monsieur, gris de lin clair : que voulez-vous ? c'est ma folie. En écrivant à Paris tout à l'heure, vous pourriez l'avoir demain à midi, n'est-ce pas ?

— Quoi, Madame.... — Un habit de campagne de la couleur de mes rubans. — Non, Madame, il n'est pas possible. — Pardonnez-moi, rien n'est plus aisé ; les ouvriers n'ont qu'à passer la nuit. — Hélas ! il s'agit bien du temps qu'ils emploieront à me rendre

26 LE PHILOSOPHE SOI-DISANT ,
ridicule ! Considérez , je vous supplie ,
que ce seroit une extravagance à me
perdre de réputation. — Eh bien , Mon-
sieur , quand vous aurez perdu cette
réputation , vous vous en donnerez
une autre ; & il y a à parier que vous
gagnerez au change. — Je vous jure ,
Madame , qu'il m'est affreux de vous
déplaire ; mais.... — Mais vous m'im-
patientez ; je n'aime pas à être contra-
riée. Il est bien singulier , poursuivit-
elle d'un air de dépit , que vous me
refusiez une bagatelle. L'importance
que vous y mettez , m'apprend à m'ob-
server moi-même sur quelque chose de
plus sérieux. A ces mots , elle sortit ,
& laissa le Philosophe confondu qu'un
incident aussi léger vînt détruire ses
espérances. Gris de lin ! disoit-il ; gris
de lin ! quel ridicule ! quel contraste !
Elle le veut , il faut bien s'y résoudre.
Et le Philosophe écrivit.

Vous êtes obéie , Madame , dit-il à
Clarice en l'abordant. Vous en a-t-il

coûté beaucoup ? lui demanda-t-elle avec un sourire dédaigneux. — Beaucoup, Madame, & plus que je ne puis dire ; mais enfin vous l'avez voulu. Toute la société admira la coiffure du Philosophe ; la Présidente surtout juroit ses grands dieux qu'elle n'avoit jamais vu d'homme plus noblement coiffé. Aristé lui rendit grace d'un compliment si flatteur. Bon, reprit-elle, des complimens ! je n'en fais jamais ; c'est la fausse monnoie du monde. Rien n'est mieux vu, s'écria le Sage : cela mérite d'être écrit. On s'aperçut que la Présidente engageoit l'attaque, & on les laissa en liberté. Vous croyez donc, lui dit-elle, qu'il n'y a que vous qui fassiez des sentences ? Je suis Philosophe aussi, telle que vous me voyez. — Vous, Madame ! & de quelle secte ? Stoïcienne ? Epicurienne ? — Oh ! ma foi, le nom n'y fait rien. J'ai dix mille écus de rente, je les dépense gaiement : j'ai de

28 LE PHILOSOPHE SOI-DISANT ,
bon vin de Champagne que je bois
avec mes amis ; je me porte bien ; je
fais ce qui me plaît , & laisse vivre
chacun à sa guise. Voilà ma secte.
— C'est fort bien fait ; & voilà préci-
sément ce qu'enseigne Epicure. — Je
vous déclare , moi , qu'on ne m'a rien
enseigné : tout cela vient de ma tête.
Il y a vingt ans que je n'ai lu que la
liste de mes vins & le menu de mon
soupé. — Mais sur ce pied-là , vous
devez être la plus heureuse femme du
monde ? — Heureuse ; non pas tout à
fait : il me manque un mari à ma fa-
çon. Mon Président étoit une bête ; il
n'étoit bon qu'au Palais : cela favoit les
lois , voilà tout. Je veux un homme
qui sache m'aimer , & qui ne s'occupe
que de moi seule. — Vous en trouverez
mille , Madame. — Je n'en veux qu'un ;
mais je veux qu'il soit bon. La naif-
fance , la fortune , tout cela m'est égal ;
je ne m'attache qu'à la personne. — En
vérité , Madame , vous m'étonnez :

vous êtes la première femme en qui j'ai trouvé des principes. Mais est-ce bien précisément un mari que vous voulez ? — Oui, Monsieur, un mari qui m'appartienne dans toutes les formes. Ces amans sont tous des fripons qui nous trompent, qui nous quittent, sans qu'il nous soit permis de nous plaindre. Au lieu qu'un mari est à nous à la face de l'univers ; & si le mien osoit me manquer, je veux pouvoir, mon titre à la main, aller donner, en tout bien & en tout honneur, cent soufflets à l'insolente qui me l'auroit enlevé. — Fort bien, Madame, fort bien ; le droit de propriété est un droit inviolable. Mais savez-vous qu'il est peu d'ames comme la vôtre ? Quel courage ! quelle vigueur ! — Oh ! j'en ai comme une lionne. Je sais que je ne suis pas jolie ; mais dix mille écus de rente, en présent de noces, valent bien les gentilleses d'une Lucinde ou d'une Clarice ; & quoique l'amour

30 LE PHILOSOPHE SOI-DISANT ,
soit rare dans ce siècle, on doit en
avoir pour dix mille écus. Cet entre-
tien les ramena au château, comme
on annonçoit le soupé.

Ariste parut plongé dans des réflexions sérieuses : il balançoit les avantages & les inconvéniens qu'il y auroit à épouser la Présidente, & calculoit combien une femme de cinquante ans pouvoit vivre encore, en sablant tous les soirs sa bouteille de vin de Champagne. La dispute qui s'éleva entre Clarice & Madame de Ponval, le tira de sa rêverie. Doris fit naître cette dispute. Est-il possible, dit-elle, que la Présidente ait pu soutenir pendant une heure le tête à tête d'un Philosophe, elle qui bâille dès qu'on lui parle raison ? Ma foi, répliqua Madame de Ponval, c'est que votre raison n'a pas le sens commun : demandez à cet homme sage, si la mienne n'est pas la bonne. Nous parlions de l'état qui convient à une honnête femme ; & il est d'accord avec

moi qu'un bon mari est ce qu'il y a de mieux. Ah, si ! s'écria Clarice. Sommes-nous faites pour être esclaves ? & que devient cette liberté, qui est le premier de tous les biens ? Cléon se déchaîna contre ce système de la liberté : il soutint que le lien des cœurs n'étoit rien moins qu'un esclavage. La Présidente vint à l'appui, & déclara qu'elle ne distinguoit point l'amour de la liberté, de l'amour du libertinage. Je veux, disoit-elle, que ce verre de vin soit le dernier de ma vie, si je compte jamais sur un homme, qu'il n'ait signé le serment d'être à moi. Tout le reste n'est que fleurette. Et voilà précisément, disoit Clarice, ce que le mariage à d'humiliant : l'amour, avec sa liberté, perd toute sa délicatesse. N'est-ce pas, Monsieur ? demandoit-elle au Philosophe. — Mais, Madame, je pensois comme vous ; cependant il faut avouer que si la liberté a ses charmes, elle a ses dangers, ses écueils : les in-

32 LE PHILOSOPHE SOI-DISANT ,
clinations heureuses sont un si grand bien , & l'inconstance est si naturelle à l'homme , que lorsqu'il éprouve un penchant louable , il fait prudemment de s'ôter à lui-même le funeste pouvoir de changer. — Vous l'entendez , Mesdames ? Voilà de mes gens : cela ne flatte point ; c'est ce qui s'appelle un Philosophe. Tâchez de le séduire , si vous pouvez : pour moi , je me retire enchantée. Adieu , Philosophe : j'ai besoin de repos : je n'ai pas fermé l'œil la nuit dernière ; & il me tarde d'être endormie , pour avoir le plaisir de rêver. Elle accompagna cet adieu d'un coup-d'œil passionné , où pétilloit le vin de Champagne. Mesdames , dit Lucinde , avez-vous aperçu ce regard ? Vraiment , reprit Doris , elle est folle d'Ariste : cela est clair. — De moi , Madame ! vous n'y pensez pas ; nos goûts , je crois , ni nos caractères ne sont pas faits pour aller ensemble. Je bois peu , je jure encore moins , & je

n'aime pas qu'on m'enchaîne. — Ah ! Monsieur, dix mille écus de rente ! — Dix mille écus de rente, Madame, font une insulte, quand on en parle à mes pareils.

Ces propos furent rendus le lendemain à la Présidente. Ah ! l'insolent ! dit-elle : je suis piquée ; vous le verrez à mes genoux. Je passe légèrement sur les réflexions nocturnes du sage Ariste. Un bon carrosse, un appartement commode, bien éloigné de celui de Madame, & le meilleur Cuisinier de Paris : tel étoit son plan de vie. Nos Philosophes, disoit-il, murmureront peut-être un peu ; mais je leur ferai bonne chère. D'ailleurs une laide femme a quelque chose de philosophique : au moins ne me soupçonnera-t-on pas d'avoir cherché le plaisir des sens.

Le jour de son triomphe arrive, & l'habit gris de lin aussi. Il le contemple ; il rougit de vanité, plutôt que de pudeur. Cependant Cléon vient le

34 LE PHILOSOPHE SOI-DISANT ,
voir , avec l'air d'un homme agité qui
se possède ; & après avoir jeté un œil
d'indignation sur les apprêts de sa pa-
rure : Monsieur , lui dit-il , si j'avois
à faire à un homme du monde , je lui
proposerois , pour début , de se couper
la gorge avec moi . Mais je parle à un
Philosophe , & je ne viens faire assaut
avec lui que de franchise & de vertu .
De quoi s'agit-il ? lui demanda le Sage ,
un peu interdit de ce préambule . J'ai-
mois Clarice , Monsieur , reprit Cléon ;
elle m'aimoit , nous allions être unis .
Je ne fais quelle révolution s'est faite
tout à coup dans son ame ; mais elle
ne veut plus entendre parler ni de ma-
riage , ni d'amour . Je n'ai eu d'abord
que des soupçons sur la cause de son
changement ; mais cet habit gris de lin
les confirme . Le gris de lin est sa folie :
vous prenez ses couleurs ; vous êtes
mon rival . — Moi , Monsieur ! — Je n'en
puis douter , & toutes les circonstan-
ces qui l'attestent , se présentent en foule

à mon esprit. Vos promenades secrètes, vos propos à l'oreille, des regards, des mots échappés, sa haine sur-tout contre la Présidente, tout vous trahit, tout sert à m'éclairer. Voici donc, Monsieur, ce que je vous propose. Il faut que l'un de nous cède la place. La violence est un moyen injuste ; la générosité va nous mettre d'accord. J'aime, j'idolâtre Clarice ; j'étois heureux sans vous ; je puis l'être encore : mes soins, le temps, votre absence peuvent la ramener à moi. Si au contraire il faut que j'y renonce, vous voyez un homme au désespoir, & la mort sera mon recours. Jugez, Ariste, si votre situation est la même. Consultez-vous, & répondez-moi. S'il y va du bonheur de votre vie à me céder votre conquête, je n'exige rien, & je me retire. Allez, Monsieur, lui répondit le Philosophe avec un air serein, vous ne vaincrez point Ariste en générosité ; & quoi qu'il m'en coûte, je vous

36 LE PHILOSOPHE SOI-DISANT ,
prouverai que je méritois cette marque
d'estime.

Enfin, dit-il dès que Cléon fut sorti,
voilà une occasion de montrer une
vertu héroïque. Ah ! ah ! Messieurs les
gens du monde, vous apprendrez à
nous admirer..... Ils ne le sauront
peut-être pas.... Oh ! que si. Clarice
en fera confidence à ses amies ; celles-
ci le diront à d'autres. L'aventure est
assez rare pour faire du bruit. Après
tout, le pis aller sera de la publier
moi-même. Il faut que le bien soit
connu ; il n'importe par quelle voie.
Notre siècle a besoin de ces exemples :
ce sont des leçons pour l'humanité.....
Cependant n'allons pas être vertueux
en dupe, nous dessaisir de Clarice,
avant que d'être sûr de la Présidente.
Voyons ce que le vin de Champagne
& le sommeil auront produit.

En réfléchissant ainsi sur sa conduite,
le Philosophe s'habilla. L'industriel
Jasmin se surpassa dans sa coiffure.

L'habit gris de lin fut mis , devant le miroir , avec une secrète complaisance ; & le Sage sortit radieux , pour serendre chez la Présidente , qui le reçut avec un cri de surprise. Mais passant tout à coup de la joie à la confusion : Je reconnois , dit-elle , la couleur favorite de Clarice : vous êtes attentif à étudier ses goûts. Allez , Aristé , allez faire valoir les soins que vous prenez de lui plaire ; ils auront sans doute leur prix. Mon ingénuité naturelle , répondit le Philosophe , ne me permet pas de vous dissimuler que , dans le choix de cette couleur , je n'ai suivi que son caprice. Je ferai plus , Madame , j'avotierai que mon premier désir a été de plaire à ses yeux. Le plus sage n'est pas sans foiblesse ; & quand une femme nous prévient par des attentions flatteuses , il est difficile de n'en être pas touché. Mais que ma reconnaissance est affoiblie ! je me le reproche , Madame , & vous devez vous le

38 LE PHILOSOPHE SOI-DISANT,
reprocher. — Ah ! Philosophe , que
n'est-il vrai ! Mais ce gris de lin confond
mes idées. — Eh bien , Madame , je
l'ai pris à regret , je vais le quitter
avec joie ; & si ma première simpli-
cité..... — Non , demeurez , je vous
trouve charmant. Mais que dis-je ? Ah !
qu'on est heureux d'être si beau ! Ariste ,
que ne suis-je belle ! — Eh quoi ! Ma-
dame , ne savez-vous pas que la lai-
deur & la beauté n'existent que dans
l'opinion ? Rien n'est beau , rien n'est
laid en soi. La beauté d'un pays n'est
rien moins que la beauté d'un autre ;
autant d'hommes , autant de goûts.
Vous me flattez , dit la Présidente avec
une pudeur enfantine , & faisant sem-
blant de rougir ; mais je ne fais que
trop , hélas ! que je n'ai rien de beau
que l'ame. — Eh bien , n'est-ce pas la
beauté par excellence , la seule digne de
toucher un cœur ? — Ah ! Philosophe ,
croyez-moi , cette beauté seule a peu
de charmes. — Elle en a peu sans

doute pour le vulgaire ; mais , encore une fois , vous n'en êtes pas réduite là. N'est-ce rien qu'un air noble , un regard imposant , une physionomie de caractère ? Et depuis quand la majesté n'est-elle plus la reine des graces ? — Et mon embonpoint , qu'en dites-vous ? — Ah ! Madame , l'embonpoint , qui est un excès parmi nous , est une beauté en Asie. Croyez-vous , par exemple , que les Turcs ne se connoissent pas en femmes ? Eh bien , toutes ces tailles élégantes qu'on admire à Paris , ne seroient pas même reçues dans le sérail du Grand Seigneur ; & le Grand Seigneur n'est pas dupe. En un mot , la santé brillante est la mère des plaisirs , & l'embonpoint en est le symbole. — Vous réussirez à me faire croire que ma graisse ne me messied point. Mais ce nez qui ne finit pas , & qui va toujours devant mon visage ? — Eh ! bon Dieu , de quoi vous plaignez-vous ? Est-ce que les nez des Dames Romaines finis-

40 LE PHILOSOPHE SOI-DISANT ,
soient ? Voyez tous les bustes antiques.
— Au moins n'avoient-elles pas cette
grande bouche & ces grosses lèvres.
— Les grosses lèvres, Madame, sont le
charme des beautés Africaines : ce
sont comme deux coussins où la douce
& tendre volupté repose. A l'égard
d'une bouche bien fendue, je ne con-
nois rien qui donne à la physionomie
plus d'ouverture & de gaieté. — Il est
vrai, quand les dents sont belles ; mais,
par malheur.... — Allez à Siam ; les
belles dents sont pour le peuple, &
c'est une honte que d'en avoir. Ainsi,
tout ce qu'on appelle beauté dépend
du caprice des hommes ; & la seule
beauté réelle est l'objet qui nous a
charmé. Serois-je la vôtre, mon cher
Philosophe ? lui demanda la Présidente
en se couvrant de son éventail. — Par-
don, Madame, si j'hésite. Ma délica-
tesse me rend timide ; & je fais pro-
fession d'un désintéressement qui ne
vous est pas assez connu encore, pour

être au-dessus du soupçon. Vous m'avez parlé de dix mille écus de rente ; & cet article me fait trembler. — Allez, Monsieur, vous êtes trop juste pour m'attribuer des soupçons si bas : c'est Clarice qui vous arrête ; je vois vos détours : laissez-moi. — Oui, je vous laisse, pour aller m'acquitter de la parole que je viens de donner à Cléon. Il étoit congédié : il s'en est plaint à moi ; & je lui ai promis d'engager Clarice à lui accorder sa main. Croyez à présent que je l'aime. — Est-il possible ? Ah ! vous m'enchantez : je ne résiste point à ce sacrifice. Allez la voir ; je vous attends, ne me faites pas languir : ce soir nous quittons la campagne.

Je m'admire, disoit-il en s'en allant d'avoir l'audace de l'épouser : elle est affreuse, mais elle est riche. Il arrive chez Clarice ; il la trouve à sa toilette, & Cléon auprès d'elle, qui prit, en le voyant, le maintien d'un homme accablé. Ah ! le joli habit ! s'écria-t-elle ;

42 LE PHILOSOPHE SOI-DISANT ,
approchez donc que je vous voye. Il
est délicieux, n'est-ce pas, Cléon ?
C'est moi, qui l'ai choisi. Je le vois
bien, Madame, répondit Cléon d'un
air sombre. Laissons ce badinage, in-
terrompt le Philosophe. Je viens me
justifier d'un crime dont on m'accuse,
& remplir un devoir sérieux. Cléon
vous aime ; vous l'avez aimé : il perd
votre cœur, dit-il, & c'est moi qui en
suis la cause. — Oui, Monsieur : pour-
quoi ce mystère ? Je viens de le lui dé-
clarer. — Et moi, Madame, je vous
déclare que je ne ferai point le mal-
heur d'un homme estimable qui vous
mérite, & qui meurt s'il ne vous ob-
tient. Je vous aime autant qu'il peut
vous aimer : c'est un aveu que je fais
sans honte ; mais son inclination a, de
plus que la mienne, la force invinci-
ble de l'habitude ; & peut-être aussi
trouverai-je en moi-même des ressour-
ces qu'il n'a pas en lui. Ah ! l'homme
étonnant ! s'écria Cléon en embrassant

le Philosophe ; que vous dirai-je ? Vous me confondez. Il n'y a pas de quoi, reprit humblement Ariste : votre générosité m'a donné l'exemple ; je ne fais que vous imiter. Venez, Mesdames, dit Clarice à Lucinde & à Doris qu'elle vit paroître, venez être témoins du triomphe de la Philosophie. Ariste me cède à son rival, & sacrifie son amour pour moi, au bonheur d'un homme qu'il connoît à peine. L'étonnement & l'admiration furent joués d'après nature ; & Ariste, prenant la main de Clarice qu'il mit dans celle de Cléon, savouroit à longs traits, avec une orgueilleuse modestie, les douceurs de l'adoration. Soyez heureux, leur dit-il, & cessez de vous étonner d'un effort qui, tout pénible qu'il est, a sa récompense en lui-même. Que feroit-ce donc qu'un Philosophe, si la vertu ne lui tenoit pas lieu de tout ? A ces mots, il se retira, comme pour se dérober à sa gloire.

44 LE PHILOSOPHE SOI-DISANT ,

La Présidente attendoit le Philosophe. En est-ce fait ? lui demanda-t-elle. — Oui , Madame , ils sont unis ; je suis à moi , & je suis à vous. — Ah ! je triomphe : vous êtes à moi : venez donc que je vous enchaîne. — Ah ! Madame , dit-il en tombant à ses genoux , quel empire vous avez pris sur moi ! O Socrate ! ô Platon ! qu'est devenu votre disciple ? Le reconnoissez-vous encore dans cet état d'avilissement ? Comme il parloit ainsi , la Présidente avoit pris un ruban couleur de rose , qu'elle attachoit au cou du Sage ; & imitant Lucinde de l'Oracle , avec un air enfantin le plus plaisant du monde , elle l'appeloit du nom de Charmant. Juste Ciel ! que deviendrois-je , si quelqu'un savoit. . . . Ah ! Madame , disoit-il , fuyons , éloignons-nous d'une société qui nous observe ; épargnez-moi l'humiliation. — Qu'appellez-vous humiliation ? Je veux que vous fassiez gloire à leurs yeux d'être

à moi , de porter ma chaîne. A ces mots , la porte s'ouvre ; la Présidente se lève , tenant le Philosophe en leffe. Le voilà , dit-elle à la compagnie qui l'environna tout à coup , le voilà cet homme si fier , qui soupire à mes genoux pour les beaux yeux de ma cassette : je vous le livre ; mon rôle est joué. A ce tableau , le plafond retentit du nom de Charmant & de mille éclats de rire. Ariste , s'arrachant les cheveux & déchirant ses vêtemens de rage , se répandit en injures sur la perfidie des femmes , & alla composer un livre contre son siècle , où il déclara hautement qu'il n'y avoit de sage que lui.

L A B E R G È R E

D E S A L P E S.

DANS les montagnes de Savoie, non loin de la route de Briançon à Modane, est une vallée solitaire, dont l'aspect inspire aux voyageurs une douce mélancolie. Trois collines en amphithéâtre, où sont répandues de loin en loin quelques cabanes de pasteurs, des torrens qui tombent des montagnes, des bouquets d'arbres plantés çà & là, des pâturages toujours verts font l'ornement de ce lieu champêtre.

La Marquise de Fonrose retournoit de France en Italie avec son époux. L'essieu de leur voiture se rompit ; & comme le jour étoit sur son déclin, il fallut chercher dans cette vallée un asile où passer la nuit. Comme ils s'avançoient vers l'une des cabanes qu'ils avoient aperçues, ils virent un trou-

peau qui en prenoit la route, conduit par une Bergère dont la démarche les étonna. Ils approchent encore, & ils entendent une voix céleste, dont les accens plaintifs & touchans faisoient gémir les échos.

« Que le soleil couchant brille d'une
 » douce lumière ! C'est ainsi (disoit-
 » elle) qu'au terme d'une carrière pé-
 » nible, l'ame épuisée va se rajeunir
 » dans la source pure de l'immortalité.
 » Mais, hélas ! que le terme est loin,
 » & que la vie est lente » ! En disant ces mots, la Bergère s'éloignoit, la tête inclinée : mais la négligence de son attitude sembloit donner encore à sa taille & à sa démarche plus de noblesse & de majesté.

Frappés de ce qu'ils voyoient, & plus encore de ce qu'ils venoient d'entendre, le Marquis & la Marquise de Fonrose doublèrent le pas pour atteindre cette Bergère qu'ils admiroient. Mais quelle fut leur surprise, lorsque,

48 LA BERGÈRE DES ALPES ,
sous la coiffure la plus simple, sous
les plus humbles vêtemens, ils virent
toutes les graces, toutes les beautés
réunies ! Ma fille, lui dit la Marquise
en voyant qu'elle les évitoit, ne crai-
gnez rien ; nous sommes des voyageurs
qu'un accident oblige à chercher dans
ces cabanes un refuge pour attendre le
jour : voulez-vous bien nous servir de
guide ? Je vous plains, Madame, lui
dit la Bergère en baissant les yeux &
en rougissant ; ces cabanes sont habi-
tées par des malheureux, & vous y
serez mal logée. Vous y logez sans
doute vous-même, reprit la Marquise ;
& je puis bien supporter une nuit les
incommodités que vous souffrez tou-
jours. Je suis faite pour cela, dit la
Bergère avec une modestie charmante.
Non, certainement, dit M. de Fonrose
qui ne put dissimuler plus long-temps
l'émotion qu'elle lui cauçoit ; non,
vous n'êtes pas faite pour souffrir ; & la
fortune est bien injuste ! Est-il possible,
aimable

aimable personne, que tant de charmes soient ensevelis dans ce désert, sous ces habits ? La fortune, Monsieur, reprit Adélaïde (c'étoit le nom de la Bergère), la fortune n'est cruelle que lorsqu'elle nous ôte ce qu'elle nous a donné. Mon état a ses douceurs, pour qui n'en connoît pas d'autres ; & l'habitude vous fait des besoins que n'éprouvent pas les Pasteurs. Cela peut être, dit le Marquis, pour ceux que le Ciel a fait naître dans cette condition obscure ; mais vous, fille étonnante, vous que j'admire, vous qui m'enchantez, vous n'êtes pas née ce que vous êtes : cet air, cette démarche, cette voix, ce langage, tout vous trahit. Deux mots que vous venez de dire annoncent un esprit cultivé, une ame noble. Achevez, apprenez-nous quel malheur a pu vous réduire à cet étrange abaissement. Pour un homme dans l'infortune, répondit Adélaïde, il y a mille moyens d'en sortir ; pour

LA BERGÈRE DES ALPES ,
une femme , vous le savez , il n'y a
de ressource honnête que dans la ser-
vitude ; & dans le choix des maîtres ,
on fait bien , je crois , de préférer les
bonnes gens. Vous allez voir les miens ;
vous serez charmés de l'innocence de
leur vie , de la candeur , de la simpli-
cité , de l'honnêteté de leurs mœurs.

Comme elle parloit ainsi , on arrive
à la cabane. Elle étoit séparée par une
cloison de l'étable où l'inconnue fit
entrer les moutons , en les comptant
avec l'attention la plus sérieuse , & sans
daigner s'occuper davantage des étran-
gers qui la contemploient. Un vieillard
& sa femme , tels qu'on nous peint
Philémon & Baucis , vinrent au devant
de leurs hôtes , avec cette honnêteté
villageoise qui nous rappelle l'âge d'or.
Nous n'avons à vous offrir , dit la
bonne femme , que de la paille fraîche
pour lit , du laitage , du fruit , & du
pain de seigle pour nourriture ; mais
le peu que le Ciel nous donne , nous

le partagerons avec vous de bon cœur. Les voyageurs, en entrant dans la cabane, furent surpris de l'air d'arrangement que tout y respiroit. La table étoit d'une seule planche du noyer le plus poli; on se miroit dans l'émail des vases de terre destinés au laitage. Tout présentoit l'image d'une pauvreté riante, & des premiers besoins de la nature agréablement satisfaits. C'est notre chère fille, dit la bonne femme, qui prend soin du ménage. Le matin, avant que son troupeau s'éloigne dans la campagne, & tandis qu'il commence à paître, autour de la maison, l'herbe couverte de rosée, elle lave, nettoie, arrange tout avec une adresse qui nous enchante. Quoi! dit la Marquise, cette Bergère est votre fille? Ah! Madame, plût au Ciel! s'écria la bonne vieille: c'est mon cœur qui la nomme ainsi, car j'ai pour elle l'amour d'une mère; mais je ne suis pas assez heureuse pour l'avoir porté dans mon sein; nous ne sommes pas

52 LA BERGÈRE DES ALPES ,
dignes de l'avoir fait naître. — Qui est-elle donc ? d'où vient-elle ? & quel malheur l'a réduite à la condition des Bergers ? — Tout cela nous est inconnu. Il y a quatre ans qu'elle vint, en habit de paysanne, s'offrir pour garder nos troupeaux : nous l'aurions prise pour rien, tant sa bonne mine & la douceur de sa parole nous gagnoient le cœur à l'un & à l'autre. Nous nous doutâmes qu'elle n'étoit pas une villageoise ; mais nos questions l'affligeoient, & nous crûmes devoir nous en abstenir. Ce respect n'a fait qu'augmenter à mesure que nous avons mieux connu son ame : mais plus nous voulons nous abaisser devant elle, plus elle s'humilie devant nous. Jamais fille n'a eu pour ses père & mère des attentions plus soutenues, ni des empressemens plus tendres. Elle ne peut nous obéir, car nous n'avons garde de lui commander : mais il semble qu'elle nous devine ; & tout ce que nous pouvons souhaiter, est fait avant

que nous nous apercevions qu'elle y pense. C'est un Ange descendu parmi nous, pour consoler notre vieillesse. Et que fait-elle actuellement dans l'étable ? demanda la Marquise. — Elle donne au troupeau une litière fraîche ; elle traite le lait des brebis & des chèvres. Il semble que ce laitage, pressé de sa main, en devienne plus délicat : moi, qui vais le vendre à la ville, je ne puis suffire au débit : on le trouve délicieux. Cette chère enfant s'occupe, en gardant son troupeau, à des ouvrages de paille & d'osier que tout le monde admire. Je voudrois que vous vissiez avec quelle adresse elle entrelace le jonc flexible. Tout devient précieux sous ses doigts. Vous voyez, Madame, poursuivit la bonne vieille, vous voyez ici l'image d'une vie aisée & tranquille : c'est elle qui nous la procure. Cette fille céleste n'est occupée qu'à nous rendre heureux. Est-elle heureuse elle-même ? demanda Monsieur de Fonrose.

54 LA BERGÈRE DES ALPES ,

Elle tâche de nous le persuader , reprit le vieillard ; mais j'ai fait souvent apercevoir à ma femme , qu'en revenant du pâturage , elle avoit les yeux mouillés de larmes , & l'air du monde le plus affligé. Dès qu'elle nous voit , elle affecte de sourire ; mais nous voyons bien qu'elle a quelque peine qui la consume : nous n'osons la lui demander. Ah ! Madame , dit la vieille femme , quelle pitié me fait cet enfant , lorsqu'elle s'obstine à mener paître ses troupeaux , malgré la pluie & la gelée ! Cent fois je me suis mise à genoux pour obtenir qu'elle me laissât prendre sa place : ma prière a été inutile. Elle s'en va au lever du soleil , & revient le soir , transie de froid. Jugez , me dit-elle avec tendresse , si je vous laisserai quitter votre foyer , & vous exposer , à votre âge , aux rigueurs de la saison. A peine y puis-je résister moi-même. Cependant elle apporte sous son bras le bois dont nous nous chauffons ; &

quand je me plains de la fatigue qu'elle se donne : Laissez, laissez, dit-elle, ma bonne mère ; c'est par l'exercice que je me garantis du froid : le travail est fait pour mon âge. Enfin, Madame, elle est bonne autant qu'elle est belle ; & mon mari & moi nous n'en parlons jamais que les larmes aux yeux. Et si on vous l'enlevoit ? demanda la Marquise. Nous perdriens, interrompit le vieillard, tout ce que nous avons de plus cher au monde ; mais si elle devoit être heureuse, nous mourrions contents, avec cette consolation. Hélas ! oui, reprit la vieille en versant des pleurs, que le Ciel lui accorde une fortune digne d'elle, s'il est possible ! Mon espérance étoit que cette main si chère me fermeroit les yeux ; mais je l'aime plus que ma vie. Son arrivée les interrompit.

Elle parut avec un seau de lait d'une main, de l'autre un panier de fruits ; & après les avoir salués avec une grace

56 LA BERGÈRE DES ALPES ,

charmante , elle se mit à vaquer au
soin du ménage , comme si personne
ne s'occupoit d'elle. Vous vous donnez
bien de la peine , ma chère enfant ,
lui dit la Marquise. Je tâche , Madame ,
répondit-elle , de remplir l'intention
de mes maîtres , qui désirent vous rece-
voir de leur mieux. Vous ferez , pour-
suivit-elle en déployant sur la table un
linge grossier , mais d'une extrême
blancheur , vous ferez un repas frugal
& champêtre. Ce pain n'est pas le plus
beau du monde , mais il a beaucoup
de faveur ; les œufs sont frais , le lai-
tage est bon , & les fruits que je viens
de cueillir , sont tels que la saison les
donne. La diligence , l'attention , les
graces nobles & décentes avec les-
quelles cette Bergère merveilleuse leur
rendoit tous les devoirs de l'hospitalité ,
le respect qu'elle marquoit à ses maî-
tres , soit qu'elle leur adressât la parole ,
soit qu'elle cherchât à lire dans leurs
yeux ce qu'ils désiroient qu'elle fît ,

tout cela pénétoit d'étonnement & d'admiration M. & Madame de Fonrose. Dès qu'ils furent couchés sur le lit de paille fraîche qu'elle avoir préparé elle-même, Notre aventure tient du prodige, se dirent-ils l'un à l'autre; il faut éclaircir ce mystère; il faut emmener avec nous cette enfant.

Au point du jour, l'un des gens qui avoient passé la nuit à faire réparer leur voiture, vint les avertir qu'elle étoit en état. Madame de Fonrose, avant de partir, fit appeler la Bergère. Sans vouloir pénétrer, lui dit-elle, le secret de votre naissance & la cause de votre infortune, tout ce que je vois, tout ce que j'entends m'intéresse à vous. Je vois que votre courage vous a élevée au dessus du malheur, & que vous vous êtes fait des sentimens conformes à votre condition présente : vos charmes & vos vertus la rendent respectable; mais elle est indigne de vous. Je puis, aimable inconnue, vous faire

un meilleur sort : les intentions de mon mari s'accordent parfaitement avec les miennes. Je tiens à Turin un état considérable ; il me manque une amie, & je croirai rapporter de ces lieux un trésor inestimable, si vous voulez m'accompagner. Ecartez de la proposition, de la prière que je vous fais, toute idée de servitude : je ne vous crois pas faite pour cet état ; mais quand ma prévention me tromperoit, j'aime mieux vous élever au-dessus de votre naissance, que de vous laisser au-dessous. Je vous le répète, c'est une amie que je veux m'attacher. Du reste, ne soyez pas en peine du sort de ces bonnes gens : il n'est rien que je ne fasse pour les dédommager de votre perte : au moins auront-ils de quoi finir doucement leur vie dans l'aisance de leur état ; & c'est de vos mains qu'ils recevront les bienfaits que je leur destine. Les vieillards, présens à ce discours, baissant les mains de la Marquise & se

prosternant à ses genoux , conjuroient la jeune inconnue d'accepter ces offres généreuses , lui représentoient , en versant des larmes , qu'ils étoient au bord du tombeau , qu'elle n'avoit d'autre consolation que de les rendre heureux dans leur vieillesse , & qu'à leur mort , livrée à elle-même , leur demeure deviendrait pour elle une effrayante solitude. La Bergère , en les embrassant , mêla ses larmes avec les leurs : elle rendit grâces aux bontés de M. & de Madame de Fonrose , avec une sensibilité qui l'embellissoit encore. Je ne puis , dit-elle , accepter vos bienfaits. Le Ciel a marqué ma place , & sa volonté s'accomplit ; mais vos bontés ont gravé dans mon ame des traits qui ne s'effaceront jamais. Le nom respectable de Fonrose sera sans cesse présent à mon esprit. Il ne me reste qu'une grâce à vous demander , dit-elle en rougissant & en baissant les yeux : c'est de vouloir bien renfermer cette aventure dans un

60 LA BERGÈRE DES ALPES ,
éternel silence , & laisser à jamais igno-
rer au monde le sort d'une inconnue
qui veut vivre & mourir dans l'oubli.
M. & Madame de Fonrose , attendris
& affligés , redoublèrent mille fois leurs
instances : elle fut inébranlable ; &
les vieillards , les voyageurs , & la Ber-
gère se séparèrent les larmes aux yeux.

Pendant la route , M. & Madame de
Fonrose ne s'occupèrent que de cette
aventure. Ils croyoient avoir fait un
songe. L'imagination remplie de cette
espèce de roman , ils arrivent à Turin.
On se doute bien que le silence ne fut
pas gardé ; & ce fut un sujet inépu-
isable de réflexions & de conjectures.
Le jeune Fonrose , présent à ces en-
tretiens , n'en perdit pas une circonf-
tance. Il étoit dans l'âge où l'imagina-
tion est la plus vive , & le cœur le
plus susceptible d'attendrissement : mais
c'étoit un de ces caractères dont la sen-
sibilité ne se manifeste point au dehors ,
d'autant plus violemment agités , quand

ils viennent à l'être, que le sentiment qui les affecte ne s'affoiblit par aucune espèce de dissipation. Tout ce que Fonrose entend raconter des charmes, des vertus, & des malheurs de la Bergère de Savoie, allume dans son ame le plus ardent désir de la voir. Il s'en fait une image qui lui est sans cesse présente; il lui compare tout ce qu'il voit, & tout ce qu'il voit s'efface auprès d'elle. Mais plus son impatience redouble, plus il a soin de la dissimuler. Le séjour de Turin lui est odieux. La vallée qui cache au monde son plus bel ornement, attire son ame tout entière. C'est là que le bonheur l'attend. Mais si son projet est connu, il y voit les plus grands obstacles. On ne consentira jamais au voyage qu'il médite: c'est une folie de jeune homme dont on appréhendera les conséquences; la Bergère elle-même, effrayée de ses poursuites, ne manquera pas de s'y dérober: il la perd s'il en est connu.

D'après toutes ces réflexions , qui l'occupoient depuis trois mois , il prend la résolution de tout quitter pour elle , d'aller , sous l'habit de Pasteur , la chercher dans la solitude , & d'y mourir , ou de l'en tirer.

Il disparoît : on ne le revoit point. Ses parens qui l'attendent , en ont d'abord de l'inquiétude ; leur crainte augmente chaque jour. Leur attente trompée jette la désolation dans la famille ; l'inutilité des recherches met le comble à leur désespoir. Une querelle , un assassinat , tout ce qu'il y a de plus sinistre se présente à leur pensée ; & ses parens infortunés finissent par pleurer la mort de ce fils , leur unique espérance. Tandis que sa famille est dans le deuil , Fonrose , sous l'habit d'un Pâtre , se présente aux habitans des hameaux voisins de la vallée qu'on ne lui avoit que trop bien décrite. Son ambition est remplie : on lui confie le soin d'un troupeau.

Les premiers jours, il le laisse errer à l'aventure , uniquement attentif à découvrir les lieux où la Bergère menoit le sien. Ménageons , disoit-il , la timidité de cette belle solitaire : si elle est malheureuse, son cœur a besoin de consolation ; si elle n'a que de l'éloignement pour le monde , & que le goût d'une vie tranquille & innocente la retienne dans ces lieux , elle y doit éprouver des momens d'ennui , & désirer une société qui l'amuse ou qui la console : laissons-lui rechercher la mienne. Si je parviens à la lui rendre agréable, ce sera bientôt pour elle un besoin ; alors je prendrai conseil de la situation de son ame. Après tout, nous voilà seuls dans l'univers , & nous ferons tout l'un pour l'autre. De la confiance à l'amitié il n'y a pas loin , & de l'amitié à l'amour , le pas est encore plus glissant à notre âge. Et quel âge avoit Fonrose, quand il raisonnoit ainsi ? Fonrose avoit dix-huit ans ; mais

64 LA BERGÈRE DES ALPES ,
trois mois de réflexion sur le même
objet développent bien les idées.

Tandis qu'il se livroit à ses pensées ,
les yeux errans dans la campagne , il
entend de loin cette voix dont on lui
avoit vanté les charmes. L'émotion
qu'elle lui causa fut aussi vive que
si elle avoit été imprévue. « C'est ici ,
» disoit la Bergère dans ses chants
» plaintifs , c'est ici que mon cœur
» jouit de l'unique bien qui lui reste.
» Ma douleur a des délices pour mon
» ame ; je préfère son amertume aux
» douceurs trompeuses de la joie » .
Ces accens déchiroient le cœur sen-
sible de Fonrose. Quelle peut être , di-
soit-il , la cause du chagrin qui la con-
sume ? qu'il seroit doux de la conso-
ler ! Un espoir plus doux encore osoit
à peine flatter ses désirs. Il craignit d'a-
larmier la Bergère, s'il se livroit impru-
demment à l'impatience de la voir de
près ; & pour la première fois c'étoit
assez de l'avoir entendue. Le lende-

main, il se rendit au pâturage ; & après avoir observé la route qu'elle avoit prise, il fut se placer au pied d'un rocher, qui, le jour précédent, lui répétoit les sons de cette voix touchante. J'ai oublié de dire que Fonrose, à la plus jolie figure du monde, joignoit des talens que ne néglige pas la jeune noblesse d'Italie. Il jouoit du hautbois comme *Besuzzi*, dont il avoit pris les leçons, & qui faisoit alors les plaisirs de l'Europe. Adélaïde, plus profondément ensevelie dans ses affligeantes idées, n'avoit point encore fait entendre sa voix ; & les échos gardoient le silence. Tout à coup ce silence fut interrompu par les sons plaintifs du hautbois de Fonrose. Ces sons inconnus excitèrent dans l'ame d'Adélaïde une surprise mêlée de trouble. Les gardiens des troupeaux errans sur ces collines ne lui avoient jamais fait entendre que les sons des trompes rustiques. Immobile & attentive, elle

66 LA BERGÈRE DES ALPES ,

cherche des yeux qui peut former de si doux accords. Elle aperçoit de loin un jeune Pâtre assis dans le creux d'un rocher, au pied duquel païssoit son troupeau. Elle approche, pour le mieux entendre. Voyez, dit-elle, ce que peut le seul instinct de la nature ! L'oreille indique à ce Berger toutes les finesse de l'art. Peut-on donner des sons plus purs ? quelle délicatesse dans les inflexions ! quelle variété dans les nuances ! Que l'on dise, après cela, que le goût n'est pas un don naturel. Depuis qu'Adélaïde habitoit cette solitude, c'étoit la première fois que sa douleur, suspendue par une distraction agréable, livroit son ame à la douce émotion du plaisir. Fonrose, qui l'avoit vue s'approcher & s'asseoir auprès d'un saule pour l'entendre, n'avoit pas fait semblant de s'en apercevoir. Il saisit sans affectation le moment de sa retraite, & mesura la marche de son troupeau, de manière à la rencontrer sur la pente

de la colline où se croisoient leurs chemins. Il ne fit que jeter un regard sur elle , & continua sa route , comme n'étant occupé que du soin de son troupeau. Mais que de beautés ce regard avoit parcourues ! quels yeux ! quelle bouche divine ! que ces traits , si nobles & si touchans dans leur langage , feroient plus ravissans , si l'amour les animoit ! On voyoit bien que la douleur seule avoit terni , dans leur printemps , les roses de ses belles joues ; mais de tant de charmes , celui qui l'avoit le plus vivement ému , étoit l'élégance noble de sa taille & de sa démarche : à la souplesse de ses mouvemens , on croyoit voir un jeune cèdre , dont la tige droite & flexible cède mollement aux zéphyrus. Cette image , que l'amour venoit de graver en traits de flamme dans sa mémoire , s'empara de tous ses esprits. Qu'ils me l'ont peinte foiblement , disoit-il , cette beauté inconnue à la terre , dont elle

68 LA BERGÈRE DES ALPES ,
mérite les adorations ! & c'est un désert qu'elle habite ! & c'est le chaume qui la couvre ! Elle qui devrait voir les Rois à ses genoux , s'occupe du soin d'un vil troupeau ! Sous quels vêtemens s'est-elle offerte à ma vue ! elle embellit tout , & rien ne la dépare. Cependant quel genre de vie pour un corps aussi délicat ! des alimens grossiers , un climat sauvage , de la paille pour lit , grand Dieu ! & pour qui sont faites les roses ? Oui , je veux la tirer de cette condition trop malheureuse & trop indigne d'elle. Le sommeil interrompit ses réflexions , mais n'effaça point cette image. Adélaïde , de son côté , sensiblement frappée de la jeunesse , de la beauté de Fonrose , ne cessoit d'admirer les caprices de la fortune. Où la nature va-t-elle rassembler , disoit-elle , tant de talens & tant de graces ! Mais , hélas ! ces dons , qui ne lui sont qu'inutiles , feroient peut-être son malheur dans un état plus

élevé. Quels maux la beauté ne cause-t-elle pas dans le monde ! malheureuse ! est-ce à moi d'y attacher quelque prix ? La réflexion désolante vint empoisonner dans son ame le plaisir qu'elle avoit goûté : elle se reprocha d'y avoir été sensible , & résolut de s'y refuser à l'avenir. Le lendemain, Fonrose crut s'apercevoir qu'elle évitoit son approche. Il tomba dans une tristesse mortelle. Se douteroit-elle de mon déguisement ? disoit-il , me ferois-je trahi moi-même ? Cette inquiétude l'occupa tout le long du jour , & son hautbois fut négligé. Adélaïde n'étoit pas si loin , qu'elle ne pût bien l'entendre ; & son silence l'étonna. Elle se mit à chanter elle-même. « Il semble , disoit sa chanson , que tout ce » qui m'environne partage mes ennuis : » les oiseaux ne font entendre que de » tristes accens , l'écho me répond par » des plaintes , les zéphyrs gémissent » parmi ces feuillages , le bruit des

» ruisseaux imite mes soupirs ; on di-
» roit qu'ils roulent des pleurs ». Fon-
rose , attendri par ces chants , ne put
s'empêcher d'y répondre. Jamais con-
cert ne fut plus touchant que celui
de son hautbois avec la voix d'Adé-
laïde. O Ciel ! dit-elle , est-ce un en-
chantement ? je n'ose en croire mon
oreille : ce n'est pas un Berger , c'est
un Dieu que je viens d'entendre. Le
sentiment naturel de l'harmonie peut-
il inspirer ces accords ? Comme elle
parloit ainsi , une mélodie champêtre ,
ou plutôt céleste , fit retentir le vallon.
Adélaïde crut voir réaliser les prodiges
que la Poésie attribue à la Musique , sa
brillante sœur. Confuse , interdite , elle
ne savoit si elle devoit se dérober ou
se livrer à cet enchantement. Mais elle
aperçut le Berger qu'elle venoit d'en-
tendre , rassemblant son troupeau pour
regagner sa cabane. Il ignore , dit-elle ,
le charme qu'il répand autour de lui ;
son ame simple n'en est pas plus vaine ;

il n'attend pas même les éloges que je lui dois. Tel est le pouvoir de la Musique : c'est le seul des talens qui jouisse de lui-même ; tous les autres veulent des témoins. Ce don du Ciel fut accordé à l'homme dans l'innocence : c'est le plus pur de tous les plaisirs. Hélas ! c'est le seul que je goûte encore ; & je regarde ce Berger comme un nouvel écho qui vient répondre à ma douleur.

Les jours suivans, Fonrose affecta de s'éloigner à son tour. Adélaïde en fut affligée. Le sort , dit-elle , sembloit m'avoir ménagé cette foible consolation : je m'y suis livrée trop aisément ; & pour me punir, il m'en prive. Un jour enfin, qu'ils se rencontrèrent sur le penchant de la colline, Berger, lui dit-elle , menez-vous bien loin vos troupeaux ? Ces premières paroles d'Adélaïde causèrent à Fonrose un saisissement qui lui ôta presque l'usage de la voix. Je ne fais , dit-il en hésitant :

ce n'est pas moi qui conduis mon troupeau ; c'est mon troupeau qui me conduit moi-même : ces lieux lui sont plus connus qu'à moi ; je lui laisse le choix des meilleurs pâturages. D'où êtes vous donc , lui demanda la Bergère ? J'ai vu le jour au delà des Alpes , répondit Fonrose. Etes-vous né parmi les Pasteurs ? poursuivit-elle. Puisque je suis Pasteur , dit-il en baissant les yeux , il faut bien que je sois né pour l'être. C'est de quoi je doute , reprit Adélaïde en l'observant avec attention. Vos talens , votre langage , votre air même , tout m'annonce que le sort vous avoit mieux placé. Vous êtes bien bonne , reprit Fonrose : mais est-ce à vous de croire que la nature refuse tout aux Bergers ? Etes-vous née pour être Reine ? Adélaïde rougit à cette réponse ; & changeant de propos , L'autre jour , dit-elle , au son du hautbois , vous avez accompagné mes chants avec un art qui feroit un prodige

idige dans un simple gardien de troupeaux. C'est votre voix qui en est un, reprit Fonrose, dans une simple Bergère. — Mais personne ne vous a-t-il instruit? — Je n'ai, comme vous, d'autres guides que mon cœur & mon oreille. Vous chantiez, j'étois attendri; ce que mon cœur sent, mon hautbois l'exprime: je lui inspire mon ame: voilà tout mon secret; rien au monde n'est plus facile. Cela est incroyable, dit Adélaïde. C'est ce que j'ai dit en vous écoutant, reprit Fonrose; cependant il a bien fallu croire. Que voulez-vous? la nature & l'amour se font un jeu quelquefois de réunir tout ce qu'ils ont de plus précieux dans la plus humble fortune, pour faire voir qu'il n'y a point d'état qu'ils ne puissent ennoblir. Pendant cet entretien, ils avançaient dans la vallée; & Fonrose, qu'un rayon d'espérance animoit, se mit à faire éclater dans les airs les sons brillants que le plaisir

74 LA BERGÈRE DES ALPES,
inspire. Ah ! de grace, dit Adélaïde ,
épargnez à mon ame l'image impor-
tune d'un sentiment qu'elle ne peut
goûter. Cette solitude est consacrée à
la douleur ; ces échos ne sont point
accoutumés à répéter les accens d'une
joie profane : ici tout gémit avec
moi. J'ai de quoi m'y plaindre, reprit
le jeune homme ; & ces mots, pro-
noncés avec un soupir, furent suivis
d'un long silence. Vous avez à vous
plaindre ! reprit Adélaïde : est-ce des
hommes ? est-ce du sort ? Je ne fais ,
dit-il ; mais je ne suis pas heureux : ne
m'en demandez pas davantage. Ecou-
tez , dit Adélaïde : le Ciel nous donne
à l'un & à l'autre une consolation dans
nos peines ; les miennes sont comme
un poids accablant dont mon cœur
est oppressé. Qui que vous soyez , si
vous connoissez le malheur , vous de-
vez être compatissant , & je vous crois
digne de ma confiance : mais pro-
mettez - moi qu'elle sera mutuelle. Hé-

las ! dit Fonrose, mes maux sont tels que je serai peut-être condamné à ne les révéler jamais. Ce mystère ne fit que redoubler la curiosité d'Adélaïde. Rendez-vous demain, lui dit-elle, au pied de cette colline, sous ce vieux chêne touffu où vous m'avez entendue gémir. Là, je vous apprendrai des choses qui exciteront votre pitié. Fonrose passa la nuit dans une agitation mortelle. Son sort dépendoit de ce qu'il alloit apprendre. Mille pensées effrayantes venoient l'agiter tour à tour. Il appréhendoit sur-tout la confidence désespérante d'un amour malheureux & fidèle. Si elle aime, dit-il, je suis perdu.

Il se rendit au lieu indiqué. Il vit arriver Adélaïde. Le jour étoit couvert de nuages, & la nature en deuil sembloit présager la tristesse de leur entretien. Dès qu'ils furent assis au pied du chêne, Adélaïde parla ainsi : « Vous » voyez ces pierres que l'herbe com-

» mence à couvrir ; c'est le tombeau
» du plus tendre , du plus vertueux
» des hommes , à qui mon amour &
» mon imprudence ont coûté la vie.
» Je suis Françoisse , d'une famille dis-
» tinguée , & trop riche , pour mon mal-
» heur. Le Comte d'Orestan conçut
» pour moi l'amour le plus tendre ;
» j'y fus sensible , je le fus à l'excès.
» Mes parens s'opposèrent au pen-
» chant de nos cœurs ; & ma passion
» insensée me fit consentir à un hy-
» men sacré pour les ames vertueuses ,
» mais désavoué par les lois. L'Italie
» étoit alors le théâtre de la guerre.
» Mon époux y alloit joindre le corps
» qu'il devoit commander : je le suivis
» jusqu'à Briançon ; ma folle tendresse
» l'y retint deux jours malgré lui. Ce
» jeune homme plein d'honneur n'y
» prolongea son séjour qu'avec une
» extrême répugnance. Il me sacrifioit
» son devoir ; mais que ne lui avois-
» je pas sacrifié moi-même ? En un

» mot , je l'exigeai ; il ne put résister
 » à mes larmes. Il partit avec un pres-
 » sentiment dont je fus moi-même
 » effrayée. Je l'accompagnai jusques
 » dans cette vallée , où je reçus ses
 » adieux ; & pour attendre de ses nou-
 » velles , je retournai à Briançon. Peu
 » de jours après , se répandit le bruit
 » d'une bataille. Je doutois si d'Oref-
 » tan s'y étoit trouvé ; je le souhaitois
 » pour sa gloire , je le craignois pour
 » mon amour , quand je reçus de lui
 » une lettre que je croyois bien conso-
 » lante. Je serai tel jour , à telle heure ,
 » me disoit-il , dans la vallée & sous
 » le chêne où nous nous sommes sé-
 » parés ; je m'y rendrai seul , je vous
 » conjure d'aller m'y attendre seule :
 » je ne vis encore que pour vous.
 » Quel étoit mon égarement ! Je n'a-
 » perçus dans ce billet que l'impat-
 » tience de me revoir , & je m'applau-
 » dis de cette impatience. Je me rendis
 » donc sous ce même chêne. D'Oref-

78 LA BERGÈRE DES ALPES ,
» tan arrive , & après le plus tendre
» accueil : Vous l'avez voulu , ma
» chère Adélaïde , me dit-il ; j'ai man-
» qué à mon devoir dans le moment
» le plus important de ma vie. Ce que
» je craignois est arrivé. La bataille
» s'est donnée ; mon régiment a chargé ;
» il a fait des prodiges de valeur ; &
» je n'y étois pas. Je suis déshonoré ,
» perdu sans ressource. Je ne vous re-
» proche pas mon malheur ; mais je
» n'ai plus qu'un sacrifice à vous faire ,
» & mon cœur vient le consommer.
» A ce discours , pâle , tremblante , &
» respirant à peine , je reçus mon époux
» dans mes bras. Je sentis mon sang
» se glacer dans mes veines , mes ge-
» noux ployèrent sous moi , & je tombai
» sans connoissance. Il profita de mon
» évanouissement , pour s'arracher de
» mon sein ; & bientôt je fus rappelée
» à la vie par le bruit du coup qui
» lui donna la mort. Je ne vous pein-
» drai point la situation où je me trou-

» vai : elle est inexprimable ; & les lar-
 » mes que vous voyez couler , les
 » sanglots qui étouffent ma voix , en
 » font une trop foible image. Après
 » avoir passé une nuit entière auprès
 » de ce corps sanglant, dans une dou-
 » leur stupide , mon premier soin fut
 » d'enfvelir avec lui ma honte : mes
 » mains creusèrent son tombeau. Je
 » ne cherche point à vous attendrir ;
 » mais le moment où il fallut que
 » la terre me séparât des tristes restes
 » de mon époux , fut mille fois plus
 » affreux pour moi que ne peut l'être
 » celui qui séparera mon corps de mon
 » ame. Épuisée de douleur & privée
 » de nourriture, mes défaillantes mains
 » employèrent deux jours à creuser
 » ce tombeau , avec des peines incon-
 » cevables. Quand mes forces m'aban-
 » donnoient , je me reposois sur le
 » sein livide & glacé de mon époux.
 » Enfin je lui rendis les devoirs de la
 » sépulture ; & mon cœur lui promit

» d'attendre en ces lieux que le tré-
» pas nous réunit. Cependant la faim
» cruelle commençoit à dévorer mes
» entrailles desséchées. Je me fis un
» crime de refuser à la nature les sou-
» tiens d'une vie plus douloureuse que
» la mort. Je changeai mes vêtemens
» en un simple habit de Bergère , &
» j'en embrassai l'état , comme mon
» unique refuge. Depuis ce temps ,
» toute ma consolation est de venir
» pleurer sur ce tombeau , qui fera le
» mien. Vous voyez , poursuivit-elle ,
» avec quelle sincérité je vous ouvre
» mon ame. Je puis avec vous défor-
» mais pleurer en liberté : c'est un
» soulagement dont j'avois besoin ;
» mais j'attends de vous la même con-
» fiance. Ne croyez pas m'avoir abusée.
» Je vois clairement que l'état de Pas-
» teur vous est aussi étranger & plus
» nouveau qu'à moi. Vous êtes jeune ,
» peut-être sensible ; & , si j'en crois
» mes conjectures , nos malheurs ont

» eu la même source , & comme moi
 » vous avez aimé. Nous n'en ferons
 » que plus compatissans l'un pour l'autre.
 » Je vous regarde comme un ami
 » que le Ciel , touché de mes maux,
 » daigne m'envoyer dans ma solitude.
 » Regardez-moi comme une amie capable
 » de vous donner, sinon des conseils
 » salutaires , au moins des exemples
 » consolans ».

Vous me pénétrez , lui dit Fonrose,
 accablé de ce qu'il venoit d'entendre ;
 & quelque sensibilité que vous me
 supposiez , vous êtes bien loin d'imaginer
 l'impression que m'a faite le récit
 de vos malheurs. Hélas ! que ne puis-je
 y répondre avec cette confiance que
 vous me témoignez , & dont vous
 êtes si digne ! Mais je vous l'ai dit, je
 l'avois prévu : telle est la nature de
 mes peines , qu'un silence éternel doit
 les renfermer au fond de mon cœur.
 Vous êtes bien malheureuse ! ajouta-t-il
 avec un profond soupir ; je suis encore

plus malheureux : c'est tout ce que je puis vous dire. Ne vous offensez pas de mon silence : il m'est affreux d'y être condamné. Compagnon assidu de tous vos pas , j'adoucirai vos travaux , je partagerai toutes vos peines ; je vous verrai pleurer sur cette tombe ; j'y mêlerai mes larmes à vos pleurs. Vous ne vous repentirez point d'avoir déposé vos ennuis dans un cœur , hélas ! trop sensible. Je m'en repens dès à présent , dit-elle avec confusion ; & tous les deux , les yeux baissés , se retirèrent en silence. Adélaïde , en quittant Fonrose , crut voir sur son visage l'empreinte d'une douleur profonde. J'ai renouvelé , disoit-elle , le sentiment de ses peines ; & quelle en doit être l'horreur , puisqu'il se croit encore plus malheureux que moi !

Dès ce jour , plus de chant , plus d'entretien suivi entre Fonrose & Adélaïde. Ils ne se cherchoient ni ne s'é-

vitoient l'un l'autre : des regards où la consternation étoit peinte , faisoient presque leur unique langage. S'il la trouvoit pleurant sur le tombeau de son époux, le cœur saisi de pitié , de jalousie , & de douleur, il la contem-
ploit en silence , & répondoit à ses sanglots par de profonds gémissemens.

Deux mois s'étoient écoulés dans cette situation pénible ; & Adélaïde voyoit la jeunesse de Fonrose se flétrir comme une fleur. Le chagrin qui le confumoit , l'affligeoit elle-même d'autant plus vivement, que la cause lui en étoit inconnue. Elle étoit bien éloignée de soupçonner qu'elle en fût l'objet. Cependant, comme il est naturel que deux sentimens qui partagent un ame , s'affoiblissent l'un l'autre , les regrets d'Adélaïde sur la mort de d'Orestan , devenoient moins vifs chaque jour , à mesure qu'elle se livroit davantage à la pitié que lui inspiroit Fonrose. Elle étoit bien sûre que cette pitié

n'avoit rien que d'innocent : il ne lui vint pas même dans l'idée de s'en défendre ; & l'objet de ce sentiment généreux , sans cesse présent à sa vue , le réveilloit à chaque instant. La langueur où étoit tombé ce jeune homme devint telle , qu'Adélaïde ne crut pas devoir le laisser plus long-temps livré à lui-même. Vous périssez , lui dit-elle , & vous ajoutez à mes douleur celle de vous voir vous consumer d'ennui sous mes yeux , sans pouvoir y apporter remède. Si le récit des imprudences de ma jeunesse ne vous a pas inspiré pour moi du mépris , si l'amitié la plus pure & la plus tendre vous est chère , enfin si vous ne voulez pas me rendre plus malheureuse que je ne l'étois avant de vous avoir connu , confiez-moi la cause de vos peines : vous n'avez que moi dans le monde pour vous aider à les soutenir. Votre secret fût-il plus important que le mien , ne craignez point que je le répande. La mort de

mon époux a mis un abîme entre le monde & moi ; & la confiance que j'exige sera bientôt ensevelie dans cette tombe, où la douleur me conduit à pas lents. J'espère vous y précéder, dit Fonrose en fondant en larmes. Laissez-moi finir ma déplorable vie, sans vous laisser après moi le reproche d'en avoir abrégé le cours. — O Ciel ! qu'entends-je ? s'écria-t-elle éperdue. Qui, moi ? j'aurois contribué aux maux qui vous accablent ! Achevez, vous me percez le cœur. Qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ? Hélas ! je tremble ! O Ciel, ne m'as-tu mise au monde que pour y faire des malheureux ? Parlez, vous dis-je ; il n'est plus temps de me cacher qui vous êtes : vous en avez trop dit, pour dissimuler plus longtemps. — Eh bien, je suis.... je suis Fonrose, le fils des voyageurs que vous avez pénétrés d'admiration & de respect. Tout ce qu'ils ont raconté de vos vertus & de vos char-

mes , m'a inspiré le dessein fatal de venir vous voir sous ce déguisement. J'ai laissé ma famille dans la désolation , croyant m'avoir perdu & pleurant mon trépas. Je vous ai vue ; je fais ce qui vous attache en ces lieux ; je fais que le seul espoir qui me reste , est d'y mourir en vous adorant. Épargnez-moi des conseils inutiles & d'injustes reproches. Ma résolution est aussi ferme , aussi inébranlable que la vôtre. Si , en trahissant mon secret , vous troublez les derniers momens d'une vie qui s'éteint , vous auriez inutilement un tort avec moi , qui n'en aurai jamais avec vous.

Adélaïde confondue tâcha de calmer le désespoir où ce jeune homme étoit plongé. Rendons , dit-elle , à ses parens le service de le rappeler à la vie ; sauvons leur unique espérance : le Ciel m'offre cette occasion de reconnoître leurs bontés. Ainsi , loin de l'effaroucher par une rigueur déplacée , tout

ce que la pitié a de plus tendre, tout ce que l'amitié a de plus consolant fut mis en usage pour le calmer.

Ange du Ciel, s'écria Fonrose, je sens toute la répugnance que vous avez à faire un malheureux : votre cœur est à celui qui repose dans ce tombeau ; je vois que rien ne peut vous en détacher ; je vois combien votre vertu est ingénieuse à me cacher mon malheur ; je le sens dans toute son étendue , j'en suis accablé ; mais je vous le pardonne. Votre devoir est de ne m'aimer jamais ; le mien est de vous adorer toujours.

Impatiente d'exécuter le dessein qu'elle avoit conçu, Adélaïde arrive dans la cabane. Mon père, dit-elle à son vieux maître, vous sentez-vous la force de faire le voyage de Turin ? J'ai besoin de quelqu'un de confiance pour donner à M. & à Madame de Fonrose l'avis le plus intéressant. Le vieillard répondit que son zèle pour

38 LA BERGÈRE DES ALPES,
les servir lui en inspiroit le courage.
Allez, reprit Adélaïde ; vous les trouverez pleurant la mort de leur fils unique ; apprenez-leur qu'il est vivant, qu'il est en ces lieux, & que c'est moi qui veux le leur rendre ; mais qu'il est d'une nécessité indispensable qu'ils viennent eux-mêmes le chercher.

Il part, il arrive à Turin, il se fait annoncer pour le vieillard de la vallée de Savoie. Ah ! s'écria Madame de Fonrose, il est peut-être arrivé quelque malheur à notre Bergère. Qu'il vienne, ajouta le Marquis : il nous annoncera peut-être qu'elle consent à vivre auprès de nous. Après la perte de mon fils, dit la Marquise, c'est la seule consolation que je puisse goûter au monde. Le vieillard est introduit. Il se prosterne, on le relève. Vous pleurez un fils, leur dit-il ; je viens vous dire qu'il est vivant : c'est notre chère enfant qui l'a découvert dans la vallée ; elle m'envoie pour vous en instruire ; mais vous

seuls, dit-elle, pouvez le ramener. Comme il parloit ainsi, la surprise & la joie avoient ôté à Madame de Fonrose l'usage de ses sens. Le Marquis, éperdu, égaré, appelle au secours de sa femme, la rappelle à la vie, embrasse le vieillard, annonce à toute sa maison que leur fils leur est rendu. La Marquise reprenant ses esprits, Que ferons-nous, dit-elle en saisissant les mains du vieillard & les ferrant avec tendresse, que ferons-nous pour reconnoître un bienfait qui nous rend la vie ?

Tout est ordonné pour le départ. Ils se mettent en voyage avec le bon homme ; ils marchent nuit & jour ; ils se rendent dans la vallée, où leur unique bien les attend. La Bergère étoit au pâturage ; la vieille femme les y conduit : ils approchent. Quelle est leur surprise ! Leur fils, ce fils bien aimé est auprès d'elle, sous l'habit d'un simple Pasteur : leurs cœurs, plutôt que leurs yeux, le reconnoissent. Ah ! cruel

enfant, s'écrie sa mère en se jetant dans ses bras, quel chagrin vous nous avez donné ! Pourquoi vous dérober à notre tendresse ? & que veniez-vous faire ici ? Adorer, dit-il, ce que vous avez admiré vous-même. Pardon, Madame, dit Adélaïde, tandis que Fonrose embrassoit les genoux de son père qui le relevoit avec bonté, pardon de vous avoir laissés si long-temps dans la douleur : si je l'avois connu plutôt, vous auriez été plutôt consolés. Après les premiers mouvemens de la nature, Fonrose étoit retombé dans la plus profonde affliction. Allons, dit le Marquis, allons nous reposer dans la cabane, & oublier tous les chagrins que nous a donnés ce jeune fou. Oui, Monsieur, je l'ai été, dit Fonrose à son père qui le menoit par la main. Il ne falloit pas moins que l'égarement de ma raison pour suspendre dans mon cœur les mouvemens de la nature, pour me faire oublier les devoirs les

plus sacrés, pour me détacher enfin de tout ce que j'avois de plus cher au monde ; mais cette folie, vous l'avez fait naître, & j'en suis trop puni. J'aime, sans espoir, ce qu'il y a de plus accompli sur la terre. Vous ne voyez rien, vous ne connoissez rien de cette femme incomparable : c'est l'honnêteté, la sensibilité, la vertu même ; je l'aime jusqu'à l'idolâtrie ; je ne puis être heureux sans elle, & je fais qu'elle ne peut être à moi. Vous a-t-elle confié, demanda le Marquis, le secret de sa naissance ? J'en ai appris assez, dit Fonrose, pour vous assurer qu'elle ne le cède en rien à la mienne : elle a même renoncé à une fortune considérable, pour s'enfouir dans ce désert. — Et savez-vous ce qui l'y a engagée ? — Oui, mon père ; mais c'est un secret qu'elle seule peut vous révéler. — Elle est mariée peut-être ? — Elle est veuve ; mais son cœur n'en est pas plus libre, ses liens n'en sont que plus

92 LA BERGÈRE DES ALPES,
forts. Ma fille , dit le Marquis en entrant dans la cabane, vous voyez que vous faites tourner la tête à tout ce qui s'appelle Fonrose. La passion extravagante de ce jeune homme ne peut être justifiée que par un objet aussi prodigieux que vous. Tous les vœux de ma femme se bornoient à vous avoir pour compagne & pour amie ; cet enfant ne veut plus vivre , s'il ne vous obtient pour épouse ; je ne désire pas moins de vous avoir pour fille : voyez combien de malheureux vous feriez avec un refus. Ah ! Monsieur , dit-elle , vos bontés me confondent : mais écoutez , & jugez-moi. Alors , en présence du vieillard & de sa femme , Adélaïde leur fit le récit de sa déplorable aventure. Elle y ajouta le nom de sa famille , qui n'étoit pas inconnue à M. de Fonrose , & finit par le prendre à témoin lui-même de la fidélité inviolable qu'elle devoit à son époux. A ces mots , la consternation se répandit

dit sur tous les visages. Le jeune Fonrose , que les sanglots étouffoient , se précipita dans un coin de la cabane , pour leur donner un libre cours. Le père attendri vola au secours de son enfant. Voyez , disoit-il , ma chère Adélaïde , dans quel état vous l'avez mis. Madame de Fonrose , qui étoit auprès d'Adélaïde , la pressoit dans ses bras en la baignant de ses larmes. Eh quoi ! ma fille lui disoit-elle , nous ferez - vous pleurer une seconde fois la mort de notre cher enfant ? Le vieillard & sa femme , les yeux remplis de pleurs , & attachés sur Adélaïde , attendoient qu'elle prît la parole. Le Ciel m'est témoin , dit Adélaïde en se levant , que je donnerois ma vie pour reconnoître tant de bontés. Ce seroit mettre le comble à mes malheurs que d'avoir à me reprocher le vôtre : mais je veux que Fonrose lui-même soit mon juge ; laissez-moi de grace lui parler un moment. Alors , se retirant seule

94 LA BERGÈRE DES ALPES,
avec lui, Ecoutez, lui dit-elle, Fon-
rose : vous savez quels liens sacrés me
retiennent dans ces lieux. Si je pou-
vois cesser de chérir & de pleurer un
époux qui ne m'a que trop aimée, je
serois la plus méprisable des femmes.
L'estime, l'amitié, la reconnoissance
sont des sentimens que je vous dois ;
mais rien de tout cela ne tient lieu
d'amour : plus vous en avez conçu
pour moi, plus vous avez droit d'en
attendre : c'est l'impossibilité de remplir
ce devoir, qui m'empêche de me
l'imposer. Cependant je vous vois dans
une situation qui attendriroit le cœur
le moins sensible ; il m'est affreux d'en
être la cause ; il me seroit plus affreux
d'entendre vos parens m'accuser de
vous avoir perdu. Je veux donc bien
m'oublier dans ce moment, & vous
laisser, autant qu'il est en moi, l'arbi-
tre de notre destinée. C'est à vous de
choisir celle des deux situations qui
vous paroît la moins pénible : ou de

renoncer à moi, de vous vaincre, & de m'oublier ; ou de posséder une femme qui, le cœur plein d'un autre objet, ne pourroit vous accorder que des sentimens trop foibles pour remplir les vœux d'un amant. C'en est assez, s'écria Fonrose ; & d'une ame comme la vôtre, l'amitié doit tenir lieu d'amour. Je serai jaloux sans doute des pleurs que vous donnerez à la mémoire d'un autre époux ; mais la cause de cette jalousie, en vous rendant plus respectable, vous rendra plus chère à mes yeux.

Elle est à moi, dit-il en venant se jeter dans les bras de ses parens : c'est à son respect pour vous, à vos bontés que je la dois ; & c'est vous devoir une seconde vie. Dès ce moment, leurs bras furent des chaînes dont Adélaïde ne put se dégager.

Ne céda-t-elle qu'à la pitié, à la reconnaissance ? Je veux le croire pour

l'admirer encore : Adélaïde le croyoit elle-même. Quoi qu'il en soit, avant de partir, elle voulut revoir ce tombeau qu'elle ne quittoit qu'à regret. O mon cher d'Orestan, dit-elle, si du sein des morts tu peux lire au fond de mon ame, ton ombre n'a point à murmurer du sacrifice que je fais : je le dois aux sentimens généreux de cette vertueuse famille : mais mon cœur te reste à jamais. Je vais tâcher de faire des heureux, sans aucun espoir d'être heureuse. On ne l'arracha de ce lieu qu'avec une espèce de violence ; mais elle exigea qu'on y élevât un monument à la mémoire de son époux, & que la cabane de ses vieux maîtres, qui la suivirent à Turin, fût changée en une maison de campagne, aussi simple que solitaire, où elle se proposoit de venir quelquefois pleurer les égaremens & les malheurs de sa jeunesse. Le temps, les soins assidus de Fonrose, les fruits
de

de son second hymen , ont depuis ouvert son ame aux impressions d'une nouvelle tendresse ; & on la cite pour exemple d'une femme intéressante , & respectable jusques dans son infidélité.

MAUVAISE MÈRE.

PARMI les productions monstrueuses de la nature, on peut compter le cœur d'une mère qui aime l'un de ses enfans, à l'exclusion de tous les autres. Je ne parle point d'une tendresse éclairée, qui distingue entre ces jeunes plantes qu'elle cultive, celle qui répond le mieux à ses premiers soins; je parle d'une tendresse aveugle, souvent exclusive, quelquefois jalouse, qui se choisit une idole & des victimes, parmi ces petits innocens qu'on a mis au monde, & pour qui l'on est également obligé d'adoucir le fardeau de la vie. C'est de cet égarement, si commun & si honteux pour l'humanité, que je vais donner un exemple.

Dans l'une de nos provinces maritimes, un Intendant qui s'étoit rendu

recommandable par sa sévérité à réprimer les vexations de toute espèce, ayant pour principe d'appliquer la faveur au foible, & la rigueur au fort; cet homme de bien, appelé M. de Carandon, mourut pauvre & presque insolvable. Il avoit laissé une fille que personne n'épousoit, parce qu'elle avoit beaucoup d'orgueil, peu d'agrémens, & point de fortune. Un riche & honnête Négociant la rechercha, par considération pour la mémoire de son père. Il nous a fait tant de bien ! disoit le bon homme Corée (c'étoit le nom de Négociant) ; il est bien juste que quelqu'un de nous le rende à sa fille. Corée se proposa donc humblement ; & Mademoiselle de Carandon, avec beaucoup de répugnance, consentit à lui donner la main : bien entendu qu'elle auroit dans sa maison une autorité absolue. Le respect du bon homme pour la mémoire du père s'étendoit jusques sur la fille : il la con-

100 LA MAUVAISE MÈRE,
sultoît comme son oracle ; & si quelquefois il lui arrivoit d'avoir un avis différent du sien, elle n'avoit qu'à préférer ces paroles imposantes : Feu M. de Carandon mon père..... Corée n'attendoit pas qu'elle achevât , pour avouer qu'il avoit tort.

Il mourut assez jeune, & lui laissa deux enfans, dont elle avoit bien voulu lui permettre d'être le père. En mourant, il croyoit devoir régler le partage de ses biens ; mais M. de Carandon avoit pour maxime , lui dit-elle, qu'afin de retenir les enfans sous la dépendance d'une mère, il falloit la rendre dispensatrice des biens qui leur étoient destinés. Cette loi fut la règle du testament de Corée ; & son héritage fut mis en dépôt dans les mains de sa femme, avec le droit fatal de le distribuer à ses enfans comme bon lui sembleroit. De ces deux enfans, l'aîné faisoit ses délices : non qu'il fût plus beau, plus heureusement né que le

cadet ; mais elle avoit couru le danger de la vie en le mettant au monde ; il lui avoit fait éprouver , le premier , les douleurs & la joie de l'enfantement ; il s'étoit emparé de sa tendresse , qu'il sembloit avoir épuisée ; elle avoit enfin , pour l'aimer uniquement , toutes les mauvaises raisons que peut avoir une mauvaise mère.

Le petit Jacquaut étoit l'enfant de rebut : sa mère ne daignoit presque pas le voir , & ne lui parloit que pour le gronder. Cet enfant intimidé n'osoit lever les yeux devant elle , & ne lui répondoit qu'en tremblant. Il avoit , disoit-elle , le naturel de son père , une ame du peuple , & ce qu'on appelle l'air de ces gens-là.

Pour l'aîné , qu'on avoit pris soin de rendre aussi volontaire , aussi mutin , aussi capricieux qu'il étoit possible , c'étoit la gentillesse même : son indocilité s'appeloit hauteur de caractère ; son humeur , excès de sensibilité. On

102 LA MAUVAISE MÈRE,
s'applaudissoit de voir qu'il ne cédoit
jamais quand il avoit raison : or il faut
savoir qu'il n'avoit jamais tort. On ne
cessoit de dire qu'il sentoit son bien ,
& qu'il avoit l'honneur de ressem-
bler à Madame sa mère. Cet aîné, ap-
pelé M. de l'Étang (car on ne crut pas
qu'il fût convenable de lui laisser le nom
de Corée) ; cet aîné, dis-je, eut des
maîtres de toute espèce : les leçons
étoient pour lui seul, & le petit Jac-
quaut en recueilloit le fruit : de manière
qu'au bout de quelques années, Jac-
quaut savoit tout ce qu'on avoit ensei-
gné à M. de l'Étang, qui en revanche
ne savoit rien.

Les Bonnes, qui sont dans l'usage
d'attribuer aux enfans tout le peu d'es-
prit qu'elles ont, & qui rêvent tout le
matin aux gentilleffes qu'ils doivent
dire dans la journée ; les Bonnes
avoient fait croire à Madame, dont
elles connoissoient le foible, que son
aîné étoit un prodige. Les maîtres,

moins complaisans , ou plus maladroits, en se plaignant de l'indocilité, de l'inattention de cet enfant chéri, ne tarissoient point sur les louanges de Jacquaut. Ils ne disoient pas précisément que M. de l'Etang fût un sot ; mais ils disoient que le petit Jacquaut avoit de l'esprit comme un Ange. La vanité de la mère en fut blessée ; & par une injustice qu'on ne croiroit pas être dans la nature , si ce vice des mères étoit moins à la mode, elle redoubla d'aversion pour ce petit malheureux, devint jalouse de ses progrès, & résolut d'ôter à son enfant gâté l'humiliation du parallèle.

Une aventure bien touchante réveilla cependant en elle les sentimens de la nature ; mais ce retour sur elle-même l'humilia, sans la corriger. Jacquaut avoit dix ans, de l'Etang en avoit près de quinze, lorsqu'elle tomba sérieusement malade. L'aîné s'occupoit de ses plaisirs, & fort peu de la santé

de sa mère. C'est la punition des mères folles, d'aimer des enfans dénaturés. Cependant on commençoit à s'inquiéter : Jacquaut s'en aperçut ; & voilà son petit cœur saisi de douleur & de crainte : l'impatience de voir sa mère ne lui permet plus de se cacher. On l'avoit accoutumé à ne paroître que lorsqu'il étoit appelé ; mais enfin sa tendresse lui donna du courage. Il saisit l'instant où la porte de la chambre est entr'ouverte ; il entre sans bruit & à pas tremblans ; il s'approche du lit de sa mère. Est-ce vous mon fils ? demanda-t-elle. — Non, ma mère, c'est Jacquaut. Cette réponse naïve & accablante pénétra de honte & de douleur l'ame de cette femme injuste : mais quelques caresses de son mauvais fils lui rendirent bientôt tout son ascendant ; & Jacquaut n'en fut dans la suite ni mieux aimé, ni moins digne de l'être.

A peine Madame Corée fut-elle ré-

tablie, qu'elle reprit le dessein de l'éloigner de la maison : son prétexte fut que de l'Etang, naturellement vif, étoit trop susceptible de dissipation pour avoir un compagnon d'étude, & que les impertinentes prédilections des maîtres, pour l'enfant qui étoit le plus humble ou le plus careffant avec eux, pouvoient fort bien décourager celui dont le caractère, plus haut & moins flexible, exigeoit plus de ménagement. Elle voulut donc que de l'Etang fût l'unique objet de leurs soins, & se défit du malheureux Jacquaut, en l'exilant dans un collège.

A seize ans, l'Etang quitta ses maîtres de Mathématiques, de Physique, de Musique, &c., comme il les avoit pris : il commença ses exercices, qu'il fit à peu près comme ses études ; & à vingt ans, il parut dans le monde avec la suffisance d'un sot, qui a entendu parler de tout, & qui n'a réfléchi sur rien.

De son côté, Jacquaut avoit fini ses humanités ; & sa mère étoit ennuyée des éloges qu'on lui donnoit. Eh bien, dit-elle , puisqu'il est si sage , il réussira dans l'Eglise : il n'a qu'à prendre ce parti.

Par malheur , Jacquaut n'avoit aucune inclination pour l'état ecclésiastique ; il vint supplier sa mère de l'en dispenser. Vous croyez donc , lui dit-elle avec une hauteur froide & sévère , que j'ai de quoi vous soutenir dans le monde ? Je vous déclare qu'il n'en est rien. La fortune de votre père n'étoit pas aussi considérable qu'on l'imagine ; à peine suffira-t-elle à l'établissement de votre aîné. Pour vous , Monsieur , vous n'avez qu'à voir si vous voulez courir la carrière des bénéfices , ou celle des armes ; vous faire tonsurer , ou casser la tête ; accepter , en un mot , un petit collet , ou une Lieutenance d'Infanterie : c'est tout ce que je puis faire pour vous. Jacquaut lui répondit avec res-

peſt, qu'il y avoit des partis moins violens à prendre pour le fils d'un Négociant. A ces mots, Mademoiſelle de Carandon faillit à mourir de douleur d'avoir mis au monde un fils ſi peu digne d'elle, & lui défendit de paroître à ſes yeux. Le jeune Corée, déſolé d'avoir encouru l'indignation de ſa mère, ſe retira en ſoupirant, & réſolut de tenter ſi la fortune lui ſeroit moins cruelle que la nature. Il apprit qu'un vaiſſeau étoit ſur le point de faire voile pour les Antilles, où il avoit deſſein de ſe rendre. Il écrivit à ſa mère pour lui demander ſon aveu, ſa bénédiction, & une pacotille. Les deux premiers articles lui furent amplement accordés ; mais le dernier avec économie.

Sa mère, trop heureuſe d'en être délivrée, voulut le voir avant ſon départ, & en l'embraſſant, lui donna quelques larmes. Son frère eut auſſi la bonté de lui ſouhaiter un heureux

voyage. C'étoient les premières caresses qu'il avoit reçues de ses parens ; son cœur sensible en fut pénétré : cependant il n'osa leur demander de lui écrire. Mais il avoit un camarade de collège dont il étoit tendrement aimé : il le conjura, en partant, de lui donner quelquefois des nouvelles de sa mère.

Celle-ci ne fut plus occupée que du soin d'établir son enfant chéri. Il se déclara pour la Robe : on lui obtint des dispenses d'études ; & bientôt il fut admis dans le sanctuaire des lois. Il ne falloit plus qu'un mariage avantageux. On proposa une riche héritière ; mais on exigea de la veuve la donation de ses biens. Elle eut la foiblesse d'y consentir, en se réservant à peine de quoi vivre décemment, bien assurée que la fortune de son fils seroit toujours en sa disposition.

A l'âge de vingt-cinq ans, M. de l'Etang se trouva donc un petit Conseiller tout rond, négligeant sa femme

autant que sa mère , ayant grand soin de sa personne , & fort peu de souci des affaires du Palais. Comme il étoit du bon air qu'un mari eût quelqu'un qui ne fût pas sa femme , l'Etang crut se devoir à lui-même de s'afficher pour homme à bonnes fortunes. Une jeune personne qu'il lorgna au spectacle , répondit à ses agaceries , le reçut chez elle avec beaucoup de politesse , l'assura qu'il étoit charmant , ce qu'il n'eut pas de peine à croire , & dans peu de temps le débarrassa d'un portefeuille de dix mille écus. Mais comme il n'y a point d'amours éternelles , cette beauté parjure le quitta au bout de trois mois pour un jeune Lord Anglois aussi sot & plus magnifique. L'Etang , qui ne concevoit pas comment on renvoyoit un homme comme lui , résolut de s'en venger , en prenant une maîtresse plus fameuse encore , & en la comblant de bienfaits. Sa nouvelle conquête lui faisoit mille jaloux ; & quand il se com-

110 LA MAUVAISE MÈRE,
paroit à cette foule d'adorateurs qui
soupiroient en vain pour elle , il avoit
le plaisir de se croire plus aimable ,
comme il se trouvoit plus heureux.
Cependant s'étant aperçu qu'il n'é-
toit pas sans inquiétude , elle voulut
lui prouver qu'il n'étoit rien au monde
qu'elle ne fût résolue à quitter pour
lui , & proposa , pour fuir les impor-
tuns , de venir ensemble à Paris oublier
tout l'univers , & vivre uniquement
l'un pour l'autre. L'Etang fut trans-
porté de cette marque de tendresse.
Tout se prépare pour le voyage ; ils
partent , ils arrivent , & choisissent leur
retraite aux environs du Palais Royal.
Fatime (c'étoit le nom de cette beauté)
demanda & obtint sans peine un car-
rosse pour prendre l'air. L'Etang fut
surpris du nombre d'amis qu'il trouva
dans la bonne ville. Ces amis ne l'a-
voient jamais vu ; mais son mérite les
attiroit en foule. Fatime ne recevoit
chez elle que la société de l'Etang ,

& il étoit bien sûr de ses amis & d'elle. Cette femme charmante avoit cependant une foiblesse : elle croyoit aux songes. Une nuit, elle en avoit fait un qui ne pouvoit, disoit-elle, s'effacer de son esprit. L'Etang voulut savoir quel étoit ce songe qui l'occupoit si sérieusement. J'ai rêvé, lui dit-elle, que j'étois dans un appartement délicieux : c'étoit un lit de damas de trois couleurs, une tapisserie & des sophas assortis à ce lit superbe, des trumeaux éblouissans de dorure, des cabinets de boule, des porcelaines du Japon, des magots de la Chine les plus jolis du monde ; mais tout cela n'est rien. Une toilette étoit dressée : je m'approche : qu'ai-je apperçu ? le cœur m'en palpite : un écrin de diamans ; & quels diamans encore ! l'aigrette la mieux dessinée, les boucles d'oreilles les plus brillantes, le plus bel esclavage, une rivière qui ne finissoit pas. Oui, Monsieur, je vous le dis, il m'arrivera

quelque chose de singulier. Ce songe m'a trop vivement frappée ; & mes songes ne me trompent jamais.

M. de l'Etang eut beau employer toute son éloquence à lui persuader que les songes ne signifioient rien , elle lui soutint que celui-ci devoit signifier quelque chose, & il finit par craindre que quelqu'un de ses rivaux ne proposât de l'effectuer. Il fallut donc capituler , & à quelques circonstances près, se résoudre à l'accomplir lui-même. L'on juge bien que cette épreuve ne la guérit pas de l'habitude de songer : elle y prit goût , & songea tant , que la fortune du bon homme Corée n'étoit presque plus elle-même qu'un songe. La jeune épouse de M. de l'Etang , à qui ce voyage avoit déplu , demanda d'être séparée de biens d'un mari qui l'abandonnoit ; & sa dot , qu'il fallut rendre , le mit encore plus mal à son aise.

Le jeu est une ressource. L'Etang

prétendoit exceller au piquet. Ses amis, qui faisoient bourse commune , parioient tous pour lui , tandis que l'un d'eux jouoit contre. A chaque fois qu'il écartoit Ma foi , disoit l'un des parieurs, c'est bien jouer ! On ne joue pas mieux ! disoit l'autre. Enfin M. de l'Etang jouoit le mieux du monde ; mais il n'avoit jamais les as. Tandis qu'on l'expédioit insensiblement , la fidèle Fatime , qui s'aperçut de sa décadence , rêva une nuit qu'elle le quittoit , & le quitta le lendemain. Cependant , comme il est humiliant de décheoir , il se piqua d'honneur , & ne voulut rien rabattre de son faste ; en sorte que dans quelques années il se trouva qu'il étoit ruiné.

Il en étoit aux expédiens , lorsque Madame sa mère, qui n'avoit pas mieux ménagé sa réserve , lui écrivit, pour lui demander de l'argent. Il lui répondit qu'il étoit désespéré ; mais que , loin de pouvoir lui envoyer des secours , il en

114 LA MAUVAISE MÈRE,
avoit besoin lui-même. Déjà l'alarme
s'étoit répandue parmi leurs créanciers ;
& c'étoit à qui se faisoit le premier
des débris de leur fortune. Qu'ai-je
fait ? disoit cette mère désolée : je me
suis dépouillée de tout, pour un fils
qui a tout dissipé.

Cependant qu'étoit devenu l'infortuné Jacquaut ? Jacquaut, avec de l'esprit, la meilleure ame, la plus jolie figure du monde, & sa petite pacotille, étoit arrivé heureusement à Saint-Domingue. On fait combien un François, de bonnes mœurs & de bonne mine, trouve aisément à s'établir dans les Isles. Le nom de Corée, son intelligence, & sa sagesse lui acquirent bientôt la confiance des habitans. Avec les secours qui lui furent offerts, il acquit lui-même une habitation, la cultiva, la rendit florissante : le commerce, qui étoit en vigueur, l'enrichit en peu de temps ; & dans l'espace de cinq ans, il étoit devenu l'objet de la

jalousie des veuves & des filles les plus belles & les plus riches de la Colonie. Mais, hélas ! son camarade de collège, qui jusques-là ne lui avoit donné que des nouvelles satisfaisantes, lui écrivit que son frere étoit ruiné, & que sa mère, abandonnée de tout le monde, étoit réduite aux plus affreuses extrémités. Cette lettre fatale fut arrosée de larmes. Ah ! ma pauvre mere ! s'écria-t-il, j'irai, j'irai vous secourir. Il ne voulut s'en fier à personne. Un accident, une infidélité, la négligence, ou la lenteur d'une main étrangère pouvoient la priver des secours de son fils, & la laisser mourir dans l'indigence & le désespoir. Rien ne doit retenir un fils, se disoit-il à lui-même, quand il y va de l'honneur & de la vie d'une mère.

Avec de tels sentimens, Corée ne fut plus occupé que du soin de rendre ses richesses portatives. Il vendit tout ce qu'il possédoit ; & ce sacrifice

ne coûta rien à son cœur. Mais il ne put refuser des regrets à un trésor plus précieux qu'il laissoit en Amérique. Lucelle, jeune veuve d'un vieux colon qui lui avoit laissé des biens immenses, avoit jeté sur Corée un de ces regards qui semblent pénétrer jusqu'au fond de l'âme & en démêler le caractère, l'un de ces regards qui décident l'opinion, qui déterminent le penchant, & dont l'effet subit & confus est pris le plus souvent pour un mouvement sympathique. Elle avoit cru voir, dans ce jeune homme, tout ce qui peut rendre heureuse une femme honnête & sensible; & son amour pour lui n'avoit pas attendu la réflexion, pour naître & se développer. Corée, de son côté, l'avoit distinguée entre ses rivales, comme la plus digne de captiver le cœur d'un homme sage & vertueux. Lucelle, avec la figure la plus noble & la plus intéressante, l'air le plus animé, & cependant le plus modeste,

un tein brun , mais plus frais que les
 roses , des cheveux d'un noir d'ébène ,
 & des dents d'une blancheur & d'un
 émail à éblouir , la taille & la démar-
 che des Nymphes de Diane , le sou-
 rire & le regard des compagnes de
 Vénus ; Lucelle , avec tous ces char-
 mes , étoit douée de ce courage d'es-
 prit , de cette élévation de caractère , de
 cette justesse dans les idées , de cette
 droiture dans les sentimens , qui nous
 font dire assez mal à propos qu'une
 femme a l'ame d'un homme. Il n'étoit
 pas dans les principes de Lucelle de
 rougir d'une inclination vertueuse. A
 peine Corée lui eut-il avoué le choix
 de son cœur , qu'il obtint d'elle sans dé-
 tour un pareil aveu pour réponse ; &
 leur inclination mutuelle , devenue plus
 tendre à mesure qu'elle étoit plus ré-
 fléchie , n'aspiroit plus qu'au moment
 d'être consacrée au pied des autels.
 Quelques démêlés sur l'héritage de
 l'époux de Lucelle , avoient retardé leur

bonheur. Ces démêlés alloient finir, lorsque la lettre de l'ami de Corée vint tout à coup l'arracher à ce qu'il avoit de plus cher au monde, après sa mère. Il se rendit chez la belle veuve, lui montra la lettre de son ami, & lui demanda conseil. Je me flatte, lui dit-elle, que vous n'en avez pas besoin. Fondez votre bien en effets commercables, allez au secours de votre mère, faites honneur à tout, & revenez : ma fortune vous attend. Si je meurs, mon testament vous l'assurera ; si je vis, au lieu d'un testament, vous savez quels seront vos titres. Corée, pénétré de reconnaissance & d'admiration, saisit les mains de cette femme généreuse, & les arrosa de ses pleurs : mais comme il se répandoit en éloges, Allez, lui dit-elle, vous êtes un enfant : n'ayez donc pas les préjugés de l'Europe. Dès qu'une femme fait quelque chose de passablement honnête, on crie au prodige, comme si la nature ne nous avoit

pas donné une ame. A ma place, seriez-vous bien flatté de me voir dans l'étonnement, regarder en vous comme un phénomène le pur mouvement d'un bon cœur ? Pardon, lui dit Corée, je devois m'y attendre : mais vos principes, vos sentimens, l'aisance, le naturel de vos vertus m'enchantent ; je les admire, sans en être surpris. Va, mon enfant, lui dit-elle en le baïsant sur les deux joues, je suis à toi telle que Dieu m'a faite. Remplis tes devoirs, & reviens au plutôt.

Il s'embarque, & avec lui il embarque toute sa fortune. Le trajet fut assez heureux jusques vers les Canaries ; mais là, leur vaisseau, poursuivi par un Corsaire de Maroc, fut obligé de chercher son salut dans ses voiles. Le Corsaire qui le chassoit, étoit sur le point de le joindre ; & le Capitaine, effrayé du danger de l'abordage, alloit se livrer au pirate. Ah ! ma pauvre mère ! s'écria Corée en embrassant la

120 LA MAUVAISE MÈRE,
cassette où étoit renfermée toute son
espérance; & puis s'arrachant les che-
veux de douleur & de rage, Non ,
dit-il, ce barbare Africain me dévo-
rera plutôt le cœur. Alors s'adressant
au Capitaine, à l'équipage, & aux pas-
sagers consternés : Eh quoi ! mes amis,
leur dit-il, nous rendrons-nous lâche-
ment ? souffrirons-nous que ce bri-
gand nous mène à Maroc chargé de
fers, & nous y vende comme des bêtes ?
Sommes-nous défarmés ? Ces gens-là
sont-ils invulnérables, ou sont-ils
plus braves que nous ? Ils veulent abor-
der ; qu'ils abordent. Eh bien, nous
nous verrons de près. Sa résolution
ranima les esprits ; & le Capitaine, en
l'embrassant, le loua d'avoir donné
l'exemple.

Déjà tout est disposé pour la dé-
fense. Le Corsaire aborde, les vaisseaux
se heurtent : des deux côtés on voit
voler la mort : bientôt les deux navires
sont enveloppés dans un tourbillon de
fumée

fumée & de flamme. Le feu cesse , le jour renaît , & le fer choisit ses victimes. Corée , le sabre à la main , faisoit un carnage effroyable : dès qu'il voyoit un Africain se jeter sur son bord , il couroit à lui , le fendoit en deux , en s'écriant : Ah ! ma pauvre mère ! Sa fureur étoit celle d'une lionne qui défend ses petits ; c'étoit le dernier effort de la nature au désespoir ; & l'ame la plus douce , la plus sensible qui fut jamais , étoit devenue , en ce moment , la plus violente & la plus sanguinaire. Le Capitaine le trouvoit par-tout , l'œil en feu & le bras sanglant. Ce n'est pas un homme , disoient ses compagnons , c'est un Dieu qui combat pour nous. Son exemple enflammoit leur courage. Il se trouve enfin corps à corps avec le chef de ces Barbares. Mon Dieu , s'écria-t-il , ayez pitié de ma mère ; & à ces mots , d'un coup de revers , il ouvrit le ventre au corsaire. Dès ce moment , la

122 LA MAUVAISE MÈRE ,
victoire fut décidée : le peu qui restoit
de l'équipage Maroquin , demanda la
vie , & fut mis dans les fers. Le vais-
seau de Corée , avec sa proie , aborde
enfin sur les côtes de France ; & ce
digne fils , sans se permettre une nuit
de repos , se rend , avec son trésor , au-
près de sa malheureuse mère. Il la
trouve au bord du tombeau , & dans
un état pour elle plus affreux que la
mort même ; dénuée de tout secours ,
& livrée aux soins d'un domestique
qui , rebuté de souffrir l'indigence où
elle étoit réduite , lui rendoit à regret
les derniers soins d'une pitié humiliante.
La honte de sa situation lui avoit fait
défendre à ce domestique de recevoir
personne , que le Prêtre & le Médecin
charitable qui la visitoient quelquefois.
Corée demande à la voir , on le refuse.
— Annoncez - moi , dit-il au domes-
tique. — Et quel est votre nom ? — Jac-
quaut. Le domestique s'approche du
lit. Un étranger , dit-il , demande à

voir Madame. — Hélas ! & quel est cet étranger ? — Il dit qu'il s'appelle Jacquaut. A ce nom, ses entrailles furent si violemment émues , qu'elle faillit à expirer. Ah ! mon fils , dit-elle d'une voix éteinte & en levant sur lui sa mourante paupière , ah ! mon fils , dans quel moment venez-vous revoir votre mère ? votre main va lui fermer les yeux. Quelle fut la douleur de cet enfant si pieux & si tendre , de voir cette mère qu'il avoit laissée au sein du luxe & de l'opulence , de la voir dans un lit entouré de lambeaux , & dont l'image souleveroit le cœur , s'il m'étoit permis de la rendre ! O ma mère ! s'écria-t-il en se précipitant sur ce lit de douleurs.... Ses sanglots étouffèrent sa voix ; & les ruisseaux de larmes dont il inondoit le sein de sa mère expirante , furent long-temps la seule expression de sa douleur & de son amour. Le Ciel me punit , reprit-elle , d'avoir trop aimé un fils dénaturé , d'a-

124 LA MAUVAISE MÈRE,
voir Il l'interrompit. Tout est
réparé , ma mère , lui dit ce vertueux
jeune homme , vivez. La fortune m'a
comblé de biens ; je viens les répandre
au sein de la nature : c'est pour vous
qu'ils me sont donnés. Vivez : j'ai de
quoi vous faire aimer la vie. — Ah !
mon cher enfant, si je désire de vivre,
c'est pour expier mon injustice , c'est
pour aimer un fils dont je n'étois pas
digne , un fils que j'ai déshérité. A ces
mots, elle se couvroit le visage, comme
indigne de voir le jour. Ah ! Madame ,
s'écria-t-il en la pressant dans ses bras,
ne me dérobez point la vue de ma
mère. Je viens à travers l'océan , la
chercher & la secourir. Dans ce mo-
ment, le Prêtre & le Médecin arrivent.
Voilà , dit-elle, mon enfant, les seules
consolations que le Ciel m'a laissées :
sans leur charité , je ne serois plus.
Corée les embrasse en fondant en lar-
mes. Mes amis, leur dit-il , mes bien-
faiteurs , que ne vous dois-je pas !

fans vous je n'aurois plus de mère :
achevez de la rappeler à la vie. Je
suis riche, je viens la rendre heureuse.
Redoublez vos soins , vos consolations ,
vos secours ; rendez-la moi.
Le Médecin vit prudemment que cette
situation étoit trop violente pour la
malade. Allez, Monsieur, dit-il à Co-
rée, reposez-vous sur notre zèle, &
n'ayez plus d'autre soin que de faire
préparer un logement commode &
sain. Ce soir Madame y sera trans-
portée.

Le changement d'air , la bonne
nourriture , ou plutôt la révolution
qu'avoit faite la joie, & le calme qui
lui succéda, ranimèrent insensiblement
en elle les organes de la vie. Un chagrin
profond avoit été le principe du mal ;
la consolation en fut le remède. Corée
apprit que son malheureux frère verroit
de périr misérablement. Je tire le ri-
deau sur le tableau effrayant de cette
mort trop méritée. On en déroba la

126 LA MAUVAISE MÈRE,
connoissance à une mère sensible, & trop
foible encore pour soutenir, sans ex-
pirer, un nouvel accès de douleur.
Elle l'apprit enfin, lorsque sa santé fut
plus affermie. Toutes les plaies de son
cœur s'ouvrirent, & les larmes mater-
nelles coulèrent de ses yeux. Mais le
Ciel, en lui ôtant un fils indigne de
sa tendresse, lui en rendoit un qui
l'avoit méritée par tout ce que la na-
ture a de plus sensible, & la vertu de
plus touchant. Il lui confia les désirs
de son ame : c'étoit de pouvoir réunir
dans ses bras sa mère & son épouse.
Madame Corée faisoit avec joie le pro-
jet de passer avec son fils en Améri-
que. Une ville remplie de ses folies
& de ses malheurs, étoit pour elle un
séjour odieux ; & l'instant où elle s'em-
barqua, lui rendit une nouvelle vie.
Le Ciel, qui protège la piété, leur ac-
corda des vents favorables. Lucelle re-
çut la mère de Corée, comme elle au-
roit reçu sa propre mère. L'hymen fit de

ces amans les époux les plus fortunés ;
 & leurs jours coulent encore dans cette
 paix inaltérable , dans ces plaisirs purs
 & sereins , qui sont le partage de la
 vertu.

LA BONNE MÈRE.

LE soin d'une mère pour ses enfans est de tous les devoirs le plus fidèlement observé dans la nature. Ce sentiment universel domine toutes les passions ; il l'emporte même sur l'amour de la vie. Il rend le plus féroce des animaux sensible & doux ; le plus paresseux, infatigable ; le plus timide, courageux à l'excès : aucun d'eux ne perd de vue ses petits , qu'au moment qu'il leur est inutile. On ne voit que parmi les hommes les exemples odieux d'un abandon prématuré.

C'est sur-tout au milieu d'un monde, où le vice, ingénieux à se déguiser, prend mille formes séduisantes , c'est là que le plus heureux naturel demande à être éclairé sans cesse. Plus il y a d'écueils & plus ils sont cachés, plus la barque fragile de l'innocence & du

bonheur a besoin d'un sage pilote. Quel eût été, par exemple, le sort de Mademoiselle du Troëne, si le Ciel n'eût fait exprès pour elle une mère comme il y en a peu !

Cette veuve respectable avoit consacré à l'éducation de sa fille unique les plus belles années de sa vie. Voici quel avoit été son calcul dès l'âge de vingt-cinq ans.

J'ai perdu mon époux, disoit-elle ; je n'ai plus que ma fille & moi : vivrai-je pour moi ? vivrai-je pour elle ? Le monde me sourit, & me plaît encore ; mais si je m'y livre, j'abandonne ma fille, & je hasarde son bonheur & le mien. Supposons qu'une vie tumultueuse & dissipée ait tous les charmes qu'on lui attribue, combien de temps puis-je les goûter ? De mes années qui s'écoulent, combien peu en ai-je à passer dans le monde ? combien dans la solitude & dans le sein de mon enfant ? Ce monde, qui m'appelle aujour-

d'hui , me renverra bientôt sans pitié ; & si ma fille s'est oubliée à mon exemple , si elle est malheureuse par ma négligence , quelle sera ma consolation ? Embellissons de bonne heure ma retraite , rendons-la douce autant qu'honorable ; & sacrifions à ma fille , qui est tout pour moi , cette multitude étrangère , à qui dans peu je ne serai plus rien.

Dès lors cette mère si sage fut l'amie & la compagne de sa fille. Mais obtenir sa confiance n'étoit pas l'ouvrage d'un jour.

Emilie (c'étoit le nom de la jeune personne) avoit reçu de la nature une ame susceptible des plus vives impressions ; & sa mère , qui l'étudioit sans cesse , éprouvoit une joie inquiète en s'apercevant de cette sensibilité , qui fait tant de mal & tant de bien. Heureux , disoit-elle quelquefois , heureux l'époux qu'elle aimera , s'il est digne de sa tendresse ; si , par l'estime & l'amitié , il

fait lui rendre précieux les soins qu'elle prendra pour lui plaire ! Mais malheur à lui, s'il l'humilie & la rebute ! sa délicatesse blessée fera leur supplice à tous deux. Je vois que s'il m'échappe à moi-même un reproche , une plainte légère qu'elle n'ait pas méritée , des larmes amères coulent de ses yeux ; son cœur flétri se décourage. Rien n'est plus facile à conduire , ni plus facile à effaroucher.

Quelque modeste que fût la vie de Madame du Troëne , elle étoit conforme à son état , & relative au dessein qu'elle avoit de s'éclairer à loisir sur le choix d'un époux digne d'Emilie. Une foule d'aspirans , épris des charmes de sa fille, faisoient, selon l'usage , une cour assidue à la mère. De ce nombre étoit le Marquis de Verglan , qui , pour son malheur , étoit doué de la plus jolie figure. Son miroir & les femmes le lui avoient dit tant de fois , qu'il avoit bien fallu le croire. Il s'é-

coutoit avec complaisance , se voyoit avec volupté , se sourioit à lui-même , & ne cessoit de s'applaudir. Il n'y avoit rien à dire sur sa politesse ; mais elle étoit si froide & si légère en comparaison des attentions dont il s'honoroit , qu'on voyoit clairement qu'il occupoit la première place dans son estime. Il auroit eu , sans y penser , toutes les graces naturelles ; il les gâtoit en les affectant. Du côté de l'esprit , il ne lui manquoit que de la justesse , ou plutôt de la réflexion. Personne n'eût parlé mieux que lui , s'il avoit su ce qu'il alloit dire. Mais son premier soin étoit d'avoir un avis qui ne fût pas celui d'un autre. Qu'il eût tort , ou qu'il eût raison , cela lui étoit assez égal : il étoit sûr d'éblouir , de séduire , de persuader ce qu'il vouloit. Il savoit par cœur tous ces petits propos de toilette , tous ces jolis mots qui ne disent rien. Il étoit au fait de toutes les anecdotes galantes de la Ville & de la Cour :

quel étoit l'amant de la veille , celui du jour , celui du lendemain , & combien de fois , dans l'année , telle & telle en avoient changé. Il connoissoit même quelqu'un qui avoit refusé d'être sur la liste , & qui auroit supplanté tous ses rivaux , s'il avoit voulu s'en donner le soin.

Ce jeune fat étoit le fils d'un ancien ami de M. du Troëne ; & la veuve en parloit à sa fille avec une sorte de pitié. C'est dommage , disoit-elle , que l'on gâte ce jeune homme ; il étoit bien né , il pouvoit réussir. Il n'avoit déjà que trop bien réussi dans le cœur d'Emilie. Ce qui est ridicule aux yeux d'une mère , ne l'est pas toujours aux yeux de sa fille. La jeunesse est indulgente pour la jeunesse ; & il y a de jolis défauts.

Verglan , de son côté , trouvoit Emilie assez belle , seulement un peu trop simple : mais cela pouvoit se former. Il ne prenoit qu'un soin très-léger de

lui plaire ; mais quand la première impression est faite , tout contribue à l'approfondir. La dissipation même de ce jeune étourdi étoit un nouvel attrait pour Emilie : elle y voyoit le danger de le perdre ; & rien n'accélère , comme la jalousie , les progrès de l'amour naissant.

En rendant compte de sa vie à Madame du Troëne , Verglan se donnoit , comme de raison , pour l'homme du monde le plus désiré.

Madame du Troëne lui donnoit avec ménagement quelques leçons de modestie : mais il protestoit que personne n'étoit moins avantageux que lui ; qu'il savoit à merveille que ce n'étoit pas pour lui qu'on le recherchoit ; que sa naissance y faisoit beaucoup , & qu'il devoit le reste à son esprit & à sa figure , qualités qu'il ne s'étoit pas données , & dont il n'avoit garde de se prévaloir.

Plus Emilie avoit de plaisir à le voir & à l'entendre , plus elle avoit soin de

diffimuler. Un reproche de sa mère eût fait à son ame une plaie profonde ; & cette sensibilité délicate la rendoit craintive à l'excès.

Cependant les charmes d'Emilie , dont Verglan étoit si foiblement touché , avoient inspiré l'amour le plus tendre au sage & modeste Belzors. Un esprit juste & un cœur droit formoient la base de son caractère. Sa figure douce & ouverte s'ennoblissoit encore par la haute idée qu'on avoit de son ame : car on est disposé naturellement à chercher & à croire démêler dans les traits d'un homme ce que l'on fait qu'il a dans le cœur.

Belzors , en qui la nature avoit été dirigée au bien dès l'enfance, jouissoit de l'avantage inestimable de pouvoir s'y abandonner sans précaution & sans contrainte. La décence , l'honnêteté , la candeur , cette franchise qui gagne la confiance , cette sévérité de mœurs qui imprime le respect , avoient en lui

l'aissance libre de l'habitude. Ennemi du vice , mais sans faste ; indulgent aux ridicules , mais sans en contracter aucun ; docile aux usages innocens , incorruptible aux mauvais exemples , il surnageoit au torrent du monde ; aimé , respecté de ceux même dont sa vie étoit la censure , & auxquels l'estime publique avoit coutume de l'opposer , pour humilier leur orgueil.

Madame du Troëne , enchantée du caractère de ce jeune homme , l'avoit choisi au fond de son cœur comme le plus digne époux qu'elle pût donner à sa fille. Elle ne tarissoit point sur son éloge. Emilie applaudissoit avec la modestie de son âge. Madame du Troëne se méprit à l'air ingenu & gracieux que sa fille avoit auprès de lui. Comme l'estime qu'il lui inspiroit n'étoit mêlée d'aucun sentiment qu'il fallût cacher , Emilie étoit à son aise.

Il s'en falloit bien qu'elle fût aussi libre , aussi tranquille avec le dange-

reux Verglan ; & la situation pénible où la mettoit sa présence , ressembloit assez à l'ennui. Si Madame du Troëne parloit de lui en bien , Emilie baissoit les yeux , & gardoit le silence. Il me semble , ma fille , disoit Madame du Troëne , que vous ne goûtez pas ces graces légères & brillantes dont le monde fait tant de cas. Je ne m'y connois point , Madame , disoit Emilie en rougissant. La bonne mère dissimuloit sa joie : elle croyoit voir , dans le cœur d'Emilie , la vertu simple & modeste de Belzors triompher de tous les petits vices aimables de Verglan & de ses pareils. Un accident , léger en apparence , mais frappant pour une mère attentive & clairvoyante , vint la tirer de son illusion.

L'un des talens d'Emilie étoit la peinture au pastel. Elle avoit choisi le genre des fleurs , comme le plus analogue à son âge. Il paroît si naturel de voir éclore une rose sous la main

de la beauté ! Verglan , par un goût approchant du sien , aimoit passionnément les fleurs : on ne le voyoit jamais sans un bouquet le plus joli du monde.

Un jour , les yeux de Madame du Troëne s'étoient attachés par aventure sur le bouquet de Verglan. Le lendemain elle s'aperçut qu'Emilie , sans y songer peut-être , en dessinoit les fleurs. Il étoit tout simple que les fleurs qu'elle avoit vues la veille lui fussent encore présentes , & vinssent , comme d'elles-mêmes , s'offrir au bout de ses crayons : mais ce qui n'étoit pas aussi simple , c'étoit l'air d'enthousiasme qu'elle avoit en les dessinant. Ses yeux brilloient du feu du génie , sa bouche sourioit amoureuxment à chaque trait de sa main , & un coloris plus animé que celui des fleurs qu'elle vouloit peindre , se repandoit sur ses belles joues. Etes-vous contente de votre séance ? lui dit sa mère négligemment. Il n'est pas

possible , répondit Emilie , de bien rendre la nature quand on ne l'a pas sous les yeux. Il étoit vrai cependant qu'elle ne l'avoit jamais plus fidèlement exprimée.

Quelques jours après, Verglan revint avec des fleurs nouvelles. Madame du Troëne , sans affectation , les observa l'une après l'autre , & dans la prochaine leçon d'Emilie , le bouquet de Verglan fut dessiné. La bonne mère continua d'observer ; & chaque épreuve , confirmant ses soupçons , redoubla son inquiétude. Hélas ! dit-elle , je m'alarme peut-être de quelque chose de très-innocent. Voyons cependant si elle y entend malice.

Les études & les talens d'Emilie étoient un secret pour la société de sa mère. Comme elle n'avoit eu dessein que de lui assurer par-là des loisirs agréables , de lui faire goûter la solitude , & de sauver son imagination des dangers de la rêverie , & son ame

active & sensible des ennuis de l'oïfiveté ; Madame de Troène ne tiroit, ni pour elle ni pour fa fille , aucune vanité de ces dons qu'elle cultivoit avec tant de foin. Mais un jour qu'elles étoient feules avec Belzors , & que l'entretien rouloit fur l'avantage précieux de s'occuper & de fe fuffire , Ma fille , dit Madame du Troène , s'est fait un amufement qu'elle goûte de plus en plus. Je veux que vous voyiez de fes deffins. Emilie ouvrit fon portefeuille ; & Belzors enchanté ne fe laffoit point de l'admirer dans fon ouvrage. Qu'ils font doux & purs , difoit-il , les plaifirs de l'innocence ! le vice a beau fe tourmenter , il n'en aura jamais de pareils. Avouez , Mademoifelle , que l'heure du travail paffe vite. Eh bien , vous l'avez fixée ; la voilà qui fe retrace & fe reproduit à vos yeux. Le temps n'est perdu que pour les oififs. Madame du Troène l'écoutoit avec une complaifance fecrette.

Emilie trouvoit ses propos très-sensés ; mais elle n'en étoit point touchée.

Quelques jours après , Verglan vint les voir. Savez-vous , dit Madame du Troëne , que ma fille a reçu des éloges de Belzors sur son talent pour le dessin ? Je veux aussi que vous en foyez juge. Emilie interdite rougit , balbutia , dit qu'elle n'avoit rien de fini , & conjura sa mère d'attendre qu'elle eût quelque morceau digne d'être vu. Elle ne se doutoit pas que sa mère lui tendoit un piège. Puisqu'il y a du mystère , il y a de l'intention , dit cette mère clairvoyante : elle a craint que Verglan ne reconnût ses fleurs , & qu'il ne pénétrât le motif secret du plaisir qu'elle a eu à les peindre. Ma fille aime ce jeune étourdi ; mes craintes n'étoient que trop fondées.

Madame du Troëne , sollicitée de tous côtés , se retranchoit encore sur la jeunesse d'Emilie , & sur la résolution qu'elle avoit prise elle-même de ne

142 LA BONNE MÈRE,
pas la gêner dans son choix. Cependant ce choix l'alarmoit. Ma fille, disoit-elle, va préférer Verglan ; il y a du moins lieu de le croire ; & ce jeune homme a tout ce qu'il faut pour rendre sa femme malheureuse. Si je déclare ma volonté à Emilie, si je la lui laisse entrevoir, elle se fera une loi d'y souscrire sans se plaindre, elle épousera un homme qu'elle n'aime point , & le souvenir de celui qu'elle aime la poursuivra dans les bras d'un autre. Je connois son ame, elle sera victime de son devoir. Mais est-ce à moi d'ordonner ce douloureux sacrifice ? A Dieu ne plaise ! non , je veux que son inclination la décide. Mais je puis diriger son inclination en l'éclairant ; & voilà le seul usage légitime de l'autorité qui m'est confiée. Je suis sûre de la bonté du cœur, de la justesse de l'esprit de ma fille ; suppléons, par les lumières de mon âge, à l'inexpérience du sien : qu'elle voye par les

yeux de sa mère , & qu'elle croye , s'il est possible, ne consulter que son penchant.

Toutes les fois que Verglan & Belzors se trouvoient ensemble chez Madame du Troëne , elle engageoit l'entretien sur les mœurs , les usages , les maximes du monde. Elle animoit la contradiction , & , sans prendre aucun parti , donnoit à leur caractère la liberté de se développer. Ces petites aventures dont la société fourmille , & qui entretiennent l'oïfive curiosité des cercles de Paris , donnoient le plus souvent matière à leurs réflexions. Verglan , léger , tranchant & vif , étoit constamment du parti de la mode. Belzors , d'un ton plus modeste , ne laissoit pas de défendre le parti des bonnes mœurs avec une noble franchise.

L'arrangement du Comte d'Auberive avec sa femme faisoit alors la nouvelle des soupés. On disoit , qu'après une querelle assez vive & des

plaintes amères de part & d'autre sur leur mutuelle infidélité , ils étoient convenus qu'ils ne se devoient rien ; qu'ils avoient fini par rire de la sottise qu'ils avoient eue d'être jaloux , sans être amoureux ; que d'Auberive consentoit à voir le Chevalier de Clange , amant de sa femme , & qu'elle avoit promis , de son côté , de recevoir le mieux du monde la marquise de Talbe , à qui d'Auberive faisoit la cour ; que la paix avoit été ratifiée dans un soupé ; & que jamais deux couples d'amans n'avoient été de meilleure intelligence.

A ce récit, Verglan s'écria que rien n'étoit plus sage. On parle du bon vieux temps , disoit-il ; que l'on me cite un exemple des mœurs de nos pères , qui soit comparable à celui-ci. Autrefois une infidélité mettoit le feu à la maison ; l'on enfermoit , l'on battoit sa femme. Si l'époux usoit de la liberté qu'il s'étoit réservée , sa triste
&

& fidèle moitié étoit obligée de dévorer son injure , & de gémir au fond de son ménage , comme dans une obscure prison. Si elle imitoit son volage époux , c'étoit avec des dangers terribles. Il n'y alloit pas de moins que de la vie pour son amant & pour elle-même. On avoit eu la sottise d'attacher l'honneur d'un homme à la vertu de son épouse ; & le mari , qui n'en étoit pas moins galant homme en cherchant fortune ailleurs , devenoit le ridicule objet du mépris public , au premier faux pas que faisoit Madame. En honneur ! je ne conçois pas comment , dans ces siècles barbares , on avoit le courage d'épouser. Les nœuds de l'hymen étoient une chaîne. Aujourd'hui voyez la complaisance , la liberté , la paix régner au sein des familles. Si les époux s'aiment , à la bonne heure : ils vivent ensemble , ils sont heureux. S'ils cessent de s'aimer , ils se le disent en-honnêtes gens , & se rendent l'un à l'autre la

146 LA BONNE MÈRE,
parole d'être fidèles. Ils cessent d'être
amans ; ils sont amis. C'est ce que j'appelle des mœurs sociales , des mœurs douces : cela donne envie de se marier. Vous trouvez donc tout simple , lui demanda Madame du Troëne , d'être la confidente de son mari & le complaisant de sa femme ? — Assurément , pourvu que cela soit mutuel. N'est-il pas juste d'accorder sa confiance à qui nous honore de la sienne ; & de se rendre, tour à tour, dans la vie les offices de l'amitié ? Peut-on avoir une meilleure amie que sa femme , un ami plus sûr & plus intime que son mari ? Avec qui sera-t-on libre , si ce n'est avec la personne qui, par état, ne fait qu'un avec nous ? & quand , par malheur , on ne trouve plus de plaisir chez soi , qu'a-t-on de mieux à faire que de le chercher ailleurs , & de l'y ramener , chacun de son côté , sans jalousie & sans obstacle ?

Rien de plus riant , dit Belzors , que cette méthode nouvelle ; mais nous

avons encore , vous & moi , bien du chemin à faire , avant que de la goûter sincèrement. D'abord il faut pouvoir se passer de sa propre estime , de celle de sa femme & de ses enfans ; il faut pouvoir s'accoutumer à regarder , sans répugnance , comme une moitié de soi-même , quelqu'un que l'on méprise assez pour le livrer Bon ! reprit Verglan ; préjugés que tous ces scrupules ! Qui empêche qu'on ne s'estime l'un l'autre , s'il est décidé qu'il n'y a plus aucune honte à tout cela ? Quand cela sera décidé , dit Belzors , tous les liens de la société seront rompus. La sainteté inviolable des nœuds de l'hymen fait la sainteté des nœuds de la nature. Souviens-toi , mon ami , que s'il n'y a plus de devoirs sacrés pour les époux , il n'y en aura guère pour les enfans. Tous ces liens tiennent l'un à l'autre. Les querelles de ménage étoient violentes du temps de nos pères ; mais la masse des mœurs

étoit saine. Les esprits se calmoient, les cœurs se rapprochoient. On ne s'en estimoit pas moins, & l'on s'en aimoit davantage. Aujourd'hui, cette société domestique, qui te semble si douce, c'est un corps languissant, qu'un poison lent glace & consume. Crois-moi, mon cher Verglan, nous n'avons pas l'idée de ces joies pures & intimes que goûtoient deux époux au sein de leur famille ; de cette union qui faisoit les délices de leur jeunesse, & la consolation de leurs vieux ans. Qu'aujourd'hui une mère soit affligée des égaremens de son fils, qu'un père soit accablé de quelque revers de fortune ; sont-ils un refuge, un appui l'un pour l'autre ? Ils sont obligés de chercher au-dehors où déposer leur peine ; & le soulagement est bien foible de la part des étrangers !

Tu parles comme un oracle, mon sage Belzors, disoit Verglan. Mais qui t'a dit que deux époux ne fissent pas mieux de s'aimer, d'être fidèles toute

leur vie ? Je veux seulement , si par malheur ce goût mutuel vient à cesser , qu'on se console & qu'on s'arrange , sans qu'il soit défendu à ceux qui se feroient aimés du temps de nos aïeux , de s'aimer de même , si le cœur leur en dit. En effet , dit Madame du Troëne , qu'est - ce qui les en empêche ? — Qu'est - ce qui les en empêche , Madame ? reprit Belzors : l'usage , l'exemple , le bon ton , la facilité de vivre sans reproche au gré de leurs désirs. Verglan m'avouera aisément que la vie que l'on mène dans le monde est agréable , & qu'il est doux de changer d'objet : notre foiblesse nous y invite. Qui résistera donc à ce penchant , si l'on nous ôte le frein des mœurs ? Moi , je n'ôte rien , dit Verglan ; mais je veux que chacun puisse vivre à sa guise ; & j'approuve fort le parti qu'ont pris d'Auberive & sa femme , de se passer réciproquement ce qu'on appelle des torts. S'ils sont

contens , tout le monde doit l'être.

Comme il achevoit ces mots , on annonça le Marquis d'Auberive. Ah ! Marquis , tu viens fort à propos , lui dit Verglan. Dis-nous , je te prie , si ton histoire est vraie. On prétend que ta femme te passe la rhubarbe , & que tu lui passes le sénéc. Bon ! quelle folie ! dit d'Auberive avec indolence. — J'ai soutenu que rien n'étoit plus raisonnable : mais voilà Belzors qui te condamne sans appel. — Pourquoi donc ? est-ce qu'il n'en eût pas fait autant ? Ma femme est jeune & jolie : elle est coquette ; cela est tout simple. Au fond pourtant je la crois fort honnête : mais quand elle le seroit un peu moins , il faut bien que justice se fasse. Je conçois cependant qu'un homme plus jaloux que moi me condamne ; mais ce qui m'étonne , c'est que Belzors soit le premier. Je n'ai jusqu'ici reçu que des éloges. Rien n'est plus naturel que mon procédé ; & tout le monde m'en félicite , comme de quelque chose de

merveilleux. Il semble qu'on ne me croyoit pas assez de bon sens pour prendre un parti raisonnable. En homme d'honneur, je suis confus des complimens que j'en reçois. Quant à Messieurs les rigoristes, je les honore beaucoup ; mais je vis pour moi-même. Que chacun en fasse autant ; le plus heureux sera le plus sage. — Au reste, comment se porte la Marquise ? lui demanda Madame du Troène, pour changer de propos. — A merveille, Madame : hier encore nous soupâmes ensemble, & je ne la vis jamais de si belle humeur. Je gage, dit Verglan, que tu la reprendras quelque jour. — Ma foi, cela pourroit bien être : déjà même hier, au sortir de table, je me suis surpris lui disant des douceurs.

Cette première épreuve fit la plus vive impression sur l'esprit d'Emilie. Sa mère, qui s'en aperçut, laissa un libre cours à ses réflexions : mais pour la mettre sur la voie, J'admire, lui

dit-elle, comme les opinions dépendent des caractères. Voilà deux jeunes gens élevés avec le même soin, tous deux imbus des mêmes principes d'honnêteté & de vertu : voyez cependant comme ils diffèrent l'un de l'autre ! Et chacun d'eux croit avoir raison. Le cœur d'Emilie faisoit de son mieux pour excuser, dans Verglan, le tort d'avoir pris les mœurs de son siècle. Avec quelle légèreté, disoit-elle, on traite la pudeur & la foi ! comme on se joue de ce qu'il y a de plus sacré dans la nature ! Et Verglan donne dans ces travers ! que n'a-t-il l'âme de Belzors !

Quelque temps après, Emilie & sa mère étant au spectacle, Belzors & Verglan se présentèrent à leur loge ; & Madame du Troëne les invita l'un & l'autre à s'y placer. On jouoit *Inès*. La scène des enfans fit dire à Verglan quelques bons mots qu'il donnoit pour d'excellentes critiques. Belzors, sans

l'écouter , fondoit en larmes , & ne s'en cachoit pas. Son rival le plaîsanta sur sa foiblesse. Quoi ! lui dit-il , des enfans te font pleurer ? Et que voulez-vous donc qui me touche ? dit Belzors. Oui , je l'avoue : je n'entends jamais , sans tressaillir , les tendres noms de père & de mère ; le pathétique de la nature me pénètre , l'amour même le plus touchant m'intéresse , m'émeut beaucoup moins. Inès fut suivie de Nanine ; & quand ce vint au dénouement , Oh ! dit Verglan , cela passe le jeu. Que Dolban aime cette petite fille , à la bonne heure ; mais l'épouser me paroît un peu fort. C'est peut-être une folie , reprit Belzors ; mais je m'en sens capable : quand la vertu & la beauté sont réunies , je ne répons plus de ma tête. Aucun de leurs propos n'échappoit à Madame du Troëne : Emilie , plus attentive encore , rougissoit de l'avantage que Belzors avoit sur son rival. Après le

spectacle , ils virent passer le Chevalier d'Olcet en pleureuses. Qu'est-ce donc, Chevalier ? lui dit Verglan d'un air léger. C'est un vieil oncle à moi , répond d'Olcet , qui a eu la bonté de me laisser dix mille écus de rente.

— Dix mille écus ! viens donc que je t'embrasse ! Cet oncle - là est un galant homme. Dix mille écus ! il est charmant ! Belzors , l'embrassant à son tour , lui dit : Chevalier , je m'afflige avec vous de sa mort : je fais que vous pensez trop bien , pour en concevoir une joie dénaturée. Il m'a long-temps servi de père , dit le Chevalier , confus de l'air riant qu'il avoit pris ; mais vous savez qu'il étoit si vieux ! C'est un motif de patience , reprit Belzors avec douceur ; mais ce n'en est pas un de consolation. Un bon parent est le meilleur de tous les amis ; & le bien qu'il vous a laissé n'en payeroit pas un semblable. C'est un triste ami qu'un vieil oncle , dit Verglan ;

& dans la règle il faut que chacun vive à son tour. Les jeunes gens seroient fort à plaindre , si les vieillards étoient immortels. Belzors changea de propos , pour épargner à Verglan une réplique humiliante. A chaque trait de ce contraste , le cœur d'Emilie étoit cruellement déchiré. Madame du Troëne vit avec joie l'air respectueux & sensible qu'elle prit avec Belzors , & l'air froid & chagrin dont elle répondoit aux gentilleffes de Verglan ; mais pour ménager une nouvelle épreuve , elle les invita l'un & l'autre à souper.

On joua : Verglan & Belzors firent un trictrac tête à tête. Verglan n'aimoit que le gros jeu : Belzors jouoit le jeu qu'on vouloit. La partie étoit intéressante. Mademoiselle du Troëne fut du nombre des spectateurs ; & la bonne mère , en faisant son tri , ne laissoit pas d'avoir l'œil sur sa fille , & de lire sur son visage ce qui se passoit dans son cœur. La fortune favorisa Belzors. Emi-

lie, quelque mécontente qu'elle fût de Verglan, avoit le cœur trop bon pour ne pas souffrir en le voyant s'engager dans une perte sérieuse. Le jeune étourdi ne se possédoit plus : il se piqua, il doubla son jeu ; & avant le souper, il en étoit au point de jouer sur sa parole. L'humeur l'avoit pris : il fit son possible pour être enjoué ; mais l'altération de son visage en écartoit la joie. Il s'aperçut lui-même qu'on le plaignoit ; & qu'on ne rioit pas de quelques mots plaisans qu'il tâchoit de dire : il en fut humilié ; & le dépit alloit s'en mêler, si l'on n'eût pas quitté la table. Belzors, que ni son bonheur, ni le chagrin de son rival n'avoient ému, fut doux & modeste, selon sa coutume. Ils se remirent au jeu. Madame du Troëne, qui avoit fini sa partie, vint assister à celle-ci, très-inquiète de l'issue qu'elle auroit, mais désirant qu'elle fît son impression sur l'ame d'Emilie. Le succès passa son attente. Verglan per-

doit l'impossible. Le tremblement de sa main & la pâleur de son visage exprimoient le trouble qu'il vouloit cacher. Belzors, avec une complaisance inépuisable, lui donna des revanches tant qu'il en voulut; & quand, à force de doubler le jeu, il eut laissé Verglan s'acquitter jusqu'à une somme raisonnable: Si vous le trouvez bon, dit-il, nous nous en tiendrons là: je crois pouvoir gagner honnêtement ce que j'étois résolu à perdre. Tant de modération & de sagesse excita dans l'assemblée un murmure d'applaudissemens. Le seul Verglan y parut insensible, & en se levant, dit d'un air de dédain: Ce n'étoit pas la peine de jouer si longtemps.

Emilie ne dormit pas de la nuit, tant son ame étoit agitée de ce qu'elle venoit de voir & d'entendre. Quelle différence! disoit-elle. Et par quel caprice faut-il que je soupire d'être éclairée? La séduction ne devoit-elle pas cesser,

dès qu'on s'aperçoit que l'on est séduite ? J'admire l'un, & j'aime l'autre. Quelle est cette mésintelligence entre le cœur & la raison, qui fait que l'on chérit encore ce que l'on cesse d'estimer ?

Le matin, selon son usage, elle parut au lever de sa mère. Je te trouve changée, lui dit Madame du Troëne. — Oui, ma mère, je le suis beaucoup. — Est-ce que tu n'as pas bien dormi ? — Fort peu, dit-elle avec un soupir. — Il faut cependant tâcher d'être jolie ; car je te mène ce soir aux Tuileries, où tout Paris doit s'assembler. Je me plaignois que le plus beau jardin de l'univers fût abandonné : je suis bien aise qu'on y revienne.

Verglan ne manqua pas de s'y rendre ; & Madame du Troëne le retint auprès d'elle. Le coup-d'œil de cette promenade avoit l'air d'un enchantement. Mille beautés, dans tout l'éclat d'une parure éblouissante, étoient assi-

ses autour de ce bassin, dont la sculpture a décoré l'enceinte. L'allée superbe que ce bassin couronne, étoit remplie de ces jeunes nymphes qui, par leurs charmes & leurs talens, attirent les désirs sur leurs pas. Verglan les connoissoit toutes, & leur fourioit en les suivant des yeux. Celle-ci, disoit-il, c'est Fatmé. Rien n'est plus tendre, plus sensible. Elle vit comme un Ange avec Cléon : il lui a donné vingt mille écus en six mois : ils s'aiment comme deux tourterelles. Celle-là est la célèbre Corine : sa maison est le temple du luxe ; ses soupers sont les plus brillans de Paris : elle en fait les honneurs avec des graces qui nous enchantent. Voyez-vous cette blonde si modeste, & dont les regards se promènent languissamment de tous côtés ? elle a trois amans, dont chacun se flatte d'être le seul heureux. C'est un plaisir de la voir au milieu de ses adorateurs, leur distribuer des faveurs légères, & leur persuader tout

à tour qu'elle se joue de leurs rivaux. C'est un modèle de coquetterie ; & personne ne trompe son monde avec tant d'adresse & de légèreté. Elle ira loin , sur ma parole , & je le lui ai déjà prédit. Vous êtes donc dans sa confidence ? demanda Madame du Troëne. — Oh ! oui. Ce n'est pas avec moi qu'elles dissimulent : elles me connoissent ; elles savent bien qu'on ne m'en impose pas. Et vous , Belzors , dit Madame du Troëne au sage & vertueux jeune homme qui venoit de les aborder , êtes-vous initié à ces mystères ? — Non , Madame : je veux croire que tout cela est fort amusant ; mais le charme en fait le danger. Madame du Troëne observa que les honnêtes femmes recevoient d'un air froid & réservé le salut riant & familier de Verglan , tandis qu'elles répondoient avec l'air de l'estime & de l'amitié au salut respectueux de Belzors. Elle plaisanta Verglan sur cette distinction , afin d'en faire

apercevoir Emilie. Il est vrai, dit-il, Madame, qu'on me tient rigueur en public ; mais tête à tête on m'en dédommage.

De retour chez elle avec eux, elle reçut la visite d'Eléonore, jeune veuve d'une rare beauté. Eléonore parla du malheur qu'elle avoit eu de perdre un époux estimable ; elle en parla, dis-je, avec tant de sensibilité, de candeur, & de grace, que Madame du Troëne, Emilie, & Belzors l'écoutoient les larmes aux yeux. Pour une femme jeune & belle, dit Verglan d'un ton badin, un mari est une perte légère & facile à réparer. Non pas pour moi, Monsieur, dit la tendre & modeste Eléonore : un mari qui honoroit une femme de mon âge de son estime & de sa confiance, & dont la tendresse délicate n'eut jamais ni les craintes de la jalousie, ni les négligences de l'habitude, n'est pas de ceux qu'on remplace aisément. Il étoit sans doute d'une jolie figure ? demanda

Verglan. — Non, Monsieur ; mais son ame étoit belle. Une belle ame ! reprit Verglan d'un air dédaigneux : une belle ame ! Etoit-il jeune au moins ? — Point du tout : il étoit dans l'âge où l'on est sensé , quand on a de quoi l'être. — Mais s'il n'étoit ni jeune , ni joli , je ne vois pas de quoi vous désoler. La confiance , l'estime , les procédés honnêtes vont tout seuls avec une femme aimable : rien de tout cela ne peut vous manquer. Croyez-moi, Madame , le point essentiel est de vous assortir du côté de l'âge & de la figure , d'unir les Graces avec les Amours , en un mot , d'épouser un joli homme , ou de garder votre liberté. Vos conseils sont les plus galans du monde , dit Eléonore en s'en allant ; mais par malheur ils sont déplacés. Voilà une belle prude , dit Verglan dès qu'elle fut sortie. La pruderie , Monsieur , reprit Madame du Troëne , est une copie exagérée de la sagesse & de la raison ; &

je ne vois rien, dans Eléonore, que de simple & de naturel. Pour moi, dit Belzors, je la trouve aussi respectable qu'elle est belle. Respecte, mon ami, respecte, reprit Verglan avec vivacité : qui t'en empêche ? Elle seule peut le le trouver mauvais. Savez-vous, interrompit Madame du Troëne, qui pourroit consoler Eléonore ? C'est un homme comme Belzors ; & si j'étois l'amie qu'il consulteroit pour un choix, je l'engagerois à penser à elle. Vous m'honorez beaucoup, Madame, dit Belzors en rougissant ; mais Eléonore mérite une cœur libre, & par malheur le mien ne l'est pas. A ces mots, il sortit accablé du congé qu'il avoit cru recevoir. Car enfin, disoit-il, m'inviter elle-même à rechercher Eléonore, n'est-ce pas m'avertir de renoncer à Emilie ? Ah ! que mon cœur lui est peu connu ! Verglan, qui l'entendit de même, eut l'air de plaindre son rival. Il en parla comme du plus honnête homme du monde.

C'est dommage qu'il soit si triste, disoit-il du ton de la pitié. Voilà ce qu'ils gagnent avec leur vertu : ils ennuiënt ; & on les renvoie. Madame du Troëne, fans s'expliquer, l'affura qu'elle n'avoit prétendu rien dire de désobligeant à l'un des hommes qu'elle honoroit le plus. Cependant Emilie avoit les yeux baissés, & sa rougeur laissoit voir l'agitation de son ame. Verglan ne douta point que ce trouble ne fût un mouvement de joie : il se retira triomphant ; & le lendemain il lui écrivit un billet conçu en ces mots : « Vous avez dû
» me trouver bien romanesque, belle
» Emilie, de n'avoir fait si long-temps
» parler que mes yeux ! Ne m'accusez
» pas d'une injuste défiance : j'ai lu
» dans votre cœur ; & si je n'avois eu
» à consulter que lui, j'étois bien sûr
» de sa réponse. Mais vous dépendez
» d'une mère, & les mères ont des ca-
» prices. Heureusement la vôtre vous
» aime, & sa tendresse a éclairé son

» choix. Le renvoi de Belzors m'an-
 » nonce qu'elle s'est décidée ; mais votre
 » aveu doit précéder le sien : je l'attends
 » avec l'impatience du plus tendre &
 » du plus violent amour ». Emilie ou-
 vrit ce billet, sans savoir d'où il lui ve-
 noit : elle en fut offensée autant que
 surprise, & n'hésita point à le commu-
 niquer à sa mère. Je vous fais bon
 gré, lui dit Madame du Troëne, de
 cette marque d'amitié ; mais je vous
 dois à mon tour confidence pour con-
 fidence. Belzors m'a écrit : lisez sa let-
 tre. Emilie obéit, & lut : « Madame,
 » j'honore la vertu, j'admire la beauté,
 » je rends justice à Eléonore ; mais le
 » Ciel n'a-t-il favorisé qu'elle ? Et après
 » avoir adoré, dans votre image, ce
 » qu'il a fait de plus touchant, me
 » croyez-vous en état de suivre le con-
 » seil que vous m'avez donné ? Je ne
 » vous dirai pas combien il est cruel :
 » mon respect étouffe mes plaintes. Si je
 » n'ai pas le nom de votre fils, j'en ai

» du moins les sentimens ; & ce caractère est ineffaçable ».

Emilie ne put achever sans la plus vive émotion. Sa mère fit semblant de ne pas s'en apercevoir, & lui dit : Oh ça, ma fille, c'est à moi de répondre à ces deux rivaux ; mais c'est à toi de dicter mes réponses. — A moi, ma mère ! — A qui donc ? Est-ce moi qu'ils demandent en mariage ? est-ce mon cœur que je dois consulter ? — Ah ! Madame, votre volonté n'est-elle pas la mienne ? n'avez-vous pas le droit de disposer de moi ? — Tout cela, mon enfant, est le mieux du mode ; mais comme il y va de ton bonheur, il est juste que tu en décides. Ces jeunes gens sont bien nés tous les deux : l'état, la fortune sont à peu près les mêmes ; vois lequel remplit le mieux l'idée que tu te fais d'un bon mari : gardons celui-là, & congédions l'autre. Emilie, pénétrée, baisoit les mains de sa mère, & les arrosoit de

fés larmes. Mettez le comble à vos bontés, lui disoit-elle, en m'éclairant sur mon choix : plus il est important, plus j'ai besoin que vos conseils le déterminent. L'époux que ma mère m'aura choisi, me sera cher ; mon cœur ose vous en répondre. — Non, ma fille, on n'aime pas ainsi par devoir ; & tu fais mieux que moi-même ce qui est digne de te rendre heureuse. Si tu ne l'es pas, je te consolerai : je veux bien partager tes peines, mais je ne veux pas les causer. Allons, je mets la main à la plume, je vais écrire ; tu n'as qu'à dicter.

Qu'on s'imagine le trouble, la confusion, l'attendrissement d'Emilie. Tremblante auprès de cette tendre mère, une main sur ses yeux & l'autre sur son cœur, elle essayoit en vain d'obéir ; sa voix expiroit sur ses lèvres. Eh bien, disoit la bonne mère, auquel des deux allons-nous répondre ? finis ; ou je vais m'impatiser. A Verglan, dit

Emilie d'une voix foible & chancelante.

— A Verglan, soit. Que lui dirai-je ?

« Il n'est pas possible, Monsieur,
» qu'un homme qui se doit, comme
» vous, à la société, y renonce pour
» vivre au sein de sa famille. Mon
» Emilie n'a pas de quoi vous dédom-
» mager des sacrifices qu'elle exigeroit.
» Continuez d'embellir le monde : c'est
» pour lui que vous êtes fait ». — Est-
ce là tout ? — Oui, ma mère. — Et à
Belzors, que lui dirons-nous ? Emilie
continua de dicter avec un peu plus
de confiance. « Vous trouver digne
» d'une femme aussi vertueuse que
» belle, ce n'étoit pas, Monsieur, vous
» interdire un choix qui m'intéresse au-
» tant qu'il m'honore ; c'étoit même
» vous y encourager. Votre modestie a
» pris le change ; & vous avez été in-
» juste envers vous-même & envers
» moi. Venez apprendre à mieux juger
» des intentions d'une bonne mère. Je
» dispose du cœur de ma fille, & je
» n'estime

» n'estime personne au monde plus
» que vous ».

Viens toi-même, mon enfant, que
je t'embrasse, s'écria Madame du Troë-
ne : tu remplis les vœux de ta mère ;
& tu n'aurois pas mieux dit, quand tu
aurois consulté mon cœur.

Belzors accourut, ne se possédant pas
de joie. Jamais mariage ne fut plus
applaudi, plus fortuné que celui-là. La
tendresse de Belzors se partagea entre
Emilie & sa mère ; & l'on doutoit dans
le monde, laquelle des deux il aimoit
le plus.

L'ÉCOLE DES PÈRES.

LE malheur d'une père occupé de la fortune de ses enfans, est de ne pouvoir veiller lui-même à leur éducation, plus intéressante que leur fortune. Le jeune Timante, appelé M. de Volny, avoit reçu de la nature une figure aimable, un esprit facile, un bon cœur : mais, graces aux soins de Madame sa mère, cet heureux naturel fut bientôt gâté ; & le plus joli enfant du monde à six ans, devint un petit fat à quinze. On lui donna tous les talens frivoles, mais pas un des talens utiles : & qu'en eût-il fait ? C'étoit bon pour son père, qui avoit été obligé de travailler pour s'enrichir ; mais lui, qui trouvoit sa fortune faite, ne devoit savoir qu'en jouir noblement. On lui avoit donné pour maxime, qu'il ne falloit jamais vivre avec ses égaux ; aussi ne voyoit-il

que des jeunes gens qui, au dessus de lui par leur naissance, lui pardonnoient d'être plus riche qu'eux, pourvu qu'il payât leurs plaisirs. Son père n'eût pas eu la complaisance de fournir à ses libéralités ; mais sa mère faisoit honneur à tout. Elle n'ignoroit pas que, dès l'âge de dix-neuf ans, il avoit, selon le bel usage, une petite maison & une jolie maîtresse. Il falloit bien lui passer quelque chose. Elle exigeoit seulement qu'il y mît un peu de mystère, de peur que Timante, qui ne savoit pas son monde, ne trouvât mauvais que son fils s'amusât. Si, dans les intervalles de son travail, le père marquoit de l'inquiétude sur la vie dissipée que menoit ce jeune homme, la mère étoit là pour le justifier ; & les mensonges complaisans ne lui manquoient jamais au besoin. Timante avoit le plaisir d'entendre dire que personne au bal n'avoit dansé comme son fils. Il est bien consolant, disoit le bon homme, de

s'être donné tant de peine pour un fils qui danse bien. Il ne concevoit pas pourquoi il falloit que ce petit Seigneur eût des laquais si galamment vêtus, & un si brillant équipage ; mais Madame son épouse lui représentoit que la considération y étoit attachée, & que pour réussir dans le monde, il falloit y être sur un certain pied. S'il demandoit pourquoi son fils rentroit si tard ; c'est, lui disoit-on, que les femmes de qualité ne se couchent pas plus tôt. Il ne trouvoit pas ces raisons bien bonnes ; mais pour avoir la paix, il falloit bien qu'il s'en contentât. Cependant son fils donnoit tête baissée dans les égaremens de son âge, lorsque l'amour parut avoir pitié de lui, & entreprendre de le ramener.

Lucie, sa sœur, avoit depuis peu dans son couvent une camarade charmante. Angélique avoit perdu sa mère ; & trop jeune pour tenir une maison, elle avoit obtenu de son père qu'il voulût bien

se passer d'elle jusqu'au moment qu'il disposeroit de sa main.

La conformité d'âge & d'état , & plus encore celle des caractères , unit bientôt Angélique & Lucie. Celle-ci , en essuyant les larmes de sa compagne , parut si sensible à la perte qu'elle avoit faite , qu'Angélique ne mit plus de réserve à l'effusion de sa douleur. J'ai perdu , lui disoit-elle , une mère comme il n'y en eut jamais. Dès que j'ai fait usage de ma raison , j'ai vu en elle une amie , mais une amie si intime , que si mon cœur & ses vertus ne m'a-voient pas rappelé sans cesse le respect que je lui devois , sa familiarité me l'eût fait oublier. C'étoit toujours sous l'air du badinage qu'elle déguisoit ses leçons : & quelles leçons , ma chère Lucie ! celles de la sagesse même. Avec quels traits ce monde , où je devois vivre , étoit peint à mes yeux surpris ! quel charme elle donnoit aux mœurs pures & modestes dont elle étoit un

174 L'ÉCOLE DES PÈRES,
exemple vivant ! Ah ! sous ses crayons
enchanteurs , toutes les vertus deve-
noient des graces. Ainsi , cette aimable
fille , en parlant de sa mère , méloit sans
cesse aux plus tendres regrets, les éloges
les plus touchans ; mais son esprit &
son ame louoient encore plus digne-
ment celle qui les avoit formés. Si
autour d'elle quelqu'un manquoit des
agrémens que donne l'aisance , An-
gélisque s'en privoit avec joie : les sa-
crifices ne lui coûtoient que la peine
de les cacher ; & le besoin d'obliger
étoit le seul qu'elle connût. Penses-tu
comme moi ? disoit-elle quelquefois
à Lucie. Plus heureuse que nos com-
pagnes , cette inégalité m'humilie , &
je rougis pour la fortune , qui a si mal
distribué ses dons. Si quelque chose dé-
dommage les malheureux , c'est qu'on
les plaint & qu'on les aime ; au lieu
que nous , qu'on doit envier , on nous
fait grace de ne pas nous haïr. Aussi
faut-il être bien attentives à faire ou-

blier, par la bienfaisance & la modestie, cet avantage si dangereux que nous avons sur nos pareilles.

Lucie, enchantée du caractère d'Angélique, eût voulu se l'attacher par tous les liens du sentiment. Ma chère amie, lui dit-elle un jour, nous touchons peut-être au moment d'être séparées pour jamais : cette idée fait le malheur de ma vie ; mais j'en ai une, si tu l'approuvois..... Je veux te faire voir mon frère : il est beau comme le jour, fait à peindre, & plein de talens. Il est bien jeune, dit Angélique, & bien répandu pour son âge ! Je crains que ta mère ne l'ait trop aimé.

Volny étant venu voir Lucie, elle engagea son amie à l'accompagner au parloir. Ah ! ma sœur, que de charmes ! s'écria le jeune fat. Mais on n'est pas de cette beauté. Quels traits ! quelle taille ! quels yeux ! Vous au couvent, Mademoiselle ! c'est un larcin, une trahison. Je l'avois bien pré-

176 L'ÉCOLE DES PÈRES,
vu, dit Lucie, que tu serois enchanté;
eh bien, son ame est mille fois plus
belle. — Ma sœur, elle a le regard de
la Marquise d'Alcine, à qui je donnai
hier la main au sortir de l'opéra. L'on
vante la taille de la Comtesse de Fla-
vel, chez qui je dois souper ce soir;
mais il n'y a pas de comparaison avec
la taille de Mademoiselle; & quoi-
qu'ami intime de la jeune Madame de
Blanc, qui passe pour la beauté du
jour, je parie mille contre un que
ton amie l'éclipsera en paroissant dans
le monde.

Tandis que Volny parloit ainsi, An-
gèlique le regardoit avec les yeux de
la pitié. Monsieur, lui dit-elle, vous
ne vous doutez pas que vos éloges
sont des insultes. Eh bien, sachez que
le premier sentiment que doit inspirer
une honnête femme, c'est la crainte de
blesser sa modestie; & qu'il n'est per-
mis de louer sans ménagement que des
personnes sans pudeur. Il est des mou-

venens de surprise dont on n'est pas le maître, reprit Volny un peu interdit. — Quand le respect les accompagne, il les empêche d'éclater. Mais je vois que j'afflige mon amie, en paroissant offensée de votre début avec moi : je vais la consoler, & vous mettre à votre aise. Belle ou non, je fais si peu de cas d'un don avec lequel on est souvent très-méprisable, que je vous permets d'en dire devant moi tout ce qu'il vous plaira : je n'aurai pas la vanité de rougir de vos éloges. Il faut être, dit Volny, bien accoutumée à être belle, & bien au dessus de cet avantage, pour en parler si négligemment. Pour moi, je ne puis me persuader que la beauté soit si peu de chose : mais puisque vous recevez si mal les hommages qu'on lui rend, il faut l'adorer en silence. Dès ce moment, il ne parla plus que de lui-même, de ses chevaux, de ses amis, de ses soupers, & de ses aventures. Lucie, qui avoit les yeux sur Angéli-

que, voyoit avec douleur que tout cela faisoit tort à Volny.

C'est bien dommage, dit Angélique lorsqu'il se fut retiré, c'est bien dommage qu'on l'ait gâté de si bonne heure! Avoue cependant, dit Lucie, qu'il est pétri de graces. — Et de ridicules, ma chere amie. — Il s'en corrigera. — Non ; car cela réussit à son âge ; & l'on n'est pas disposé à se corriger d'un défaut qui plaît. — Mais il t'a vue, il t'aimera ; & s'il t'aime, il deviendra sage. — Tu ne doutes pas que je ne le désire ; mais je suis bien loin de l'espérer.

Volny n'hésita point à croire qu'il avoit eu un succès complet. Ma sœur avoit raison, dit-il, son amie est belle : un peu singulière ; mais son caractère n'en est que plus piquant. Ce qui lui manque, c'est la naissance : ma mère veut que j'épouse une fille de qualité. Voyons-la toujours. Cela ne ressemble à rien de ce que nous avons dans le monde ; & il y a du moins de quoi s'amuser.

Il alla donc revoir sa sœur, & avec elle il revit Angélique. Que t'ai-je fait, dit-il à Lucie, pour avoir troublé mon repos ? J'étois si tranquille ! je m'amusois si bien avant que d'avoir vu ta dangereuse amie ! Ah ! Mademoiselle, que le monde est insipide, & que ses amusemens sont froids pour un cœur occupé de vous ! Qui m'eût dit que je serois jaloux de ma sœur ? Répandu dans les sociétés les plus brillantes, sollicité par tous les plaisirs, qui le croiroit ? oui, je voudrois être à sa place. Elle vous voit sans cesse, vous dit qu'elle vous aime, vous entend dire que vous l'aimez. — Tu as raison d'envier mon bonheur ; mais Volny, si tu voulois, le tien seroit encore plus digne d'envie. (A ces mots, Angélique rougit.) — O Ciel ! ma sœur, que viens-je d'entendre ? — J'en ai trop dit. — Non, ma chère Lucie : dans les sentimens honnêtes, il n'y a rien à dissimuler. Votre sœur désire, Monsieur, que le Ciel

180 L'ÉCOLE DES PÈRES ,
nous ait destinés l'un à l'autre ; & je ne
puis que lui en savoir gré. Je vous
dirai plus : je me flatte d'être née pour
rendre heureux un homme de bien ; &
rien n'empêche que , par vos mœurs ,
vous ne soyez tel que mon époux doit
être : vous n'avez , pour y réussir , qu'à
ressembler à votre sœur. — S'il ne tient
qu'à cela , je suis heureux ; car on me
flatte que je lui ressemble. — Vous
dites bien , l'on vous flatte ; mais moi ,
qui ne flatte jamais , je vous assure
qu'il n'en est rien. Ma Lucie ne tire
vanité ni des graces de son esprit , ni
de celles de sa figure. — Ah ! je vous
proteste que personne au monde n'est
moins avantageux que moi ; & si je
suis bien , c'est sans le savoir. — Rien
n'est plus simple que les mœurs de
Lucie ; c'est la nature dans toute sa
candeur. Voyez si , dans son maintien ,
dans son langage , dans son action , il
y a rien d'affecté , d'étudié. — C'est
comme moi : pour éviter l'affectation ,

je tombe souvent dans la négligence ; c'est un reproche qu'on me fait tous les jours. — Lucie n'a de prétentions sur rien : tout occupée à faire valoir ses égales , elle est la seule qu'elle oublie. — Et moi, quelques talens que m'ait donnés la nature, me voit-on m'en glorifier, m'en prévaloir ? Tout le monde dit que j'excelle dans toutes les choses d'agrément ; moi seul je n'en parle jamais. Ah ! si c'est la modestie & la simplicité que vous aimez dans ma sœur, je suis bien sûr que vous m'aimerez : ce sont mes vertus favorites. Je le souhaite, dit Angélique : cependant si vous avez jamais dessein de me plaire, je vous conseille de vous examiner de plus près.

Tu lui as donné là, dit Lucie ; une leçon qu'il n'oubliera pas. — Non, car il l'a déjà oubliée. Angélique avoit raison. Tout ce qu'il avoit retenu de leur entretien, c'est qu'il étoit à son gré, & qu'elle seroit bien aise d'être sa

femme. Avec quelle naïveté, disoit-il, elle m'en a fait l'aveu ! que cette candeur sied bien à la beauté ! Soit vanité ou sentiment, il en étoit réellement ému : mais ce goût naissant, si c'en étoit un, ne prit rien sur ses habitudes. Enivré de l'encens de ses flatteurs, agréablement trompé par une jeune enchanteresse, il oublioit qu'on lui vendoit les soins qu'on prenoit de lui plaire ; & sa vanité, caressée par les plaisirs, leur sourioit nonchalamment. Cette mollesse voluptueuse est la langueur la plus funeste où un jeune homme puisse être plongé. Hors de là, tout lui est pénible : les plus légers devoirs sont pour lui fatigans ; les bien-séances les moins austères sont importunes & ennuyeuses : il n'est à son aise que dans cet état d'indolence & de liberté où tout lui obéit, où rien ne le gêne. Quelquefois l'image d'Angélique venoit s'offrir à lui comme un songe. Elle est charmante, disoit-il ; mais

qu'en ferois-je ? Rien n'est plus incommode qu'une femme délicate & fidèle, pour un mari qui ne l'est pas. Mon père exigeroit de moi que je ne vé-
cusse que pour ma femme. Ce seroit de l'amour, de la jalousie, des reproches, des pleurs : tout cela m'effraye. Je veux pourtant la revoir encore.

Lucie vint seule cette fois. Eh bien, comment me trouve-t-elle ? — Beaucoup trop bien. — Je m'en doutois. — Trop bien du côté de la figure. Cet avantage vous fait négliger, dit-elle, des qualités plus estimables dont vous auriez besoin sans cela. — Elle moralise un peu, ton Angélique, & c'est dommage. Dis-lui donc que rien n'est plus triste, & qu'une aussi belle bouche que la sienne n'est pas faite pour parler raison. Ce n'est pas elle, dit Lucie, c'est vous que je voudrois corriger. — Et de quoi donc ? d'aimer le plaisir & tout ce qui l'inspire ? — Le plaisir ! en est-il un plus pur que de posséder le cœur d'une

184 L'ÉCOLE DES PÈRES,
femme vertueuse & belle, de l'aimer
& d'en être aimé ? Je vous crois tendre ; Angélique est sensible ; tout ce qui me touche lui est cher ; mais.....
— Mais elle est bien difficile ! Et qu'exige-t-elle ? — Des mœurs. — Des mœurs à mon âge ! Et qui lui a dit que je n'en ai pas ? — Je ne fais ; mais elle a contre vous une prévention qui m'afflige. — Ah ! je l'en ferai revenir. Amenez-la, ma sœur, entendez-vous, amenez-la moi la première fois que je viendrai vous voir. Les hommes ont beau être discrets, disoit-il en s'en allant, les femmes ne peuvent se taire ; & avec quelque soin que je cache mes aventures, le secret en est divulgué. Mais quel tort cela me fait-il ? Si Angélique veut un mari qui ait toujours été sage, elle n'a qu'à épouser un imbécille, ou un enfant. Suis-je obligé d'être fidèle à une femme que je n'ai point ? Oh ! je lui ferai sentir le ridicule de ses idées. Elle parut, & il fût lui-

même bien humilié , bien confondu , quand il l'entendit parler avec l'éloquence de la vertu & de la raison , sur la honte & le danger du vice. Pensez-vous , Monsieur , lui dit-elle après lui avoir laissé traiter aussi légèrement qu'il voulut les principes des bonnes mœurs , pensez-vous , sans rougir , à l'union d'une ame pure & chaste avec une ame flétrie & profanée par le plus indigne de tous les penchans ? De quel prix seroit à vos yeux un cœur avili par les vices dont vous vous glorifiez ? & nous croyez-vous moins sensibles que vous aux charmes de l'honnêteté , de la pudeur , & de l'innocence ? Vous vous êtes dispensés des lois que vous nous avez imposées ; mais la nature & la raison sont plus équitables que vous. Pour moi , je ne croirai jamais qu'un homme ose m'aimer , tant qu'il aimera des choses honteuses ; & s'il a eu le malheur d'être indigne de moi avant de me connoître , c'est au soin qu'il

prendra d'effacer cette tache, que je verrai si je dois l'oublier. Volny voulut lui faire entendre qu'en changeant d'état, on changeoit de conduite; que l'amour, la vertu, la beauté avoient bien des droits sur une ame, & que les goûts frivoles & passagers qui avoient occupé cette ame oisive, disparoissent devant un objet plus cher & plus digne de la remplir. Avez-vous foi, lui dit-elle, Monsieur, à ces révolutions subites ? Savez-vous qu'elles supposent une ame naturellement délicate & noble ; qu'il en est peu de cette trempe ; & que ce n'est pas un bon présage du changement que vous m'annoncez , que d'attendre, au sein même du vice, le moment d'être vertueux tout d'un coup ?

Volny, surpris & confus du sérieux de ce langage, se contenta de lui dire que dans tout cela il se flattoit qu'il n'y avoit rien de personnel. Pardonnez-moi, lui dit Angélique ; j'ai beaucoup

ouï parler de vous : je suis de plus assez bien instruite de la façon de vivre des jeunes gens à la mode. Vous êtes riche , fort répandu ; & à moins d'un espèce de prodige , il faut que vous soyez plus dérangé qu'un autre. Mais l'opinion que j'ai de vous ne doit point vous décourager. Vous croyez m'aimer , je le souhaite : cela vous donnera peut-être la résolution & la force de devenir un homme estimable. Vous avez pour cela un bel exemple ! c'est celui d'un père qui , sans tous les agrémens dont vous vous parez , s'est acquis , par des talens utiles à sa patrie & à lui-même , la plus haute réputation. Voilà ce que j'appelle un homme rare ; & quand vous serez digne de lui , je m'applaudirai d'être digne de vous.

Ce discours avoit jeté Volny dans des réflexions sérieuses ; mais ses amis vinrent l'en tirer. Il étoit attendu à un souper délicieux , dont Fatmé , Doris , & Cloé devoient être. La joie y fut vive

188 L'ÉCOLE DES PÈRES,
& brillante; & si le cœur de Volny ne
s'y livra point, du moins ses sens s'y
abandonnèrent.

On juge bien que dans ce joli cercle, un engagement sérieux passoit pour la plus haute extravagance. Quand il y va de sa fortune, disoit-on, à la bonne heure, on s'y résout: mais un jeune homme, né avec beaucoup de bien, peut-il être assez sot ou assez fou pour se donner une chaîne? S'il n'aime point la femme qu'il épouse, c'est un fardeau qu'il s'impose à plaisir; & s'il l'aime, quel triste moyen pour lui plaire, que celui d'être son mari! Y a-t-il dans le monde un plus ridicule personnage que celui d'une époux amant? Supposez même que cela réussisse; qu'arrive-t-il? On se plaît six mois, pour s'ennuyer toute sa vie. Ah! mon cher Volny, point de mariage: tu serois un homme perdu. Si tu as fantaisie de quelque fille honnête, attends qu'un autre l'épouse: cela nous revient

tôt ou tard ; & tu seras heureux à ton tour. Croiroit-on que ce jeune insensé trouvoit ces réflexions très-sages ? Voyez cependant, disoit-il , quel empire la vertu & la beauté ont sur une ame , puisqu'elles lui font oublier le soin de son repos & le prix de sa liberté !

Il eût voulu ne pas revoir Angélique ; mais il n'étoit pas bien avec lui-même , quand il avoit passé quelques jours sans la voir. Tel est cependant l'attrait du libertinage , qu'en quittant cette fille adorable , pénétré , ravi , enchanté de sa sagesse & de ses charmes , il se replongeoit dans les égaremens dont elle l'avoit fait rougir.

Est-il possible que ce soit pour un fils un bonheur de perdre sa mère ? Volny , à la mort de la sienne , crut voir tarir la source de ses folles dépenses : mais il ne lui vint pas même dans l'idée de renoncer à ce qui l'y avoit engagé ; & l'unique soin dont il fut occupé , fut de suppléer aux moyens

190 L'ÉCOLE DES PÈRES,
qu'il n'avoit plus de les soutenir. Fils
unique d'une père si riche, il ne pou-
voit manquer d'être riche à son tour ;
& un jeune homme trouve à Paris la
pernicieuse facilité d'anticiper sur sa
fortune. Ce fut alors que Timante ,
sur son déclin , voulut se reposer de
ses longues fatigues , & engager son
fils à le remplacer. Mon père , lui
dit le jeune homme , je ne me crois
pas né pour cela. — Eh bien , mon
fils , aimez-vous mieux prendre le parti
des armes ? — Mon inclination n'y est
pas décidée , & ma naissance ne m'y
oblige point. — La Robe sans doute
vous convient mieux ? — Oh ! point
du tout ; j'ai pour la Robe une répu-
gnance invincible. — Que voulez-vous
donc devenir ? — Ma mère avoit en vue
une charge qui donne la noblesse , qui
n'oblige à rien , & qui peut s'exercer
à Paris. — J'entends , mon fils , j'y
penferai : la vocation est excellente.
Oh ! je vois , dit en lui-même le bon

homme , que tu veux vivre en fainéant ; mais je t'en empêcherai , si je puis. Une charge qui donne la noblesse & qui n'oblige à rien ! cela est fort commode. Et pour qui me consumerois-je encore de travail & d'inquiétude ? Reposons-nous , n'ayons plus d'autre soin que celui que j'aurai pris trop tard , celui d'éclairer la conduite d'un fils qui ne m'annonce que des chagrins : car celui qui aime l'oïveté , aime les vices dont elle est la mère.

Mais quelle fut l'affliction de Timante , lorsqu'il apprit qu'enivré d'orgueil & plongé dans le libertinage , son fils donnoit dans tous les travers ; qu'il avoit des maîtresses & des complaisans ; qu'il donnoit des spectacles & des fêtes ; & qu'il jouoit un jeu à se ruiner ? C'est ma faute , dit Timante , & c'est à moi de la réparer. Mais le moyen ? L'habitude est prise ; le goût du vice a fait des progrès. Contraindre ce jeune fou ? il m'échappera. Désa-

192 L'ÉCOLE DES PÈRES,
vouer ses dépenses & ses dettes ? c'est le
deshonorer moi-même , c'est étouffer
dans son ame avilie les germes de
l'honnêteté. Le faire enfermer est en-
core pis : grace au Ciel il n'en est pas
au point de mériter que les lois le
privent du droit naturel d'être libre ;
& il n'y a que des parens dénaturés
qui soient , envers leurs enfans , plus
sévéres que les lois. Cependant il court
à sa perte. Que ferai-je pour le tirer
du précipice où je le vois ? Remon-
tons à la source du mal. Ce sont mes
richesses qui lui ont tourné la tête :
né d'un père sans fortune , il eût été ,
comme un autre , modeste , laborieux ,
& sage : le remède est simple , & mon
parti est pris.

Timante commença dès - lors par
arranger son bien , de manière qu'il
fût isolé , indépendant , & libre. Excepté
la terre de Volny & sa maison de ville ,
sa fortune étoit toute dans son porte-
feuille ; & il eut soin de se mettre en
règle

règle avec tous ses correspondans. Les choses ainsi disposées , il rentre un jour chez lui consterné. Son fils & ses amis , qui l'attendoient pour se mettre à table , furent frappés de son abattement. L'un d'eux ne put s'empêcher de lui en demander la cause. Vous le saurez , dit-il : dînons un peu vite , si vous le voulez bien : je suis occupé de choses sérieuses. On dîna dans un profond silence ; & Timante , au sortir de table , ayant pris congé de son monde , s'enferma seul avec son fils. Volny , lui dit-il , j'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre ; mais il faut soutenir votre malheur avec courage. Mon enfant , je suis ruiné. Les deux tiers de mon bien viennent d'être pris sur deux vaisseaux ; & la mauvaise foi d'un homme en qui j'avois confiance , m'enlève la moitié du reste. Le désir de vous laisser une grande fortune m'a perdu. Heureusement , je dois peu de

194 L'ÉCOLE DES PÈRES,
chose ; & des débris de mon naufrage
je sauverai la terre de Volny, qui vaut
vingt mille livres de rente : avec cela
nous pourrons subsister. C'est un coup
terrible ; mais vous êtes jeune , & vous
pouvez vous en relever. Je ne me
suis point rendu indigne de la con-
fiance de mes correspondans : mon
nom aura peut-être encore quelque
crédit dans l'Europe : mais je suis trop
vieux pour recommencer ; & c'est à
vous à réparer les malheurs de votre
père. Je suis parti de plus loin que
vous ; & avec de la probité , du tra-
vail , & mes leçons , il vous est facile
d'aller plus loin que moi.

La situation d'un voyageur aux pieds
duquel vient de tomber la foudre ,
n'est pas comparable à celle de Volny.
Quoi , mon père , ruiné sans res-
source ! — Vous êtes , mon fils , la
seule qui me reste , & je n'ai plus
d'espérance qu'en vous. Allez , con-

sultez - vous vous-même ; & laissez-moi prendre des arrangemens conformes à notre malheur.

La nouvelle en fut bientôt publique. La maison de Paris fut louée, les équipages furent vendus : un simple carrosse, un logement modeste, une table frugale, un domestique réglé sur les besoins d'une vie honnête, tout annonça ce revers de fortune ; & il n'est pas besoin de dire que le nombre des amis de Timante diminua considérablement.

Ceux de Volny furent touchés de son accident. Qu'est-ce donc ? lui dit l'un d'eux : ton père est ruiné, m'a-t-on dit. — Il est trop vrai. — Quelle folie ! Tu n'as donc plus ta petite maison ? — Hélas ! non. — J'en suis désespéré ; je comptois y aller souper demain. Un autre l'aborda, & lui dit : Conte-moi donc un peu tout cela : ta fortune est culbutée ? — Elle est du moins réduite à peu de chose. — Tu as là un

père bien mal-adroit ! de quoi diable va-t-il se mêler ? tu te ferois bien ruiné sans lui. Je suis désolé , lui dit un troisième : on dit que tu as vendu tes jolis chevaux ? — Hélas ! oui. — Si je l'avois su , je te les aurois achetés. Voilà comme tu es , tu ne te souviens jamais de tes amis dans l'occasion. — J'étois occupé de choses plus sérieuses. — De ta petite , n'est-ce pas ? tu ne l'auras plus sur ton compte ; mais vous serez toujours bons amis : console-toi ; je fais qu'elle t'aime ; elle aura de bons procédés. Quelques-uns lui dirent en passant : Adieu Volny ; & tous les autres l'évitèrent.

Pour sa maîtresse qu'il avoit enrichie , elle fut si affligée , qu'elle n'eut pas le courage de le revoir. Epargnez-moi , lui écrivit-elle ; vous connoissez ma sensibilité ; votre vue me feroit une impression trop douloureuse. Je ne me sens pas la force de la soutenir. Ce fut alors que , l'âme pénétrée , & de la

froide légèreté de ses amis, & de l'indigne abandon de sa maîtresse, Volny, pour la première fois, vit tomber le voile qu'il avoit sur les yeux. Où étois-je ? dit-il, qu'ai-je fait ? Comment allois-je passer ma vie ? Ah ! quels reproches ne mérite-je pas ! quels torts n'ai-je pas à réparer ? Allons voir ma sœur, ajoute-t-il ; car il n'osoit se dire, allons voir Angélique.

Lucie fut accablée de la nouvelle que son père vint lui annoncer. Ce n'est pas pour moi, disoit-elle : je suis bien ; & pour être heureuse loin du monde, il faut peu de chose ; mais vous, mon père, mais Volny ! — Que veux-tu, ma fille ? je n'étois pas né dans l'opulence où je me suis vu. Si mon fils est sage, il aura encore assez de bien ; s'il ne l'est pas, il en aura trop. La douleur de Lucie redoubla en voyant son frère. Je n'ai pas le courage de te consoler, lui dit-elle ; mais je vais appeler à mon secours notre

198 L'ÉCOLE DES PÈRES,
sage & tendre Angélique. — Oh ! non ,
ma sœur ; je n'ai pas mérité qu'elle
s'intéresse à ma peine : c'est dans le
temps que j'avois à l'honorer par des
sacrifices , qu'il falloit me rendre digne
de son estime & de sa pitié : aujourd'hui
que tout m'abandonne , mon
retour , humiliant pour moi , n'a plus
rien de flatteur pour elle. Comme il
parloit ainsi , Angélique vint d'elle-
même ; & avec l'air le plus touchant ,
elle lui témoigna toute sa sensibilité
à la perte qu'il avoit faite. C'est un
grand malheur pour votre père , ajouta-
t-elle , c'en est un pour cette chère
enfant ; mais c'est peut-être un bien
pour vous. Il y auroit de la dureté
à vous affliger par des reproches ,
quand on vous doit des consolations ;
mais vous pouvez tirer de la perte de
vos biens , un fruit plus précieux que
ces biens mêmes. — J'en abusois , le
Ciel m'en punit ; mais il m'en punit
trop cruellement , en m'ôtant l'espoir

d'être à ce que j'aime. J'étois jeune ; & j'ose croire que , sans cette leçon désespérante , le temps , l'amour , & la raison m'auroient rendu moins indigne de vous. — Je vous vois abattu , lui dit-elle : ce n'est plus de la présomption , c'est du découragement qu'il faut vous préserver ; & ce qu'il eût été dangereux de vous avouer dans la prospérité , vous avez besoin de le savoir dans l'infortune. Soit qu'il ne me fût pas possible de penser mal du frère de mon amie , soit que vous m'eussiez inspiré vous même cette prévention qu'on ne raisonne pas , j'ai cru démêler en vous , à travers les erreurs & les vices de votre âge , le fond d'un bon naturel.

Heureusement , vos erreurs passées n'ont rien de honteux aux yeux du monde : le chemin de l'honneur & de la vertu est ouvert pour vous ; & il vous est plus aisé que jamais de devenir tel que je souhaite. Du côté de

la fortune, le revers que vous éprouvez est accablant. Je ne vous ferai point l'éloge de la médiocrité : quand on s'est vu riche, il est humiliant, il est dur de cesser de l'être ; mais le mal n'est pas sans remède. Conformez-vous à votre situation présente ; sortez de l'oisive mollesse où vous avez été plongé ; que l'amour du travail prenne la place du goût de la dissipation : faites tout ce qui dépend de vous, si vous m'aimez, pour rétablir entre nous cette égalité de fortune qu'on exige dans les mariages. Mon père, qui m'aime, & qui ne veut pas que je sois malheureuse, me laissera, je l'espère, la liberté de vous attendre. Si dans six ans votre fortune est rétablie, ou sur le point de se rétablir, tous les obstacles seront applanis ; si, avec de la sagesse, de l'économie, & du travail, vous avez le malheur de pas réussir, je n'exige de vous alors, pour tout bien, que d'avoir la considération de

voire état. Je suis fille unique, très-riche moi-même : je me jetterai aux pieds de mon père, & j'obtiendrai qu'il me permette de dédommager un homme estimable, de l'injustice du sort. Lucie alors ne put s'empêcher d'embrasser Angélique. Ah ! que tu es bien nommée ! lui dit-elle. Il n'y a qu'un esprit céleste qui soit capable de tant de vertu. Volny de son côté, dans l'attendrissement & le respect dont il étoit saisi, appliqua sa bouche, en se prosternant, sur le barreau de la grille où la main d'Angélique avoit touché. Mademoiselle, lui dit-il, vous me rendez chère mon infortune ; & je vais employer ma vie à mériter, s'il est possible, les bontés dont vous m'accablez. Permettez-moi de venir souvent puiser auprès de vous le courage, la sagesse, & la vertu dont j'ai besoin pour vous mériter.

Il se retira, non pas tel qu'autrefois, glorieux & content de lui-même, mais

humilié, confondu d'avoir si peu connu le prix du cœur le plus noble que le Ciel eût formé. Il entre dans le cabinet de son père. Votre fortune est changée, lui dit-il, mais votre fils l'est encore plus ; & j'espère qu'un jour vous bénirez le Ciel du revers qui me rend à mes devoirs & à moi-même. Daignez m'instruire & me guider : appliqué, laborieux, docile, je vais être le soutien & la consolation de votre vieillesse ; & vous pouvez disposer de moi. Le bon homme enchanté dissimula sa joie, & se contenta de louer de si bonnes dispositions. Il présenta son fils à ses correspondans, & leur demanda pour lui leur amitié & leur confiance. On plaint sur-tout les infortunés qu'on estime ; & chacun, touché du malheur de ce galant homme, se fit un honneur de le consoler.

Volny, qui reprit le nom de Timante, eut toutes les facilités possibles dans ses premières opérations : son ha-

bileté, qui d'abord n'étoit que celle de son père, & qui dans peu fut réellement la sienne, fit croître à vue d'œil son crédit. Les momens de repos que son père l'obligeoit de prendre, il les passoit auprès d'Angélique; & il avoit un plaisir sensible à lui raconter ses progrès. Angélique, qui s'attribuoit en partie le changement prodigieux qui s'étoit fait dans son amant, jouissoit de son ouvrage avec la double satisfaction de l'amour & de l'amitié. Lucie étoit en adoration devant elle, & ne cessoit de lui rendre grace du bien qu'elle leur avoit fait.

Un jour que son père vint la voir, & qu'il se louoit avec elle des consolations que lui donnoit son fils: Savez-vous, lui dit Lucie, à qui nous devons ce retour? à la plus belle, à la plus vertueuse personne qui respire, à la fille unique d'Alcimon, ma camarade & mon amie. Alors elle lui raconta tout ce qui s'étoit passé. Tu

m'attendris , dit le bon homme : je veux connoître cette fille charmante. Angélique vint, & reçut les éloges de Timante avec une modestie qui relevoit encore sa beauté. Monsieur, lui dit-elle, je dépends d'un père ; mais il est vrai que s'il a la bonté de me laisser disposer de moi, & que vous soyez content de votre fils , je ferai gloire de devenir votre fille. Mon amitié pour Lucie m'en a inspiré le premier désir, mon respect pour vous y ajoute encore : vos malheurs mêmes n'ont fait que m'intéresser davantage à tout ce qui peut vous en dédommager ; & si la conduite de votre fils est telle que vous le souhaitez & que je le désire , qu'il soit riche ou qu'il ne le soit pas ; l'usage le plus honorable & le plus doux que je puisse faire de ma fortune , c'est de la partager avec lui. Peu s'en fallut qu'à ce discours le bon homme ne laissât échapper son secret ; mais il eut la prudence de se retenir.

Je ne croyois pas , lui dit-il , Mademoiselle , qu'on pût augmenter , dans l'ame d'un père , le désir de voir dans son fils un homme sage & vertueux ; mais vous ajoutez un nouvel intérêt à celui de l'amour paternel. Je ne fais ce que le Ciel ordonnera de nous ; mais dans toutes les situations de la vie & jusqu'à mon dernier soupir , soyez bien sûre de ma reconnoissance.

Que tu ne m'ayes pas confié , dit-il à son fils en le revoyant , les folies de ta jeunesse , j'en suis peu surpris , & je te le pardonne : mais pourquoi me cacher un penchant vertueux ? pourquoi ne pas avouer à ton père l'amour que tu avois pour Angélique , la fille de mon ancien ami ? Hélas ! dit le jeune homme , n'avez-vous pas assez de vos malheurs , sans vous affliger de mes peines ? Et qui vous a révélé mon secret ? — Ta sœur , Angélique elle-même : j'en suis enchanté , j'en suis amoureux , & je veux qu'elle

soit ma fille. — Ah ! je le veux bien aussi ; mais combien sa fortune est au-dessus de la mienne ! — Avec le temps tu peux en approcher. Vois assidument cette fille aimable. — Je ne vois qu'elle , & je n'ai plus d'autre ambition dans le monde , que d'être digne d'elle & de vous.

Timante goûtoit une satisfaction inexprimable à voir tous les jours le succès de l'épreuve où il l'avoit mis. Il eut la constance de le laisser pendant cinq ans s'appliquer sans relâche à rétablir sa fortune , détaché du monde , & partageant sa vie entre son cabinet & le parloir d'Angélique. Enfin voyant l'habitude bien prise , & tous les anciens germes du vice étouffés , il alla voir Alcimon. Mon ancien ami , lui dit-il , vous avez , je le fais , une fille charmante ; je viens vous proposer pour elle un parti convenable du côté de l'état , & avantageux du côté de la fortune. Je vous suis obligé , dit Al-

cimon ; mais je vous prévienſ que je
 veux un homme du même état que
 moi , & qui s'honore de m'appeler
 ſon père : je n'ai paſ travaillé toute
 ma vie , pour donner à ma fille un
 époux qui rougiſſe de moi. Précifé-
 ment , reprit Timante , celui que je
 propoſe eſt ce qui vous convient. Il
 eſt riche , il eſt honnête , il vous reſ-
 pectera toujours. — Quel eſt-il ? — Je
 ne puis vous le dire que chez moi ,
 où je vous invite à venir renouveler ,
 le verre à la main , une amitié de qua-
 rante ans. Faites - moi la grace d'y
 amener Angélique. Ma fille , qui eſt ſa
 camarade de couvent , aura l'honneur
 de l'accompagner. Vous verrez l'un
 & l'autre le jeune homme qui la de-
 mande ; & pour vous mettre plus à
 votre aïſe , il ne ſaura paſ lui-même
 que je vous'ai parlé de lui. Le jour
 priſ , Alcimon & Timante vont cher-
 cher Angélique & Lucie. On arrive ,
 on va ſe mettre à table , on fait avertir

le fils de la maison , qui , occupé dans son cabinet , ne s'attendoit à rien moins qu'au bonheur qu'on lui préparoit. Il entre : quelle est sa surprise ! Angélique chez lui ! Angélique avec son père ! Que croire , qu'espérer de ce rendez-vous imprévu ? pourquoi lui en a-t-on fait un mystère ? Tout semble lui annoncer son bonheur ; mais son bonheur n'est pas vraisemblable. Dans cette confusion de pensées , il perdit l'usage de ses sens. Un étourdissement soudain répandit sur ses yeux un nuage : il voulut parler , la voix lui manqua ; & une inclination profonde exprima seule au père & à la fille combien il étoit pénétré de l'honneur que son père & lui recevoient. Sa sœur , qui vint se jeter dans ses bras , lui donna le temps de revenir de son trouble. Jamais embrassement ne fut si tendre. Il croyoit tenir dans son sein Angélique avec Lucie , & il ne pouvoit s'en détacher.

A table , Timante fut d'une joie dont tout le monde étoit surpris. Alcimon, préoccupé de la demande qu'il lui avoit faite , & impatient de voir arriver le jeune homme qu'il lui proposoit , ne laissa pas de se livrer au plaisir de se retrouver avec son ami : il eut même la bonté de causer avec le jeune Timante. Je vois , lui dit-il , que vous faites la consolation de votre père. On parle de votre application au travail & de vos talens avec éloge ; & tel est l'avantage de votre état , qu'un habile & honnête homme ne peut manquer d'y réussir. Ah ! mon ami , reprit le vieux Timante , il faut bien du temps pour y faire sa fortune , & bien peu pour la ruiner ! Quel dommage de n'avoir plus la mienne à vous offrir ! Au lieu de vous proposer un étranger pour époux de cette aimable fille , j'aurois sollicité ce bonheur pour mon fils. Je l'aurois préféré à tout autre , dit Alcimon. — En vérité ? — Rien

210 L'ÉCOLE DES PÈRES,
n'est plus sincère. Mais vous savez que
quand on s'expose à avoir une nom-
breuse famille, il faut avoir de quoi
la soutenir. S'il ne tient qu'à cela, dit
Timante, la chose n'est pas désespérée,
& il y a moyen de nous accorder. En
disant ces mots, il se leva de table; &
revenant l'instant d'après : Tenez, dit-
il, voilà mon porte-feuille; il est en-
core assez bien garni. Et voyant la sur-
prise d'Alcimon, Apprenez, ajouta-t-
il, que ma ruine est une fable. Ce
jeune homme avoit été gâté par l'idée
qu'il étoit né riche; pour le corriger,
je n'ai su autre chose que de faire
croire que j'avois tout perdu. Cette
feinte m'a réussi : le voilà dans le bon
chemin; je suis même sûr qu'il n'a
pas envie de retomber dans les erreurs
de sa jeunesse : il est temps de se fier
à lui. Oui, mon fils, j'ai le bien que
j'avois, augmenté de cinq ans d'épar-
gnes, & du fruit de votre travail. C'est
donc pour lui, dit-il à son ami, que

je vous demande Angélique ; & s'il falloit quelque nouveau motif pour vous engager à me l'accorder , je vous avouerai qu'il l'a vue au couvent, qu'il a conçu pour elle l'amour le plus tendre , & que cet amour a plus fait que le malheur même , pour l'attacher à ses devoirs. Tant que Timante n'avoit fait que sonder les dispositions du père d'Angélique , elle , son amie , & son amant n'avoient éprouvé que l'émotion & le trouble de l'espérance & de la crainte ; mais à la vue du portefeuille , à la nouvelle que la ruine de Timante étoit une feinte , à la demande qu'il fit lui-même de la main d'Angélique pour son fils , Lucie , égarée & hors d'elle-même , vola dans les bras de son père ; le jeune Timante , encore plus éperdu , tomba aux genoux d'Alcimon ; & Angélique , la pâleur sur le visage , n'eut pas la force de lever les yeux. Alcimon releva le jeune homme en l'embrassant ; & se tournant vers

le vieux Timante : Mon ami , lui dit-il , quand on voudra ménager des surprises agréables , c'est de vous qu'il faut prendre leçon. Allons , vous êtes un bon père , & votre fils mérite d'être heureux.

ANNETTE ET LUBIN,

HISTOIRE VÉRITABLE.

S'IL est dangereux de tout dire aux enfans , il est plus dangereux encore de leur laisser tout ignorer. Il y a des fautes graves selon les lois , qui ne sont point telles aux yeux de la nature ; & l'on va voir dans quel abîme celle-ci conduit l'innocence , qu'a le bandeau sur les yeux.

Annette & Lubin étoient enfans de deux sœurs. Ces liens étroits du sang devoient être incompatibles avec ceux du mariage. Mais Annette & Lubin ne se doutoient pas qu'il y eût au monde d'autres lois , que les lois simples de la nature. Depuis l'âge de huit ans , ils gardoient les moutons ensemble sur les bords rians de la Seine. Ils touchoient à leur seizième année ; mais leur jeunesse ne différoit guère de l'en-

214 ANNETTE ET LUBIN,
fance que par un sentiment plus vif
de leur mutuelle amitié.

Annette, sous un simple bavolet ,
relevait négligemment sa chevelure
d'un noir d'ébène. Deux grands yeux
bleus pétilloient à travers ses longues
paupières, & disoient très-innocem-
ment tout ce que tâchent d'exprimer les
yeux éteints de nos froides coquettes.
Ses lèvres de rose appeloient le baiser.
Son teint, bruni par le soleil, étoit ani-
mé de cette légère nuance de pourpre
qui colore le duvet de la pêche. Tout
ce que les voiles de la pudeur déro-
boient aux rayons du jour, effaçoient
la blancheur des lis : on croyoit voir
la tête d'une brune piquante sur les
épaules d'une belle blonde.

Lubin avoit cet air décidé, ouvert,
& joyeux, qui annonce un cœur libre
& content. Son regard étoit celui du
désir ; son rire, celui de la joie. En
éclatant, il laissoit voir des dents plus
blanches que l'ivoire. La fraîcheur de

ses joues arrondies invitoit la main à les flatter. Ajoutez à cela un nez en l'air, une fofsette au menton, des cheveux blonds argentins, bouclés des mains de la nature, une taille leste, une démarche délibérée, l'ingénuité de l'âge d'or, qui ne doute & ne rougit de rien. C'est le portrait du cousin d'Annette.

La Philosophie rapproche l'homme de la nature ; & c'est pour cela que l'instinct lui ressemble quelquefois. Je ne serois donc pas surpris que l'on trouvât mes Bergers un peu philosophes ; mais j'avertis que c'est sans le savoir.

Comme ils alloient souvent, l'un & l'autre, vendre des fruits & du lait à la ville, & qu'on se plaisoit à les voir, ils avoient occasion d'observer ce qui se passoit dans le monde, & se rendoient compte l'un à l'autre de leurs petites réflexions. Ils comparoient leur sort à celui des citoyens les plus opu-

216 ANNETTE ET LUBIN,
lens, & se trouvoient plus heureux &
plus sages. Les insensés, disoit Lubin,
pendant les plus beaux jours de l'année
ils s'enferment dans des carrières !
N'est-il pas vrai, Annette, que notre
cabane est préférable à ces prisons
magnifiques qu'ils appellent des pa-
lais ? Quand ce feuillage qui nous
couvre est brûlé par le soleil, je vais
dans la forêt voisine, & je te fais, dans
moins d'une heure, une nouvelle mai-
son plus riante que la première. L'air
& la lumière sont à nous. Une branche
de moins nous donne la fraîcheur du
levant ou du nord ; une branche de
plus nous garantit des ardeurs du
midi & des pluies du couchant. Cela
n'est pas bien cher, Annette ?

Non, vraiment, disoit-elle ; & je ne
fais pas pourquoi, dans la belle saison,
ils ne viennent pas tous, deux à deux,
habiter une jolie cabane. As-tu vu,
Lubin, ces tapis dont ils sont si glo-
rieux ? Quelle comparaison avec nos
lits

fits de verdure ! comme on y dort !
comme on s'y réveille ! — Et toi , An-
nette , as-tu remarqué quel soin ils pren-
nent pour donner un air de campagne
aux murailles qui les enferment ? Ces
payfages , qu'ils tâchent d'imiter , la
nature les a faits pour nous ; c'est pour
nous que le soleil les éclaire ; c'est pour
nous que les saisons se plaisent à les
varier. Tu as bien raison , disoit An-
nette. Je portai l'autre jour des fraises
à une Dame de qualité : on lui faisoit
de la musique. Ah ! Lubin , quel bruit
terrible ! Je disois en moi-même : Que
ne vient-elle quelque matin entendre
nos rossignols ? La malheureuse femme
étoit couchée sur des coussins ; elle
bâilloit à faire pitié. Je demandai qu'a-
voit Madame : on me répondit qu'elle
avoit des vapeurs. Sais-tu , Lubin , ce
que c'est que des vapeurs ? — Hélas !
non : mais je me doute que c'est quel-
qu'une de ces maladies que l'on gagne
à la ville , & qui ôtent l'usage des

218 ANNETTE ET LUBIN,
jambes aux personnes de qualité. Cela
est bien triste , n'est-ce pas , Annette ?
& si l'on t'empêchoit de courir sur le
gazon, tu serois , je crois , bien fâchée !
— Oh ! très-fâchée ; car j'aime à courir ,
sur-tout , Lubin , quand je cours après
toi.

Telle étoit à peu près la philosophie
de Lubin & d'Annette. Exempts d'en-
vie & d'ambition , leur état n'avoit
pour eux rien d'humiliant , rien de
pénible. Ils passoient les belles saisons
dans cette cabane verdoyante , chef-
d'œuvre de l'art de Lubin. Le soir , il
falloit ramener les troupeaux au village ;
mais la fatigue & les plaisirs du jour
leur préparoient un repos tranquille.
L'aurore les rappeloit dans les champs ,
plus empressés de se revoir. Le som-
meil n'effaçoit de leur vie que les mo-
mens de l'absence : il les déroboit à
l'ennui. Cependant un bonheur si pur
ne fut pas inaltérable. La taille légère
d'Annète s'arrondissoit insensiblement.

Elle n'en savoit pas la cause ; Lubin lui-même ne s'en doutoit pas.

Le Bailli du village fut le premier qui s'en aperçut. Dieu vous garde, Annette, lui dit-il un jour. Vous me semblez bien rondelette ! Il est vrai, dit-elle en faisant la révérence. — Mais, Annette, quel accident est-il donc arrivé à ce joli corsage ? auriez-vous eu quelque amoureux ? — Quelque amoureux ? non pas que je sache. — Ah ! ma fille, rien n'est plus certain ; vous avez écouté quelqu'un de nos jeunes garçons. — Vraiment oui, je les écoute : est-ce que cela gâte la taille ? — Non pas cela : mais quelqu'un d'eux vous aura fait des amitiés ? — Des amitiés ? assurément ; Lubin & moi, nous nous en faisons tant que le jour dure. — Et vous lui avez tout accordé, n'est-ce pas ? — Oh ! mon Dieu, oui. Lubin & moi, nous n'avons rien à nous refuser. — Comment donc, rien à vous refuser ! — Oh ! rien du tout : je serois

bien fâchée qu'il se réservât quelque chose, & plus fâchée encore de lui laisser croire que j'ai quelque chose qui n'est pas à lui. Ne sommes-nous pas cousins ? — Cousins ! — Cousins-germains, vous dis-je. O Ciel ! s'écria le Bailli, voici bien une autre aventure ! — Sans cela, croyez-vous que nous fussions tout le jour ensemble ? que nous n'eussions qu'une même cabane ? J'ai bien ouï dire que les Bergers sont à craindre ; mais un cousin n'est pas dangereux. Le Juge continua d'interroger ; Annette continua de répondre : si bien qu'il fut plus clair que le jour qu'elle seroit bientôt mère. Devenir mère avant le mariage ! c'étoit une énigme pour Annette. Le Bailli la lui expliqua. Eh quoi ! lui dit-il, la première fois que ce malheur est arrivé, le soleil ne s'est pas obscurci ! le Ciel n'a pas tonné sur vous ! Non, répondit Annette, il m'en souvient ; il faisoit le plus beau temps du

monde. — La terre n'a pas tremblé ! elle ne s'est pas entr'ouverte ! — Hélas ! non, dit encore Annette , je la revis couverte de fleurs. — Et savez-vous quel crime vous avez commis ? — Je ne fais pas ce que c'est qu'un crime : mais tout ce que nous avons fait , je vous jure que c'est de bonne amitié & sans aucune malice. Vous croyez que je suis grosse ; je ne l'aurois jamais deviné : mais si cela est , j'en suis bien aise ; je ferai peut-être un petit Lubin. Non , reprit l'homme de lois , vous mettrez au monde un enfant qui ne reconnoitra ni son père , ni sa mère , qui rougira de sa naissance , & qui vous la reprochera. Qu'avez-vous fait , malheureuse fille , qu'avez-vous fait ! Que je vous plains ! & que je plains cet innocent ! Ces dernières paroles firent pâlir & frissonner Annette. Lubin la trouva tout en larmes. Ecoute , lui dit elle avec effroi , fais-tu ce qui nous arrive ? Je suis grosse. — Tu es grosse !

& de qui ? — De toi. — Tu badines. Et comment cela est-il arrivé ? — Le Bailli vient de me l'expliquer. — Eh bien ? — Eh bien, quand nous croyions ne nous faire que des amitiés, c'étoit l'amour que nous nous faisons. Cela est drôle ! dit Lubin : voyez un peu comme on vient au monde ! Mais tu pleures, ma chère Annette ! est-ce que cela te fâche ? — Oui ; le Bailli me fait trembler : mon enfant, dit-il, ne reconnoîtra ni père ni mère ; il nous reprochera sa naissance. — A cause ? — A cause que nous sommes cousins, & que nous avons fait un crime. Sais-tu, Lubin, ce que c'est qu'un crime ? — Oui : c'est une vilaine chose. Par exemple, c'est un crime que d'ôter la vie à quelqu'un ; mais ce n'en est pas un que de la donner. Le Bailli ne fait ce qu'il dit. — Ah ! mon cher Lubin, va le trouver, je t'en conjure : je suis toute tremblante. Il m'a mis je ne fais quoi dans l'ame, qui empoi-

sonne tout le plaisir que j'avois à t'aimer.

Lubin courut chez le Bailli. Parlez donc , lui dit-il en l'abordant, Monsieur le Juge : vous voulez que je ne sois pas le père de mon enfant , & qu'Annette ne soit pas sa mère ? — Ah , malheureux ! oses-tu te montrer, dit le Bailli, après avoir perdu cette jeune innocente ? Malheureux vous-même , répliqua Lubin. Je n'ai point perdu Annette ; elle m'attend dans notre cabane. Mais c'est vous , méchant , qui lui avez mis , dit-elle , dans l'ame je ne fais quoi qui l'afflige ; & c'est fort mal fait que d'affliger Annette. Petit scélérat, c'est bien toi qui lui as ravi ce qu'elle avoit de plus cher au monde. — Et quoi ? — L'innocence & l'honneur. — Je l'aime plus que ma vie , dit le Berger ; & si je lui ai fait quelque tort , je suis ici pour le réparer. Mariez-nous ; qui vous en empêche ? nous ne demandons pas mieux. — Cela est impossible. — Impossible ! Et pourquoi ?

le plus difficile est fait, ce me semble, puisque nous voilà père & mère. Et c'est là le crime, s'écrioit le Juge : il faut vous séparer, vous fuir. — Nous fuir ! avez-vous bien le cœur de me le proposer, Monsieur le Bailli ? & qui auroit soin d'Annette & de son enfant ? Moi, les quitter ! j'aimerois mieux mourir. La loi t'y oblige, dit le Bailli. Il n'y a pas de loi qui tienne, répondit Lubin en enfonçant son chapeau. Nous avons fait un enfant sans vous ; s'il plaît au Ciel, nous en ferons d'autres ; & nous nous aimerons toujours. — Ah ! le hardi petit coquin, qui se révolte contre la loi ! — Ah ! le méchant homme, le mauvais cœur, qui veut que j'abandonne Annette ! Allons trouver notre Pasteur, se dit-il à lui-même : c'est un homme de bien, qui aura pitié de nous. Le Pasteur fut plus sévère que le Juge ; & Lubin se retira, confondu d'avoir offensé le Ciel sans le savoir. Car enfin, disoit-il toujours,

nous n'avons fait de mal à personne.

Ma chère Annette, s'écria Lubin en la revoyant, tout le monde nous condamne : mais tout le monde a beau dire ; je ne t'abandonnerai jamais. Je suis grosse, dit Annette le visage appuyé sur ses deux mains, qu'elle baignoit de ses larmes ; je suis grosse, & je ne puis être ta femme ! Laisse-moi, je suis désolée : je n'ai plus de plaisir à te voir. Hélas ! j'ai honte de moi-même ; & je me reproche tous les momens que j'ai passés avec toi. Ah ! le maudit Bailli, disoit Lubin, sans lui nous étions si heureux !

Dès ce moment, Annette, en proie à sa douleur, ne pouvoit souffrir la lumière. Si Lubin vouloit la consoler, il voyoit redoubler ses larmes : elle ne répondoit à ses caresses, qu'en le repoussant avec effroi. Quoi, ma chère Annette, lui disoit-il, ne suis-je plus ce Lubin que tu aimois tant ? — Hélas ! non, tu n'es plus le même. Je

tremble dès que tu m'approches ; mon enfant, qui remue dans mon sein, & que j'aurois eu tant de joie à sentir, semble se plaindre déjà que je lui ai donné mon cousin pour père. Tu vas donc haïr mon enfant ? lui dit Lubin en sanglottant. — Oh ! non, non, je l'aimerai de toute mon ame, dit-elle. Au moins ne me défendra-t-on pas d'aimer mon enfant, de lui donner mon lait & ma vie. Mais cet enfant haïra sa mère : le Juge me l'a prédit. Laisse dire ce vieux démon, reprit Lubin en la serrant dans ses bras & en la baignant de ses pleurs : ton enfant t'aimera, ma chère Annette, il t'aimera ; car je suis son père.

Lubin, au désespoir, employoit toute l'éloquence de la nature & de l'amour, à dissiper la crainte & la douleur d'Annette. Voyons, disoit-il : qu'avons-nous fait pour irriter le Ciel ? Nous avons mené paître nos troupeaux dans les mêmes prairies : il n'y

a pas de mal à cela. J'ai élevé une cabane, tu as pris plaisir à t'y reposer : il n'y a pas de mal à cela. Tu dormois sur mes genoux, je respirois ton haleine, & pour n'en pas perdre un souffle, je m'approchois tout doucement : il n'y avoit pas de mal encore. Il est vrai que quelquefois, éveillée par mes caresses..... Hélas ! dit-elle en soupirant, il n'y avoit pas de mal à cela.

Ils avoient beau rappeler dans leur mémoire tout ce qui s'étoit passé dans la cabane, ils n'y voyoient rien que de naturel & d'innocent, rien dont personne eût à se plaindre, rien dont le Ciel pût se courroucer. Cependant voilà tout, disoit le Berger : où est donc le crime ? Nous sommes cousins ; c'est un malheur : mais s'il n'empêche pas que l'on s'aime, doit-il empêcher que l'on se marie ? En suis-je moins le père de mon enfant ? Et toi, en es-tu moins la mère ? Veux-tu m'en

croire, Annette ? laissons-les dire. Tu n'es à personne, je suis à moi ; nous disposons de nous : chacun fait de son bien ce que bon lui semble. Nous aurons un enfant : tant mieux. Si c'est une fille, elle sera gentille & douce comme toi ; si c'est un garçon, il sera alerte & joyeux comme son père. Ce sera un trésor à nous deux : nous l'aimerons à qui mieux mieux ; & , quoi qu'on en dise, il reconnoîtra son père & sa mère, aux tendres soins que nous prendrons de lui. Lubin avoit beau faire parler le sentiment & la raison , Annette n'étoit point tranquille, & son inquiétude redoubloit tous les jours. Elle n'avoit rien compris au discours du Bailli : mais cette obscurité même lui rendoit ses reproches & ses menaces plus terribles.

Lubin, qui la voyoit se consumer de tristesse, lui dit un matin : Ma chère Annette, ta douleur me fera mourir : reviens à toi, je t'en conjure. J'ai ima-

giné cette nuit un expédient qui peut nous réussir. Le Curé m'a dit que si nous étions riches il n'y auroit que demi-mal, & qu'avec beaucoup d'argent les cousins se tiroient de peine. Allons trouver le Seigneur du lieu : il est riche, & il n'est pas fier : c'est notre père à tous : pour lui, un Berger est un homme ; & j'ai ouï dire, dans le village, qu'il aime qu'on fasse des enfans. Nous lui conterons notre aventure, & nous lui demanderons qu'il nous aide à réparer le mal, s'il y en a. Quoi ! tu oserois ! dit la Bergère. Pourquoi non ? reprit Lubin. Monseigneur est la bonté même ; & nous serions les premiers malheureux qu'il auroit laissés sans secours.

Voilà donc Annette & Lubin qui s'acheminent vers le château. Ils demandent à parler à Monseigneur : on leur permet de paroître. Annette, les yeux baissés & les mains jointes sur son petit ventre arrondi, fait une révé-

230 ANNETTE ET LUBIN,
rence modeste. Lubin tire le pied &
ôte son chapeau avec les graces naïves
de la nature. Monseigneur, dit-il, voilà
Annette qui est grosse, sauf votre bon
plaisir, & c'est moi tout seul qui lui
ai fait ce tort-là. Notre Juge dit qu'il
faut être mariés pour faire des enfans;
moi je demande qu'on nous marie. Il
dit que cela n'est pas possible, à cause
que nous sommes cousins : moi, je
trouve que cela se peut, attendu qu'An-
nette est grosse, & qu'il n'est pas plus
difficile d'être mari que d'être père. Le
Bailli nous donne au diable, & nous
nous recommandons à vous. L'homme
juste qui l'écoutoit, fut obligé de se
contraindre, pour ne pas rire de la
harangue de Lubin. Mes enfans, dit-il,
le Bailli a raison. Mais rassurez-vous,
& racontez-moi comment la chose s'est
passée. Annette, qui n'avoit pas trouvé
le ton de Lubin assez touchant (car
la nature enseigne aux femmes l'art
d'attendrir & de gagner les hommes,

& Cicéron n'est qu'un écolier auprès d'une jeune sollicitieuse), Annette prit donc la parole. Hélas ! Monseigneur, dit-elle, rien n'est plus simple ni plus naturel que tout ce qui nous est arrivé. Dès l'enfance, Lubin & moi nous gardions les moutons ensemble : nous nous caressions étant enfans ; & quand on se voit tous les jours, on grandit sans s'en apercevoir. Nos parens sont morts : nous étions seuls au monde. Si nous ne nous aimons pas, disois-je, qui nous aimera ? Lubin disoit la même chose. Le loisir, la curiosité, je ne fais quoi encore nous a fait essayer toutes les façons de nous témoigner que nous nous aimions ; & vous voyez ce qui nous arrive. Si j'ai mal fait, j'en mourrai de douleur. Tout ce que je désire, c'est de mettre son enfant au monde, pour le consoler quand je ne serai plus. Ah ! Monseigneur, dit Lubin en fondant en larmes, empêchez qu'Annette ne meure : je mourrois

aussi ; & ce seroit dommage. Si vous saviez comme nous vivions ensemble ! Il falloit nous voir, avant que ce vieux Bailli nous eût mis la frayeur dans l'ame : c'étoit à qui étoit le plus gai. Voyez à présent comme elle est pâle & triste, elle dont le teint pouvoit défier toutes les roses du printemps. Ce qui la désespère le plus, c'est qu'on la menace que son enfant lui reprochera sa naissance. A ces dernières paroles, Annette ne put retenir ses sanglots. Il viendra donc, dit-elle, me la reprocher sur ma tombe. Je ne demande au Ciel que de vivre assez pour lui donner mon lait ; & que j'expire dans le moment qu'il n'aura plus besoin de sa mère. A ces mots, elle se couvrit le visage de son tablier, pour cacher les pleurs qui l'inondoient.

Le sage & vertueux mortel dont ils imploroient le secours, étoit trop sensible lui-même, pour n'être pas touché de cette scène attendrissante. Allez,

mes enfans, leur dit-il ; votre innocence & votre amour sont également respectables. Si vous étiez riches, vous obtiendriez la permission de vous aimer & d'être unis : il n'est pas juste que l'infortune vous tienne lieu de crime. Il ne dédaigna pas d'écrire à Rome en leur faveur ; & Benoît XIV consentit, avec joie, que ces amans fussent époux.

L E S

MARIAGES SAMNITES,

ANECDOTE ANCIENNE.

QUE tout Législateur qui veut s'affurer du cœur des hommes, commence par ranger les femmes du parti des lois & des mœurs ; qu'il mette la vertu & la gloire sous la garde de la beauté, sous la tutelle de l'amour : sans cet accord, il n'est sûr de rien.

Telle fut la politique des Samnites, cette République guerrière qui fit passer Rome sous le joug, & qui fut longtemps sa rivale. Ce qui faisoit d'un Samnite un guerrier, un patriote, un homme vertueux à toute épreuve, c'étoit le soin qu'on avoit eu d'attacher à toutes ces qualités le plus digne prix de l'amour.

La cérémonie des mariages se célébroit tous les ans dans une place im-

menſe , deſtinée aux exercices militaires. Toute la jeuneſſe en état de donner des citoyens à la République , ſ'aſſembloit au jour ſolennel. Là , les garçons choiſiſſoient leurs épouſes ſelon le rang que leurs vertus & leurs exploits leur avoient donné dans les faſtes de la patrie. On conçoit aiſément quel triomphe ce devoit être pour celles qui avoient la gloire d'être choiſies par les vainqueurs , & combien l'orgueil & l'amour , ces deux reſſorts des paſſions humaines , donnoient de force à des vertus , d'où dépendoit tout leur ſuccès. On attendoit tous les ans la cérémonie des mariages avec une timide impatience : juſques-là , les garçons & les filles Samnites ne ſe voyoient guère qu'au temple , ſous les yeux des mères & des ſages vieillards , avec une modeſtie également inviolable pour les deux ſexes. A la vérité , cette gêne auſtère n'en étoit pas une pour les deſirs : les yeux & le cœur faiſoient un

236 LES MARIAGES SAMNITES,
choix ; mais c'étoit pour les enfans un
devoir religieux & sacré , de ne confier
leur inclination qu'aux auteurs de leurs
jours : un pareil secret divulgué étoit la
honte d'une famille. Cette confiance
intime du sentiment le plus cher à
leur ame , ce tendre épanchement qu'il
n'étoit permis de donner à ses désirs ,
à ses regrets , à son espoir , & à ses
craintes , que dans le sein respectable
de la nature , rendoit un père & une
mère les amis , les consolateurs , les
soutiens de leurs enfans. La gloire des
uns , le bonheur des autres joignoient
tous les membres d'une famille par les
plus vifs intérêts du cœur humain ; &
cette société de plaisir & de peine ,
cimentée par l'habitude & consacrée
par le devoir , se perpétuoit jusqu'au
tombeau. Si le succès trompoit leurs
vœux , une inclination , qui ne s'étoit
point manifestée , abandonnoit son ob-
jet d'autant plus aisément , qu'elle se
fût en vain obstinée à le poursuivre ,

& qu'il falloit qu'elle fit place à l'objet d'un nouveau choix : car le mariage étoit un acte de citoyen. Le Législateur avoit pensé, sagement que celui qui ne veut point de femme à lui, compte un peu sur celles des autres ; & en faisant un crime de l'adultère, il avoit fait un devoir de l'hymen. Il falloit donc se présenter à l'assemblée dès qu'on avoit atteint l'âge marqué par les lois, & faire un choix selon son rang, ne fût-il pas même selon ses désirs.

Parmi les peuples belliqueux, la beauté, dans le sexe même le plus foible, a quelque chose de fier & de noble, qui se ressent de leurs mœurs. La chasse étoit l'amusement le plus familier des filles Samnites : leur adresse à tirer de l'arc, leur légèreté à la course, sont des talens inconnus parmi nous. Ces exercices donnoient à leur taille une souplesse merveilleuse, & à leur action une liberté pleine de graces. Désar,

238 LES MARIAGES SAMNITES,
mées, la modestie étoit peinte sur leur
front : dès qu'elles attachoient leur car-
quois , leur tête se plaçoit avec une
assurance guerrière, & le courage bril-
loit dans leurs yeux. La beauté des
hommes avoit un caractère majestueux
& sombre ; & l'image des combats ,
sans cesse présente , donnoit à leurs
regards une fierté grave, imposante, &
farouche. Parmi cette jeunesse guer-
rière, on distinguoit, à la délicatesse de
ses traits, à son air sensible & tendre, le
fils du brave Téléphon, l'un des vieux
Samnites qui avoient le mieux com-
battu pour la liberté. Ce vieillard ,
en remettant ses armes aux mains du
jeune homme, lui avoir dit : Mon fils,
j'entends quelquefois nos vieillards ,
mauvais plaisans, me dire que je de-
vrois vous habiller en femme, & que
vous auriez fait une jolie chasseresse.
Ces railleries affligent votre père ; mais
il s'en console, dans l'espoir qu'au
moins la nature ne se fera pas méprise

au cœur qu'elle vous a donné. Rassurez-vous , mon père , lui répondit le jeune homme piqué d'émulation ; ces vieillards seront peut-être bien aises quelque jour que leurs enfans suivent mon exemple : peu m'importe, du reste, qu'on me prenne ici pour une fille : les Romains ne s'y tromperont pas. Agatis tint parole à son père , & fit éclater, dans ses premières campagnes, une intrépidité, une ardeur qui changea les railleries en éloges. Ses compagnons se disoient avec étonnement : Qui croiroit que ce corps effeminé fût rempli d'un si mâle courage ? Le froid , la faim , les fatigues , rien ne l'étonne : avec son air touchant & modeste , il brave la mort tout comme nous.

Un jour , en présence de l'ennemi , Agatis voyant de sang froid tomber autour de lui une grêle de flèches : Vous qui êtes si beau , comment êtes-vous si brave ? lui dit un de ses compagnons , remarquable par sa laideur. A ces mots,

240 LES MARIAGES SAMNITES,
on donna le signal de l'attaque. Et
vous, qui êtes si laid, répondit Agatis,
voulez-vous voir qui de nous deux
enlèvera l'étendard du bataillon que
nous allons charger ? Il dit : l'un &
l'autre s'élancent ; & au milieu du car-
nage , Agatis paroît l'étendard à la
main.

Cependant il approchoit de l'âge
où il devoit être au nombre des époux,
& par la qualité de père , obtenir celle
de citoyen. Les jeunes filles , qui en-
tendoient parler de sa valeur avec es-
time , & qui voyoient sa beauté avec
une douce émotion , s'envioient mu-
tuellement ses regards. Une seule enfin
les attira : ce fut la belle Céphalide.

Elle réunissoit au plus haut point
cette modestie & cette fierté , ces graces
nobles & touchantes qui caractérisoient
les beautés Samnites. Les lois , comme
je l'ai dit , n'avoient pu défendre aux
yeux de se parler ; & les yeux de
l'amour sont bien éloquens , lorsqu'il
n'a

n'a pas d'autre langage. Si vous avez vu quelquefois des Amans contraints par la présence d'un témoin sévère , n'admirez-vous pas avec quelle rapidité toute l'ame se développe dans l'éclair d'un coup-d'œil échappé ? Un regard d'Agatis déclara son trouble , ses desirs , ses craintes , son espoir , & l'émulation de vertu & de gloire dont l'amour venoit d'enflammer son cœur. Céphalide sembloit défendre à ses yeux de rencontrer ceux d'Agatis ; mais ses yeux étoient quelquefois un peu lents à lui obéir , & ne se baissoient qu'après leur réponse. Un jour sur-tout , & ce fut celui qui décida le triomphe de son Amant , un jour , ses regards attachés sur lui , après avoir été quelque temps immobiles , se tournèrent vers le Ciel avec l'expression la plus tendre. Ah ! j'entends ce vœu , dit le jeune homme en lui-même , je l'entends , & je l'accomplirai. Fille charmante , me suis-je trop flatté ? Vos

242 LES MARIAGES SAMNITES,
yeux levés au Ciel ne lui demandoient-ils pas de me rendre digne de vous choisir ? Eh bien , le Ciel vous a écoutée ; je le sens aux mouvemens de mon ame. Mais , hélas ! tous mes rivaux (& j'en aurai sans nombre) vont me disputer cette gloire : une action d'éclat dépend des circonstances : qu'un plus heureux que moi la saisisse , il a l'honneur du premier choix ; & le premier choix , belle Céphalide , ne peut manquer de tomber sur vous.

Ces idées l'occupoient sans cesse : elles occupoient aussi son Amante. Si Agatis avoit à choisir , disoit-elle , il me nommeroit , j'ose le croire : je l'ai bien observé , j'ai bien lu dans son ame. Soit qu'il se présente à mes compagnes , soit qu'il leur adresse la parole , il n'a point avec elles cette complaisance , ce doux empressement qu'il témoigne à me voir. Je m'aperçois même que sa voix , naturellement douce & tendre , a quelque chose encore de

plus sensible en me parlant. Ses yeux sur-tout oh ! ses yeux m'ont dit ce qu'ils ne disent à personne ; & plutôt aux Dieux qu'il fût le seul qui me distinguât de la foule ! Oui , mon cher Agatis , ce seroit un malheur d'être belle pour un autre que pour toi. Quelle comparaison avec toute cette jeunesse , qui m'effraye en me cherchant des yeux ! Leur air meurtrier m'épouvante. Agatis est vaillant , mais il n'a rien de féroce : même sous les armes , on voit en lui je ne sais quoi d'attendrissant. Il fera des prodiges de valeur , j'en suis sûre ; mais enfin si la fortune trahit l'amour , & si quelque autre a l'avantage Cette pensée me glace d'effroi.

Céphalide ne dissimula point ses alarmes à sa mère. Faites des vœux , lui dit-elle , faites des vœux pour la gloire d'Agatis ; vous en ferez pour le bonheur de votre fille. Je crois , je suis sûre qu'il m'aime ; & puis-je ne

pas l'adorer? Vous savez qu'il a l'estime de nos vieillards; il est l'idole de toutes mes compagnes : je vois leur trouble, leur émotion à son approche : un mot de sa bouche les remplit d'orgueil. Eh bien, dit la mère en souriant, s'il vous aime, il vous choisira. — Il me choisirait sans doute, s'il avoit le droit de choisir; mais, ma mère... — Mais, ma fille, il aura son tour. — Son tour, hélas! il sera bien temps! reprit Céphalide en baissant les yeux. — Comment, ma fille! il semble, à vous entendre, que c'est à qui vous possédera! vous vous flattez un peu légèrement. — Je ne me flatte point, je tremble : heureuse si je n'ai su plaire qu'à celui que j'aimerai toujours!

Agatis de son côté, la veille du jour qu'on entroit en campagne, dit à son père en l'embrassant : Adieu, cher auteur de ma vie : ou vous me voyez pour la dernière fois, ou vous me reverrez le plus glorieux de tous les

enfans des Samnites. — C'est fort bien dit, mon enfant : voilà comme un fils bien né doit prendre congé de son père. Effectivement je te vois animé d'une ardeur qui m'étonne moi-même : quels Dieux favorables te l'inspirent ? — Quels Dieux, mon père ? La Nature & l'Amour, le désir de vous imiter & de mériter Céphalide. — Oh ! j'entends, l'amour s'en mêle : il n'y a pas de mal à cela. Eh ! dis-moi un peu : il me semble avoir distingué quelquefois ta Céphalide entre ses compagnes. — Oui, mon père, on la distingue aisément. — Mais fais-tu bien qu'elle est fort belle ? — Belle ! belle comme la gloire. — Je crois la voir, poursuit le vieillard qui se plaisoit à l'animer ; je lui trouve une taille de Nymphé. Ah ! mon père, s'écrie Agatis, vous faites bien de l'honneur aux Nymphes. — Une démarche leste. — Et plus noble encore. — Un teint frais. — C'est la rose même. — De longs che-

246 LES MARIAGES SAMNITES,
veux noués avec grace. — Et ses yeux ,
mon père, & ses yeux ? Ah ! c'étoit-là
ce qu'il falloit voir , lorsque , se levant
au Ciel après s'être fixés sur moi , ils
lui demandoient mon triomphe. — Tu
as raison , elle est toute charmante.
Mais tu dois avoir des rivaux. — Des
rivaux ! j'en ai mille sans doute. — Ils
te l'enleveront. — Ils me l'enleveront !
— A te parler vrai , j'en ai peur : c'est
une bien brave jeunesse que cette jeu-
nesse Samnite ! — Oh ! brave tant
qu'il vous plaira ; ce n'est pas là ce
qui m'inquiète. Qu'on nous donne oc-
casion de mériter Céphalide ; vous en-
tendrez parler de moi. Téléphon , qui
jusqu'alors s'étoit plu à l'aiguillonner ,
ne put retenir plus long-temps ses
larmes. Ah ! le beau présent que nous
fait le Ciel , dit-il en l'embrassant ,
lorsqu'il nous donne un cœur sensi-
ble ! C'est le principe de toutes les
vertus. Mon cher enfant , tu me com-
bles de joie. Il me reste encore dans

tes veines de quoi faire une campagne ;
& tu me promets de si belles choses ,
que je veux faire celle-ci avec toi.

Le jour du départ , selon l'usage ,
toute l'armée défila devant les jeunes
filles rangées sur la place , pour animer
les guerriers. Le bon vieillard Télé-
spon marchoit à côté de son fils. Ah !
ah ! disoient les autres vieillards , voilà
Téléspon rajeuni : où va-t-il donc à
son âge ? A la noce , répondit le bon
homme , à la noce. Agatis lui fit re-
marquer de loin Céphalide qui s'éle-
voit au-dessus de ses compagnes avec
une grace toute céleste. Son père , qui
avoit les yeux sur lui , s'aperçut qu'en
passant devant elle , ce visage doux
& serein s'enflamma d'une ardeur guer-
rière , & devint terrible comme celui
de Mars. Courage , mon fils , lui dit-il ,
sois amoureux , cela te sied bien.

Une partie de la campagne se passa ,
entre les Samnites & les Romains , à
s'observer , sans en venir à une action

248 LES MARIAGES SAMNITES,
décisive. Les forces des deux États
consistoient dans leur armée ; & les
Généraux, de part & d'autre , les mé-
nageoient en habiles gens. Cependant
les jeunes Samnites à marier , brûloient
d'impatience d'en venir aux mains. Je
n'ai rien fait encore , disoit l'un , qui
mérite d'être inscrit dans les fastes de
la République ; j'aurai la honte de
m'entendre nommer sans aucun éloge
qui me distingue. Quel dommage , di-
soit l'autre , qu'on ne daigne pas nous
offrir l'occasion de nous signaler ! j'au-
rois fait des prodiges dans cette cam-
pagne. Notre Général , disoit le plus
grand nombre , veut nous déshonorer
aux yeux de nos vieillards & de nos
épouses. S'il nous ramène sans com-
battre , on aura lieu de croire qu'il s'est
défié de notre valeur.

Mais le sage guerrier qui étoit à
leur tête , les entendoit sans s'émou-
voir. De sa lenteur & de ses délais
il se promettoit deux avantages : l'un ,

de persuader à l'ennemi qu'il étoit foible ou timide, & de l'engager, dans cette confiance, à l'attaquer imprudemment ; l'autre, de laisser croître l'impatience de ses guerriers, & de porter leur ardeur à l'excès, avant de risquer la bataille. L'un & l'autre lui réussit. Le Général Romain, haranguant ses troupes, leur fit voir les Samnites chancelans, & tous prêts à fuir devant eux. Le génie de Rome l'emporte, leur dit-il ; celui de nos ennemis tremble & n'en peut soutenir l'approche. Allons, braves Romains, si nous n'avons pas l'avantage du lieu, celui de la valeur y supplée ; il est à nous : marchons. Les voilà, dit le Général Samnite à sa jeunesse impatiente ; laissons-les approcher jusqu'à la portée de l'arc, & vous aurez alors toute liberté de mériter vos épouses.

Les Romains s'avancent ; les Samnites les attendent de pied ferme. Fondons sur eux, dit le Général Romain ;

250 LES MARIAGES SAMNITES,
un corps immobile ne peut soutenir
l'impétuosité de celui qui le heurte.
Tout à coup les Samnites s'élancent
eux-mêmes avec la rapidité des cour-
riers, quand on leur ouvre la barrière.
Les Romains s'arrêtent ; ils reçoivent
le choc sans se rompre & sans s'ébran-
ler ; & l'habileté de leur chef change
tout à coup l'attaque en défense. On
combattit long-temps avec une opi-
niâtreté incroyable : pour le conce-
voir, il faut s'imaginer que des hom-
mes , qui n'avoient d'autres passions
que l'amour, la nature , la patrie , la
liberté , la gloire , défendoient , dans
ces momens décisifs, tous ces intérêts
à la fois. Dans l'une des attaques re-
doublées des Samnites , le vieux Té-
lespon fut dangereusement blessé en
combattant à côté de son fils. Cet en-
fant , plein d'amour pour son père ,
voyant les Romains plier de toutes
parts , & croyant la bataille gagnée ,
suivit le mouvement invincible de la

nature, & tirant son père de la mêlée, l'aida à se traîner à quelque distance du lieu du combat. Là, au pied d'un arbre, il pansoit en pleurant la profonde blessure de ce vénérable vieillard. Comme il en arrachoit le trait, il entendit auprès de lui le bruit d'une troupe de Samnites qu'on avoit repoussée. Où allez-vous, mes amis ? leur dit-il en abandonnant son père : vous fuyez ! voici votre chemin ; & apercevant l'aîle gauche des Romains à découvert, Venez, dit-il, attaquons leur flanc : ils sont vaincus si vous voulez me suivre. Cette évolution rapide jeta l'effroi dans cette aîle de l'armée Romaine ; & Agatis la voyant en déroute, Pour suivez, dit-il, mes amis ; le chemin est ouvert : je vous quitte un instant, pour aller secourir mon père. La victoire enfin se décida pour les Samnites ; & les Romains, trop affoiblis par leurs pertes, furent obligés de rentrer dans leurs murs..

Télespon s'étoit évanoui de douleur ; les soins de son fils le ranimèrent. Sont-ils battus ? demanda le vieillard. On achève , dit le jeune homme ; les choses sont en bon état. S'il est ainsi , dit le père en souriant , tâche de me rappeler à la vie : elle est douce pour les vainqueurs ; & je veux te voir marier. Le bon homme n'eut de longtemps la force d'en dire davantage ; car le sang qui avoit coulé de sa plaie , l'avoit réduit à l'extrémité.

Les Samnites , après leur victoire , s'empressèrent toute la nuit à secourir les blessés : on n'épargna rien pour sauver le digne père d'Agatis ; & il se remit , quoiqu'avec peine , de son extrême épuisement.

Le retour de la campagne étoit le temps des mariages , pour deux raisons : l'une , afin que la récompense des services rendus à la patrie , les suivît de près , & que l'exemple en eût plus de force ; l'autre , afin que pendant

l'hiver les jeunes époux eussent le temps de donner la vie à de nouveaux citoyens , avant que d'aller exposer la leur. Comme les actions de cette ardente jeunesse avoient été plus brillantes que jamais , on crut devoit donner plus de pompe & de splendeur à la fête qui en devoit être le triomphe.

Il y avoit peu de filles dans la République qui n'eussent , comme Céphalide , quelque intelligence de sentimens & de desirs avec quelqu'un des jeunes gens : & chacune d'elles faisoit des vœux pour celui dont elle espéroit fixer le choix , s'il avoit à choisir.

La place où l'on devoit s'assembler étoit un vaste amphithéâtre ouvert par des arcs de triomphe , où l'on voyoit suspendues les dépouilles des Romains. Les jeunes guerriers devoient s'y rendre couverts de leurs armes ; les jeunes filles , avec l'arc & le carquois , & aussi bien vêtues que le permettoit la simplicité d'une République où le luxe

254 LES MARIAGES SAMNITES,
étoit inconnu. Allons, mes filles, di-
soient les mères empressées à les parer ;
il faut vous présenter à cette fête au-
guste avec tous les agrémens qu'a bien
voulu vous accorder le Ciel. La gloire
des hommes est de vaincre , celle des
femmes est de plaire. Heureuses celles
qui mériteront les vœux de ces jeunes
& vaillans citoyens , qui vont être jugés
les plus dignes de donner des défen-
seurs à l'Etat ! la palme du mérite om-
bragera leur demeure , l'estime publi-
que l'environnera ; leurs enfans seront
les fils aînés de la patrie , & sa plus
précieuse espérance. En parlant ainsi ,
ces mères tendres entrelaçoient de pam-
pre & de myrte les beaux cheveux
de ces jeunes vierges , & donnoient
aux plis de leur voile le jeu le plus
favorable au caractère de leur beauté.
Des nœuds de leur ceinture placée au-
dessous du sein , elles faisoient naître
les ondes d'une draperie élégante , atta-
choient le carquois sur leurs épaules ,

les instruisoient à se présenter avec grace , appuyées sur leur arc , & relevoient négligemment leur robe légère au-dessus de l'un des genoux , pour donner à leur démarche plus d'aisance & plus de noblesse. Cette industrie des mères Samnites étoit un acte de piété ; & la galanterie elle-même, employée au triomphe de la vertu , en prenoit le sacré caractère. Les filles , en se mirant dans le cristal d'une onde pure , ne se trouvoient jamais assez belles ; chacune d'elles s'exagéroit les avantages de ses rivales , & n'osoit plus compter sur les siens.

Mais de tous les vœux formés dans ce grand jour , il n'y en eut point de plus ardents que ceux de la belle Céphalide. Puissent les Dieux nous exaucer ! lui dit sa mère en l'embrassant. Mais , ma fille , attendez leur volonté avec la docilité d'un cœur humble : s'ils vous ont donné quelques charmes , ils savent quel en doit être le prix. C'est

à vous de couronner leurs dons par les graces de la modestie. Sans la modestie, la beauté peut éblouir, mais elle ne touchera jamais : c'est par-là qu'elle inspire une tendre vénération, & qu'elle obtient une espèce de culte. Que cette modestie aimable serve de voile à des désirs qui, peut-être, doivent s'éteindre avant la fin du jour, & faire place à un nouveau penchant. Céphalide ne put soutenir cette idée, sans laisser échapper quelques larmes. Ces larmes, lui dit la mère, sont indignes d'une fille Samnite. Sachez que de tous les jeunes guerriers qui vont concourir, il n'en est aucun qui n'ait prodigué son sang pour notre défense & notre liberté ; qu'il n'en est aucun qui ne vous mérite, & envers lequel vous ne dussiez être glorieuse d'acquitter votre patrie. Occupez-vous de cette pensée, séchez vos pleurs, & suivez-moi.

De son côté, le bon homme Téléphon conduisoit son fils à l'assemblée.

Eh bien , lui dit-il , comment va le cœur ? J'ai été assez content de toi dans cette campagne , & j'espère qu'on en dira du bien. Hélas ! dit le tendre & modeste Agatis , je n'ai eu qu'un moment pour moi. J'aurois peut-être fait quelque chose ; mais vous étiez blessé , je vous devois mes soins. Je ne me reproche pas de vous avoir sacrifié ma gloire. Je serois inconsolable d'avoir trahi ma patrie ; mais je ne le serois pas moins d'avoir abandonné mon père. Grace au Ciel , mes devoirs n'ont pas été incompatibles ; le reste est dans la main des Dieux. J'admire comme on est religieux quand on a peur , dit le vieillard en souriant : avoue que tu étois plus résolu en allant charger les Romains. Mais prends courage , tout ira bien ; je t'en promets une jolie.

Ils se rendent à l'assemblée , où plusieurs générations de citoyens , rangées en amphithéâtre , formoient le coup-d'œil le plus imposant. L'enceinte s'ar-

258 LES MARIAGES SAMNITÈS ,
rondissoit en ovale. On voyoit d'un
côte les filles aux pieds des mères ; de
l'autre, les pères au-dessus des garçons ;
à l'un des bouts, le conseil des vieillards ; à l'autre, la jeunesse, qui n'étoit pas encore nubile, placée selon les degrés de l'âge. Les nouveaux mariés des années précédentes environnoient l'enceinte. Le respect, la modestie, & le silence régnoient par-tout. Ce silence fut tout à coup interrompu par le bruit des fanfares guerrières ; & l'on vit s'avancer le Général Samnite, environné des héros qui commandoient sous lui. Sa présence fit baisser les yeux à tous les concurrens. Il traverse l'enceinte, & va se placer, avec son cortége, au milieu des Sages.

On ouvre les fastes de la République, & un héraut lit à haute voix, selon l'ordre des temps, le témoignage que les Magistrats & les Généraux ont rendu de la conduite des jeunes guerriers. Celui qui, par quelque lâcheté

ou quelque bassesse , auroit imprimé
 une tache à son nom , étoit condamné ,
 par les lois , à la peine infamante du
 célibat , jûsqu'à ce qu'il eût racheté son
 honneur par quelque action généreuse :
 mais rien n'étoit plus rare que ces
 exemples. Une probité simple , une
 bravoure irréprochable étoit le moin-
 dre éloge qu'on pût donner à un jeune
 Samnite ; & c'étoit une espèce de honte
 que de n'avoir fait que son devoir. La
 plupart d'entre eux avoient donné des
 preuves d'un courage , d'une vertu ,
 qui par-tout ailleurs feroient héroï-
 ques , & qui , dans les mœurs de ce
 peuple , se distinguoient à peine , tant
 ils étoient familiers. Quelques-uns s'é-
 levoient au dessus de leurs rivaux par
 des actions plus éclatantes ; mais le
 jugement des spectateurs devenoit plus
 sévère , à mesure qu'ils entendoient pu-
 blier des vertus plus dignes d'éloge ;
 & celles qui les avoient d'abord frap-
 pés , rentroient dans la foule des cho-

ses louables, effacées par de plus beaux traits. Les premières campagnes d'Agatis étoient de ce nombre. Mais quand on en vint au récit de la dernière bataille, & qu'on raconta comment il avoit abandonné son père pour rallier ses compagnons & les ramener au combat ; ce sacrifice de la nature à la patrie enleva tous les suffrages : les larmes coulèrent des yeux des vieillards ; ceux qui environnoient Téléphon, l'embrassoient de joie, les plus éloignés le félicitoient du geste & du regard ; le bon homme rioit & fondoit en larmes ; les rivaux même de son fils le regardoient avec respect ; & les mères, pressant leurs filles dans leurs bras, leur souhaitoient Agatis pour époux. Céphalide, pâle & tremblante, n'ose lever les yeux : son cœur, saisi de joie & de crainte, a suspendu son mouvement ; sa mère, qui la soutient sur ses genoux, n'ose lui parler, de peur de la trahir, & croit

voir tous les yeux attachés sur elle.

Dès que le murmure de l'applaudissement universel fut apaisé, le héraut nomme Parménon, & raconte de ce jeune homme, que, dans la dernière bataille, le courfier du Général Samnite s'étant abattu sous lui, percé d'une flèche mortelle, & le héros, dans sa chute, s'étant trouvé un moment sans défense, un soldat Romain étoit prêt à le percer de son javelot ; que Parménon, pour sauver la vie au Chef, avoit exposé la sienne en se précipitant au devant du coup, dont il avoit reçu la profonde blessure. Il est certain, dit le Général en prenant la parole, que ce généreux citoyen me fit un bouclier de son corps ; & si mes jours sont utiles à la patrie, c'est un bienfait de Parménon. A ces mots, l'assemblée, moins attendrie, mais non moins étonnée de la vertu de Parménon que de celle d'Agatis, lui donna les mêmes éloges ; & l'on vit

262 LES MARIAGES SAMNITES,
les suffrages & les vœux se partager
entre ces deux rivaux. Le héraut, par
ordre des vieillards, impose silence ;
& ces Juges vénérables se lèvent pour
délibérer. Les opinions se combattent
long-temps avec même avantage : quel-
ques-uns prétendoient qu'Agatis n'a-
voit pas dû quitter son poste pour se-
courir son père, & qu'il n'avoit fait
que réparer cette faute en abandonnant
son père pour rallier ses compagnons :
mais ce sentiment dénaturé fut celui
du plus petit nombre. Le plus ancien
des vieillards prit enfin la parole, &
dit : N'est-ce pas la vertu que nous
devons récompenser ? Il ne s'agit donc
que de savoir lequel de ces deux mou-
vemens est le plus vertueux, ou d'aban-
donner un père expirant, ou d'expo-
ser sa propre vie. Nos jeunes gens ont
fait tous les deux une action décisive
pour la victoire : c'est à vous de juger,
vertueux citoyens, laquelle des deux
a dû le plus coûter. De deux exem-

ples également utiles, le plus pénible est celui qu'il faut le plus encourager.

Le croira-t-on des mœurs de ce peuple ? Il fut décidé d'une voix, qu'il étoit plus généreux de s'arracher des bras d'un père expirant, que l'on peut secourir, que de s'exposer soi-même à la mort, fût-elle inévitable ; & tous les suffrages se réunirent pour décerner à Agatis l'honneur du premier choix. Mais le combat qui va s'élever, paroîtra moins vraisemblable encore. On avoit délibéré à haute voix ; & Agatis avoit entendu que le principe de générosité avoit seul fait pencher la balance. Il s'éleva dans son ame un reproche qui le fit rougir. Non, dit-il en lui-même, c'est une surprise, je ne dois point en abuser. Il demande à parler : on lui prête silence. « Un triom-
» phe que je n'aurois pas mérité, dit-
» il, feroit le supplice de ma vie ; &
» dans les bras de ma vertueuse épouse,
» mon bonheur seroit empoisonné par

» le crime de l'avoir obtenue injuste-
» ment. Vous croyez couronner en
» moi celui qui a le plus fait pour
» sa patrie ; sages Samnites, je dois l'a-
» vouer , je n'ai pas tout fait pour elle
» seule. J'aime , j'ai voulu mériter ce
» que j'aime ; & s'il me revient quelque
» gloire d'une conduite que vous dai-
» gnez louer , l'amour la partage avec
» la vertu. Que mon rival se juge lui-
» même , & qu'il reçoive le prix que
» je lui cède , s'il a été plus généreux
» que moi ». Comment exprimer l'é-
motion que cet aveu causa dans tous
les cœurs ? D'un côté , il ternissoit l'é-
clat des actions de ce jeune homme ;
& de l'autre , il donnoit au caractère
de sa vertu quelque chose de plus
héroïque , de plus étonnant , de plus
rare , que le dévouement le plus gé-
néreux. Ce trait de franchise & de
candeur produisit sur ses jeunes ri-
vaux deux effets tout opposés. Les
uns, l'admirant avec une joie ouverte ,
sembloient

sembloient témoigner , par une noble assurance , que cet exemple les élevoit au dessus d'eux-mêmes ; les autres, interdits & confus , paroissoient en être accablés comme d'un poids au dessus de leurs forces. Les mères & les filles donnoient toutes en secret le prix de la vertu à celui qui avoit eu la magnanimité de déclarer qu'il n'en étoit pas digne ; & les vieillards avoient les yeux attachés sur Parménon , qui , d'un visage tranquille , attendoit qu'on daignât l'entendre. « Je ne fais , dit-il en- » fin en s'adressant à Agatis , je ne fais » à quel degré les actions des hom- » mes doivent être désintéressées , pour » être vertueuses. Il n'est rien , à le bien » prendre , que l'on ne fasse pour sa » propre satisfaction ; mais ce que je » n'aurois pas fait pour la mienne , c'est » l'aveu que je viens d'entendre ; & » quand il y auroit eu jusqu'ici , dans ma » conduite , quelque chose de plus gé- » néreux que dans la vôtre , ce qui n'est

266 LES MARIAGES SAMNITES,
» pas bien décidé, la sévérité avec
» laquelle vous venez de vous juger,
» vous élève au dessus de moi».

Ce fut alors que les vieillards confondus ne furent plus quel parti prendre : on n'alla pas même aux voix pour délibérer à qui donner le prix. Il fut décidé, par acclamation, que tous les deux le méritoient, & que l'honneur du second choix n'étoit plus digne de l'un ni de l'autre. Le plus ancien des Juges reprit la parole : « Pourquoi retarder, dit-il, par nos » irrésolutions, le bonheur de ces jeunes gens ? Leur choix est fait au fond » de leur cœur : qu'on leur permette de » se communiquer l'un à l'autre le secret » de leurs desirs ; si l'objet en est différent, chacun d'eux, sans primauté, » obtiendra l'épouse qu'il aime : s'il arrive qu'ils soient rivaux, la loi du sort » en décidera ; & il n'est point de fille » Samnite qui ne fasse gloire de consoler le moins heureux de ces deux guer-

» riers ». Ainsi parla le vénérable Androgée, & toute l'assemblée applaudit.

On fait avancer Agatis & Parménon au milieu de l'enceinte. Ils commencent par s'embrasser, & tous les yeux se mouillent de larmes. Tremblans l'un & l'autre, ils hésitent, ils n'osent nommer l'épouse qu'ils ont désirée; aucun d'eux ne croit possible que l'autre ait fait un choix différent du sien. J'aime, dit Parménon, ce que le Ciel a formé de plus accompli; c'est la grace, la beauté même. Hélas ! répondit Agatis, vous aimez celle que j'adore; c'est la nommer que de la peindre ainsi : la noblesse de ses traits, la douce fierté de ses regards, je ne fais quoi de divin dans sa taille & dans sa démarche, la distinguent assez de la foule des filles Samnites. Que l'un de nous sera malheureux, d'être réduit à un autre choix ! Vous dites vrai, reprit Parménon ; il n'est point de bonheur sans Eliane. Sans Eliane, dites-vous ? Quoi ! s'écrie

268 LES MARIAGES SAMNITES,
Agatis, c'est la fille du sage Androgée,
Eliane, que vous aimez ! Et qui
donc aimerois-je ? dit Parménon étonné
de la joie de son rival. C'est Eliane !
ce n'est pas Céphalide ! reprit Agatis
avec transport. Ah ! s'il est ainsi, nous
sommes heureux : embrassez - moi ,
vous me rendez la vie.

A leurs embrassemens redoublés, l'on
jugea sans peine que l'amour les avoit
mis d'accord. Les vieillards leur ordon-
nèrent d'approcher, & si leur choix n'é-
toit pas le même, de le déclarer à haute
voix. Au nom d'Eliane & de Cépha-
lide, tout retentit d'applaudissemens.
Androgée & Téléphon, le brave Eu-
mène, père de Céphalide, celui de
Parménon, appelé Mélante, se félici-
toient l'un l'autre, avec cet attendrisse-
ment qui se mêle à la joie des vieil-
lards. Mes amis, dit Téléphon, nous
avons là de braves enfans : avec quel
zèle ils en vont faire d'autres ! Quand
j'y pense, je crois être encore à la fleur

de mon âge. Foiblesse paternelle à part, le jour des mariages est ma fête à moi : il me semble que c'est moi qui épouse toutes les filles de la République. En parlant ainsi, le bon homme sautoit d'âlégresse ; & comme il étoit veuf, on lui conseilloit de se remettre sur les rangs. Ne plaisantez pas, disoit-il ; si tous les jours j'étois aussi jeune, je pourrois bien encore faire parler de moi.

On se rendit au Temple, pour consacrer au pied des autels la cérémonie des mariages. Parménon & Agatis furent conduits chez eux en triomphe ; & l'on ordonna un sacrifice solennel, pour rendre graces aux Dieux d'avoir donné à la République deux si vertueux citoyens.

LAURETTE.

C'ÉTOIT le jour de la fête du village de Coulange. Le Marquis de Clancé, dont le château n'étoit pas loin de là, étoit venu, avec sa compagnie, voir ce spectacle champêtre, & se mêler aux danses des villageois, comme il arrive assez souvent à ceux que l'ennui chasse du sein du luxe, & qui sont ramenés, en dépit d'eux-mêmes, à des plaisirs simples & purs.

Parmi les jeunes paysannes qu'animoit la joie, & qui dansoient sous l'ormeau, qui n'eût pas distingué Laurette, à l'élégance de sa taille, à la régularité de ses traits, à cette grace naturelle, qui est plus touchante que la beauté ? On ne vit qu'elle dans la fête. Des femmes de qualité, qui se piquoient d'être jolies, ne laissèrent pas d'avouer qu'elles n'avoient rien vu

de si ravissant. On la fit approcher ; on l'examina , comme un Peintre examine un modèle. Leyez les yeux , petite , lui disoient ces Dames. Quelle vivacité ! quelle douceur ! quelle volupté dans ses regards ! Si elle savoit ce qu'ils expriment ! Quel ravage une coquette habile feroit avec ces yeux-là ! Et cette bouche ? y a-t-il rien de plus frais ? Comme ses lèvres sont vermeilles ! comme l'émail de ses dents est pur ! son teint brun se ressent du hâle ; mais c'est le teint de la santé. Voyez un peu ce cou divoire s'arrondir sur ces belles épaules. Qu'elle feroit bien en habit de Cour ! Et ces petits charmes naissans que l'amour semble avoir placés lui-même ? En vérité , cela est plaisant ! A qui la nature va-t-elle prodiguer ses dons ? où la beauté va-t-elle se cacher ? Laurette , quel âge avez-vous ? — J'ai eu quinze ans le mois passé. — On va bientôt vous marier sans doute ? — Mon père dit que rien ne presse. — Et vous ,

Laurette, n'avez-vous pas quelque petit amour dans le cœur ? — Je ne fais pas ce que c'est qu'un petit amour.

— Quoi ! pas un garçon ne vous fait désirer qu'on vous le donne pour mari ?

— Je ne me mêle pas de cela : c'est mon père que ce soin regarde. — Que fait votre père ? — Il cultive son bien.

— Est-il riche ? — Non ; mais il dit qu'il est heureux, si je suis sage. — Et à quoi vous occupez-vous ? — J'aide mon père, je travaille avec lui. — Avec lui ! Quoi ! vous cultivez la terre ? —

Oui ; mais les soins que la vigne demande, ne sont pour moi qu'un amusement. Sarcler, planter les échalas, y attacher le pampre, en élaguer les feuilles pour faire mûrir le raisin, le recueillir quand il est mûr, tout cela n'est pas bien pénible. — Malheureuse enfant ! je ne m'étonne pas si ses jolies mains sont ternies. Quel dommage que cela soit né dans un état vil & obscur !

Laurette, qui dans son village n'avoit

jamais excité que l'envie , fut un peu surprise d'inspirer la pitié. Comme son père lui cachoit avec soin ce qui auroit pu lui causer des regrets , il ne lui étoit jamais venu dans la pensée qu'elle fût à plaindre. Mais en jetant les yeux sur la parure de ces femmes, elle vit bien qu'elles avoient raison. Quelle différence de leurs vêtemens aux siens ! quelle fraîcheur & quel éclat dans l'étoffe soyeuse & légère qui flottoit à longs plis autour d'elles ! que de délicatesse dans leur chaussure ! avec quelle grace & quelle élégance leurs cheveux étoient arrangés ! quel nouveau lustre ce beau linge, ces rubans, ces dentelles donnoient à des charmes à demi-voilés ! A la vérité, ces femmes n'avoient pas l'air vif d'une santé brillante : mais Laurette pouvoit-elle croire que le luxe qui l'éblouissoit, fût la cause de cette langueur que le rouge même ne pouvoit déguiser ? Comme elle rêvoit à tout cela, le

Comte de Luzy s'approche, & l'invite à danser avec lui. Il étoit jeune, leste, bien fait, & trop séduisant pour Laurette.

Quoiqu'elle n'eût pas le goût bien délicat en fait de danse, elle ne laissa pas de remarquer, dans la noblesse, la précision, & la légèreté des mouvemens du Comte, un agrément que n'avoient pas les sauts des jeunes Villageois. Elle s'étoit quelquefois senti presser la main, mais jamais par une main si douce. Le Comte, en dansant, la suivoit des yeux : Laurette trouva que ses regards donnoient de la vie & de l'ame à sa danse ; & soit qu'elle voulût, par émulation, donner le même agrément à la sienne, soit que la première étincelle de l'amour se communiquât de son cœur à ses yeux, ils répondirent à ceux du Comte par l'expression la plus naïve de la joie & du sentiment.

La danse finie, Laurette alla s'asseoir au pied de l'ormeau, & le Comte aux

genoux de Laurette. Ne nous quittons plus, lui dit-il, ma belle enfant : je ne veux danser qu'avec vous. C'est bien de l'honneur à moi, lui dit-elle ; mais cela fâcheroit mes compagnes ; & dans ce village on est jaloux. — On doit l'être sans doute de vous voir si jolie ; & à la ville on le feroit de même : c'est un malheur qui vous suivra partout. Ah ! Laurette, si dans Paris, au milieu de ces femmes, si vaines d'une beauté qui n'est qu'artifice, on vous voyoit tout à coup paroître avec ces charmes si naturels, dont vous ne vous doutez pas!...—Moi, Monsieur, à Paris! hélas ! & qu'y ferois-je ? — Les délices de tous les yeux, la conquête de tous les cœurs. Ecoutez, Laurette, nous n'avons pas ici la liberté de causer ensemble. Mais, en deux mots, il ne tient qu'à vous d'avoir, au lieu d'une cabane obscure & d'une vigne à cultiver, il ne tient qu'à vous d'avoir à Paris un petit palais brillant d'or &

de soie, une table servie selon vos désirs, les meubles les plus voluptueux, le plus élégant équipage, des robes de toutes les saisons, de toutes les couleurs, enfin tout ce qui fait l'agrément d'une vie aisée, tranquille, délicieuse, sans autre soin que de jouir & de m'aimer comme je vous aime. Vous y penserez à loisir. Dimanche l'on danse au château; toute la jeunesse du village y est invitée. Vous y ferez, belle Laurette; & là, vous me direz si mon amour vous touche, si vous acceptez mes bienfaits. Je ne vous demande aujourd'hui que le secret, mais le secret le plus inviolable. Gardez-le bien: s'il vous échappoit, tout le bonheur qui vous attend, s'évanouiroit comme un songe.

Laurette, en effet, crut avoir rêvé. Le sort brillant qu'on lui avoit peint étoit si éloigné de l'humble état où elle étoit réduite, qu'un passage si facile & si prompt de l'un à l'autre n'étoit pas

concevable. Le beau jeune homme qui lui avoit fait ces offres, n'avoit pourtant pas l'air d'un trompeur. Il lui avoit parlé si sérieusement ! elle avoit vu tant de bonne foi dans ses yeux & dans son langage !

Je me ferois bien aperçu, disoit-elle, s'il eût voulu se moquer de moi. Cependant, pourquoi ce mystère qu'il m'a tant recommandé ? En me rendant heureuse, il veut que je l'aime ; rien n'est plus juste : mais sans doute il consent que mon père partage avec moi ses bienfaits : pourquoi donc nous cacher de mon père ? Si Laurette avoit eu l'idée de la séduction & du vice, elle eût compris facilement pourquoi Luzy demandoit le secret : mais la sagesse qu'on lui avoit inspirée, se borroit à se refuser aux brusques libertés des garçons du village ; & dans l'air honnête & respectueux du Comte, elle ne voyoit rien dont elle dût se défier & se garantir.

Tout occupée de ces réflexions , la tête remplie de l'image du luxe & de l'abondance , elle retourne à son humble demeure : tout sembloit y avoir changé. Laurette , pour la première fois , fut humiliée d'habiter sous le chaume. Ces meubles simples , que le besoin lui rendoit précieux , s'avilirent ; les soins domestiques , dont elle étoit chargée , commencèrent à la rebuter ; elle ne trouva plus la même faveur à ce pain que la sueur arrose ; & sur cette paille fraîche où elle dormoit si bien , elle soupira pour des lambris dorés , & pour un lit voluptueux & riche.

Ce fut bien pis le lendemain , quand il fallut retourner au travail , & aller , sur un côteau brûlant , soutenir la chaleur du jour. A Paris , disoit-elle , je ne m'éveillerois que pour jouir tranquillement , sans autre soin que d'aimer & de plaire. Monsieur le Comte me l'a bien dit. Qu'il est aimable Monsieur le Comte ! De toutes celles du village , il

n'a vu que moi ; il a même quitté les Dames du château, pour ne s'occuper que d'une paysanne. Il n'est pas fier celui-là ; & cependant il a bien de quoi l'être ! Il sembloit que je lui faisois grace, en le préférant à des gens de village : il m'en remercioit avec des yeux si tendres ! d'un air si humble & si touchant ! Et dans son langage quelle aimable douceur ! Quand il auroit parlé à la Dame du lieu , il n'auroit pas été plus honnête. Heureusement j'étois assez bien mise ; mais aujourd'hui, s'il me voyoit ! quel vêtement ! quel état que le mien !

Le dégoût de sa situation ne fit que redoubler, pendant trois jours de fatigue & d'ennui, qu'elle eut encore à soutenir avant de revoir le Comte.

Le moment qu'ils attendoient tous deux avec impatience arrive. Toute la jeunesse du village est assemblée au château voisin ; & dans une salle de tilleuls, bientôt le son des instrumens

donne le signal de la danse. Laurette s'avance avec ses compagnes, non plus de cet air délibéré qu'elle avoit à la fête du village, mais d'un air modeste & craintif. Ce fut pour Luzy une beauté nouvelle, une Grace timide & décente, au lieu d'une Nymphé vive & légère. Il la salua avec distinction, mais sans aucun signe d'intelligence. Il s'abstint même de l'approcher, & attendit, pour danser avec elle, qu'un autre lui donnât l'exemple. Ce fut le Chevalier de Soligny, qui, depuis la fête du village, n'avoit cessé de parler de Laurette avec une espèce de ravissement. Luzy crut voir en lui un rival, & le suivit des yeux avec inquiétude : mais Laurette n'eut pas besoin, pour le tranquilliser, de s'apercevoir de sa jalousie. En dansant avec Soligny, son regard fut vague, son air indifférent, son maintien froid & négligé. Vint le tour de Luzy de danser avec elle ; & il crut voir, en la saluant, toutes les graces s'a-

nimer, tous les charmes éclore sur son visage. Le précieux coloris de la pudeur s'y répandit ; un sourire furtif & presque imperceptible remua ses lèvres de rose ; & la faveur d'un regard touchant le ravit de joie & d'amour. Son premier mouvement, s'ils étoient seuls, feroit de tomber aux genoux de Laurette, de lui rendre grace, & de l'adorer ; mais il commande à ses yeux mêmes de retenir le feu de leurs regards : sa main seule, en pressant la main de celle que son cœur appelle son amante, lui exprime, en tremblant, ses transports.

Belle Laurette, lui dit-il après la danse, éloignez-vous un peu de vos compagnes. Je suis impatient de savoir ce que vous avez résolu. — De ne pas faire un pas sans l'aveu de mon père, & de suivre en tout ses avis. Si vous me faites du bien, je veux qu'il le partage ; si je vous suis, je veux qu'il y consente. — Ah ! gardez-vous de le

consulter ; c'est lui sur-tout que je dois craindre. Il y a parmi vous , pour s'aimer & s'unir , des formalités que mon nom , mon état me défendent de suivre. Votre père voudroit m'y assujettir ; il exigeroit de moi l'impossible ; & sur mon refus , il m'accuseroit d'avoir voulu vous abuser. Il ne fait pas combien je vous aime ; mais vous , Laurette , me croyez-vous capable de vouloir vous nuire ? — Hélas ! non ; je vous crois la bonté même. Vous seriez bien trompeur , si vous étiez méchant. — Osez donc vous fier à moi. — Ce n'est pas que je m'en défie ; mais je ne puis me cacher de mon père : je lui appartiens , je dépends de lui. Si ce que vous me proposez me convient , il y consentira. — Il n'y consentira jamais. Vous m'aurez perdu , vous en ferez fâchée : hélas ! il ne sera plus temps ; & pour toute la vie vous serez condamnée à ces vils travaux que vous aimez sans doute , puisque vous

n'osez les quitter. Ah ! Laurette , ces mains délicates sont-elles faites pour cultiver la terre ? Faut-il que le hâle dévore les couleurs de ce joli teint ? Vous , le charme de la nature , toutes les Graces , tous les Amours ! vous , Laurette , vous consommer dans une vie obscure & pénible ! finir par être la ménagère de quelque grossier villageois ! vieillir peut-être dans l'indigence , sans avoir goûté aucun de ces plaisirs qui devoient vous suivre sans cesse ! voilà ce que vous préférez aux délices de l'abondance & du loisir que je vous promets. Et à quoi tient votre résolution ? A la peur de causer quelques momens d'inquiétude à votre père ? Oui , votre fuite l'affligera ; mais après , quelle sera sa joie , en vous voyant riche de mes bienfaits , dont il sera comblé lui-même ! Quelle douce violence ne lui ferez-vous pas , en l'obligeant à quitter sa cabane , & à se donner du repos ! car

dès-lors je n'ai plus ses refus à craindre : mon bonheur , le vôtre , & le sien seront assurés pour jamais.

Laurette eut bien de la peine à résister à la séduction , mais enfin elle y résista ; & sans le fatal incident qui la rejeta dans le piège , le seul instinct de l'innocence auroit suffi pour l'en garantir.

Dans un orage qui fondit autour du village de Coulange , le plus terrible fléau des campagnes , la grêle anéantit l'espoir des vendanges & des moissons. La désolation fut générale. Pendant l'orage , mille cris douloureux se mêloient au bruit des vents & du tonnerre : mais quand le ravage fut consommé , & qu'une clarté plus affreuse que les ténèbres qui l'avoient précédée , fit voir les rameaux de la vigne dépouillés & rompus , les épis pendans sur leur tige brisée , les fruits des arbres abattus ou meurtris ; ce ne fut par-tout ,

dans la campagne désolée, qu'un vaste & lugubre silence : les chemins étoient couverts d'une foule de malheureux, pâles, consternés, immobiles, qui, d'un œil morne contemplant leur ruine, pleuroient la perte de l'année, & ne voyoient dans l'avenir que l'abandon, la misère, & la mort. Sur le seuil des cabanes, les mères éplorées pressoient contre leur sein leurs tendres nourrissons, & leur disoient, les yeux en larmes, Qui vous allaitera, si nous manquons de pain ?

A la vue de cette calamité, la première idée qui vint à Luzy, fut celle de la douleur où Laurette & son père devoient être plongés. Impatient de voler à leur secours, il cacha ce tendre intérêt sous le voile d'une pitié commune à cette foule de malheureux. Allons au village, dit-il à sa compagnie ; portons-y la consolation. Il en coûtera peu de chose à chacun de nous, pour sauver vingt familles du déses-

poir où ce désastre les a réduites. Nous avons partagé leur joie ; allons partager leur douleur.

Ces mots firent leur impression sur les cœurs, déjà émus par la pitié. Le Marquis de Clancé donna l'exemple. Il se présenta à ses paysans, leur offrit des secours, leur promit des soulagemens, & leur rendit l'espoir & le courage. Tandis que des larmes de reconnoissance couloient autour de lui, sa compagnie, hommes & femmes, se répandoient dans le village, entroient dans les chaumières, y versaient leurs dons, & goûtoient le plaisir sensible & rare de se voir adorer par un peuple attendri. Cependant Luzy couroit en insensé, cherchant la demeure de Laurette. On la lui indique ; il y vole, & voit sur la porte un villageois assis, la tête penchée sur ses genoux, & se couvrant le visage de ses deux mains, comme s'il eût craint de revoir la lumière. C'étoit le père de Laurette. Mon

ami, lui dit le Comte, je vous vois consterné ; mais ne vous désespérez pas : le Ciel est juste , & parmi les hommes, il y a des cœurs compatissans. Eh ! Monsieur, lui répondit le villageois en soulevant sa tête, est-ce à un homme qui a servi vingt ans sa patrie, qui s'est retiré couvert de blessures, & qui depuis n'a cessé de travailler sans relâche, est-ce à lui de tendre la main ? La terre, arrosée de ma sueur, ne devoit-elle pas me donner de quoi vivre ? finirai-je par mendier mon pain ? Une ame si fière & si noble, dans un homme obscur, étonna le Comte. Vous avez donc servi ? lui demanda-t-il. — Oui, Monsieur. J'ai pris les armes sous Berwick ; j'ai fait les campagnes de Maurice. Mon père, avant qu'un procès funeste l'eût dépouillé de son bien, avoit de quoi me soutenir dans le grade où j'étois parvenu. Mais en même temps que je fus réformé, il fut ruiné sans ressource.

Nous vînmes ici nous cacher ; & des débris de notre fortune , nous acquîmes un petit fonds que je cultivai de mes mains. Notre premier état n'étoit pas connu ; & celui-ci , où je semblois né , ne me faisoit aucune honte. Je nourrissois , je consolais mon père. Je me mariaï , ce fut là mon malheur ; & c'est aujourd'hui que je le sens. — Votre père n'est plus ? — Hélas ! non. — Votre femme ? — Elle est trop heureuse de n'avoir pas vu ce funeste jour. — Êtes-vous chargé de famille ? — Je n'ai qu'une fille , & l'infortunée N'entendez-vous pas ses sanglots ? Elle se cache & se tient loin de moi , pour ne pas me déchirer l'ame. Luzy eût voulu se précipiter dans la cabane où gémissoit Laurette ; mais il se retint , de peur de se trahir.

Tenez , dit-il au père en lui donnant sa bourse : ce secours est bien peu de chose ; mais au besoin , souvenez-vous du Comte de Luzy. C'est à Paris que
je

je fais ma demeure. En disant ces mots, il s'éloigna, sans donner au père de Laurette le temps de le remercier.

Quel fut l'étonnement du bon homme Bazile, en trouvant dans la bourse une somme si considérable ! cinquante louis ! plus que le triple du revenu de son petit côteau ! Viens, ma fille, s'écria-t-il : regarde celui qui s'éloigne : ce n'est pas un homme, c'est un ange du Ciel. Mais que vais-je croire ? il n'est pas possible qu'il ait voulu me donner tout cela. Va, Laurette, cours après lui, & fais-lui voir qu'il s'est trompé. Laurette vole sur les pas de Luzy ; & l'ayant atteint, Mon père, lui dit-elle, ne peut croire que vous ayez voulu nous faire ce don-là. Il m'envoie pour vous le rendre. — Ah ! Laurette, tout ce que j'ai n'est-il pas à vous & à votre père ? puis-je trop le payer de vous avoir fait naître ? Reportez-lui ce foible don : ce n'est qu'un essai de ma bienveillance ; mais cachez-lui

en bien le motif : dites-lui seulement que je suis trop heureux d'obliger un homme de bien. Laurette voulut lui rendre grace. Demain , lui dit-il , au point du jour , en passant au bout du village , je recevrai , si vous voulez , vos remercîmens avec vos adieux. — Quoi ! c'est demain que vous vous en allez ! — Oui , je m'en vais , le plus amoureux & le plus malheureux des hommes. — Au point du jour c'est à peu près l'heure où mon père & moi nous allons au travail. — Ensemble ? — Non , il y va le premier : c'est moi qui ai le soin du ménage , & cela me retarde un peu. — Et passez-vous sur mon chemin ? — Je le traverse au-dessus du village ; mais fallût-il me détourner , c'est bien le moins que je vous doive pour tant de marques d'amitié. — Adieu donc , Laurette , à demain. Que je vous voye , ne fût-ce qu'un instant : ce plaisir sera le dernier de ma vie.

Bazile , au retour de Laurette , ne douta plus des bienfaits de Luzy. Ah ! le bon jeune homme ! ah ! l'excellent cœur ! s'écrioit-il à chaque instant. Ne négligeons pourtant pas , ma fille , ce que la grêle nous a laissé. Moins il y en a , plus il faut prendre soin de mener à bien ce qui reste.

Laurette étoit si touchée des bontés du Comte , si affligée de faire son malheur , qu'elle pleura toute la nuit. Ah ! sans mon père , disoit-elle , quel plaisir j'aurois eu à le suivre ! Le lendemain elle ne mit pas son habit des fêtes ; mais , dans l'extrême simplicité de son vêtement , elle ne laissa pas de mêler un peu de la coquetterie naturelle à son âge. Je ne le verrai plus : qu'importe que je sois plus ou moins jolie à ses yeux ? Pour un moment , ce n'est pas la peine. En disant ces mots , elle ajustoit son bavolet & sa collerette. Elle imagina de lui porter des fruits dans la corbeille de son déjeuner. Il ne les

méprisera pas , disoit-elle ; je lui dirai que je les ai cueillis : & en arrangeant ces fruits sur un lit de paille , elle les arrosoit de larmes. Son père étoit déjà parti ; & à la blancheur de l'aube du jour se mêloit déjà cette légère teinte d'or & de pourpre que répand l'aurore , lorsque la pauvre enfant , le cœur tout saisi , arriva seule au bout du village. L'instant d'après elle vit paroître la diligence du Comte , & à cette vue elle se troubla. Du plus loin que Luzy l'aperçut , il s'élança de sa voiture ; & venant au devant d'elle avec l'air de la douleur , Je suis pénétré , lui dit-il , belle Laurette , de la grace que vous m'accordez. J'ai du moins la consolation de vous voir sensible à ma peine , & je puis croire que vous êtes fâchée de m'avoir rendu malheureux. J'en suis désolée , répondit Laurette ; & je donnerois tout le bien que vous nous avez fait , pour ne vous avoir jamais vu. — Et moi, Lau-

rette, je donnerois tout celui que j'ai, pour ne vous quitter de ma vie. — Hélas ! il me semble qu'il ne tenoit qu'à vous : mon père n'avoit rien à vous refuser ; il vous chérit, il vous révère. — Les pères sont cruels ; ils veulent qu'on s'épouse, & je ne puis vous épouser. N'y pensons plus. Nous allons nous quitter, nous dire un éternel adieu, nous qui jamais, si vous l'aviez voulu, n'aurions cessé de vivre l'un pour l'autre, de nous aimer, de jouir ensemble de tous les dons que m'a faits la fortune, & de tous ceux que vous a faits l'amour. Ah ! vous ne les concevez pas, ces plaisirs qui nous attendoient. Si vous en aviez quelque idée ! si vous saviez à quoi vous renoncez ! — Mais, sans le savoir, je le sens. Tenez, depuis que je vous ai vu, tout ce qui n'est pas vous ne m'est rien. D'abord mon esprit s'occupoit des belles choses que vous m'aviez promises ; & puis

tout cela s'est évanoui : je n'y ai plus pensé , je n'ai pensé qu'à vous. Ah ! si mon père le vouloit ! — Qu'avez - vous besoin qu'il le veuille ? Attendez-vous son aveu pour m'aimer ? notre bonheur n'est-il pas en nous-mêmes ? L'amour , la bonne foi , Laurette , voilà vos titres & mes garans. En est-il de plus saints , de plus inviolables ? Ah ! croyez-moi , quand le cœur s'est donné , tout est dit , & la main n'a plus qu'à le suivre. Livrez - la moi donc cette main , que je la baise mille fois , que je l'arrose de mes larmes. La voilà , dit-elle en pleurant. Elle est à moi , s'écria-t-il , cette main si chère , elle est à moi , je la tiens de l'amour : pour me l'ôter , il faut m'ôter la vie. Oui , Laurette , je meurs à vos pieds , s'il faut me séparer de vous. Laurette croyoit bonnement qu'en cessant de la voir il cesseroit de vivre. Hélas ! disoit-elle , & c'est moi qui serai la cause de ce malheur ! — Oui ,

cruelle , vous en ferez la cause. Vous voulez ma mort, vous la voulez. — Eh ! mon Dieu , non : je donnerois pour vous ma vie. Prouvez-le moi , dit-il en lui faisant une espèce de violence , & suivez-moi si vous m'aimez. Non , dit-elle , je ne le puis , je ne le puis sans l'aveu de mon père. — Eh bien , laissez , laissez-moi donc me livrer à mon désespoir. A ces mots , Laurette , pâle & tremblante , le cœur pénétré de douleur & de crainte , n'osoit ni retenir , ni lâcher la main de Luzy. Ses yeux , pleins de larmes , suivoient avec effroi les regards égarés du Comte. Daignez , lui dit-elle pour le calmer , daignez me plaindre & me voir sans colère. J'espérois vous faire agréer ce témoignage de ma reconnaissance ; mais je n'ose plus vous l'offrir. Qu'est-ce ? dit-il. Des fruits , à moi ! Ah ! cruelle , vous m'insultez. C'est du poison que je demande ; &

jetant la corbeille avec emportement, il se retiroit furieux.

Laurette prit ce mouvement pour de la haine ; & son cœur, déjà trop attendri, ne put soutenir cette dernière atteinte. A peine eut-elle la force de s'éloigner de quelques pas , & d'aller tomber de défaillance au pied d'un arbre. Luzy, qui la suivoit des yeux , accourt, & la trouve baignée de larmes, le sein suffoqué de sanglots, sans couleur, presque inanimée. Il se désole, il ne pense d'abord qu'à la rappeler à la vie : mais si-tôt qu'il lui voit reprendre ses esprits, il profite de sa foiblesse ; & avant qu'elle soit revenue de son évanouissement , elle est déjà loin du village , dans la diligence du Comte, dans les bras de son ravisseur. Où suis-je ? dit-elle en ouvrant les yeux. Ah ! Monsieur le Comte , est-ce vous ? me ramenez-vous au village ? Moitié de mon ame, lui dit-il en la

pressant contre son sein , j'ai vu le moment où nos adieux nous coûtoient la vie à l'un & à l'autre. Ne mettons plus à cette épreuve deux cœurs trop foibles pour la soutenir.

Je me donne à toi , ma Laurette ; c'est sur tes lèvres que je fais le serment de vivre uniquement pour toi. Je ne demande pas mieux , lui dit-elle , que de vivre aussi pour vous seul. Mais mon père ! laisserai-je mon père ? n'est-ce pas à lui de disposer de moi ? — Ton père , ma Laurette , sera comblé de biens ; il partagera le bonheur de sa fille : nous serons tous deux ses enfans. Repose-toi sur ma tendresse du soin de l'adoucir & de le consoler. Viens , laisse-moi recueillir tes larmes , laisser tomber les miennes dans ton sein : ce sont les larmes de la joie , les larmes de la volupté. Le dangereux Luzy mêloit à ce langage tous les charmes de la séduction ; & Laurette n'y étoit pas insensible. Mais

son pere, inquiet , affligé , cherchant sa fille, l'appelant à grand cris , la demandant à tout le village , ne la revoyant pas le soir , & se retirant désolé , désespéré de l'avoir perdue : cette image , présente à son esprit , l'occupoit , la troubloit sans cesse. Il fallut tromper sa douleur.

Luzy couroit avec ses chevaux ; les flores de sa voiture étoient baissées ; ses gens étoient sûrs & fidèles ; & Laurette ne laissoit après elle aucun vestige de sa fuite. Il étoit même essentiel à Luzy de bien cacher son enlèvement. Mais il détacha l'un de ses domestiques , qui , d'un village éloigné de la route , fit tenir au Curé de Coulanges ce billet où Luzy avoit déguisé sa main.

« Dites au père de Laurette qu'il soit
» tranquille , qu'elle est bien , & que
» la dame qu'il l'a prise avec elle ,
» en aura soin comme de son enfant.
» Dans peu il saura ce qu'elle est de-
» venue ».

Ce billet , qui n'étoit rien moins que consolant pour le père , suffit pour étourdir la fille sur le malheur de son évasion. L'amour avoit pénétré dans son ame , il en ouvrit l'accès au plaisir ; & dès lors les nuages de la douleur se dissipèrent , les pleurs tarirent , le regret s'appaîsa ; & un oubli passager , mais profond , de tout ce qui n'étoit pas son amant , lui laissa goûter sans alarmes le coupable bonheur d'être à lui.

L'espèce de délire où elle tomba en arrivant à Paris , acheva d'égarer son ame. Sa maison étoit un palais de Fée ; tout y avoit l'air de l'enchantement. Le bain , la toilette , le soupé , le repos délicieux que lui laissa l'amour , furent autant de formes variées que prit la volupté , pour la séduire par tous les sens. A son reveil , elle croyoit encore être abusée par un songe. En se levant , elle se vit entourée de femmes attentives à la servir , & ja-

louses de lui complaire. Elle qui jamais n'avoit su qu'obéir , n'eut qu'à désirer pour être obéie. Vous êtes Reine ici , lui dit son amant , & j'y suis votre premier esclave.

Imaginez , s'il est possible , la surprise & le ravissement d'une jeune & simple payfanne , en voyant ses beaux cheveux noirs , si négligemment noués jusqu'alors , & dont la nature seule avoit formé les ondes , s'arrondir en boucles sous le pli de l'art , & s'élever en diadème semé de fleurs & de diamans ; en voyant étalées à ses yeux les parures les plus galantes , qui toutes sembloient solliciter son choix ; en voyant , dis-je , sa beauté sortir radieuse comme d'un nuage , & se reproduire dans les brillans trumeaux qui l'environnoient pour la multiplier. La nature lui avoit prodigué tous ses charmes ; mais quelques-uns de ces dons avoient besoin d'être cultivés , & les talens vinrent en foule se dis-

puter le soin de l'instruire & la gloire de l'embellir. Luzy possédoit , adoroit sa conquête , enivré de joie & d'amour.

Cependant le bon homme Bazile étoit le plus malheureux des pères. Fier , plein d'honneur , & sur-tout jaloux de la réputation de sa fille , il l'avoit cherchée , attendue en vain , sans publier son inquiétude ; & personne , dans le village , n'étoit instruit de son malheur. Le Curé vint l'en assurer lui-même , en lui communiquant le billet qu'il avoit reçu. Bazile n'ajouta pas foi à ce billet ; mais dissimulant avec le Pasteur : Ma fille est sage , lui dit-il ; mais elle est jeune , simple , & crédule. Quelque femme aura voulu l'avoir à son service , & lui aura persuadé de prévenir mes refus. Ne faisons pas un bruit scandaleux , d'une imprudence de jeunesse , & laissons croire que ma fille ne m'a quitté qu'avec mon aveu. Le secret n'est su que de vous ;

ménagez la fille & le père. Le Curé, prudent & homme de bien, promet & garda le silence. Mais Bazile, dévoré de chagrin, passoit les jours & les nuits dans les larmes. Qu'est-elle devenue ? disoit-il. Est-ce une femme qu'elle a suivie ? y en a-t-il d'assez insensée pour dérober une fille à son père, & se charger d'un enlèvement ? Non, non, c'est quelque ravisseur qui l'aura séduite, & qui l'aura perdue. Ah ! si je puis le découvrir, ou son sang ou le mien lavera mon injure. Il se rendit lui-même au village d'où l'on avoit apporté le billet. Avec les indices du Curé, il parvint à découvrir celui qui s'étoit chargé du message : il l'interrogea ; mais il n'en put tirer que des détails confus & vagues. La position même du lieu ne servit qu'à lui donner le change. Il étoit éloigné de six lieues de la route que Luzy avoit prise, & sur un chemin opposé. Mais quand Bazile auroit combiné le

départ du Comte avec l'évasion de sa fille , il n'auroit jamais soupçonné de ce crime un jeune homme si vertueux. Comme il ne confioit sa douleur à personne , personne ne pouvoit l'éclairer. Il gémissoit donc au dedans de lui-même , & dans l'attente de quelque lueur qui vînt décider ses soupçons. Mon Dieu , disoit-il , c'est dans votre colère que vous me l'avez donnée ! Et moi , insensé , je m'applaudissois en la voyant croître & s'embellir ! Ce qui faisoit mon orgueil , fait ma honte. Que n'est-elle morte en naissant !

Laurette tâchoit de se persuader que son père étoit tranquille ; & le regret de l'avoir laissé ne la touchoit que foiblement. L'amour , la vanité , le goût des plaisirs , ce goût si vif dans sa naissance , le soin de cultiver ses talens , enfin mille amusemens variés sans cesse , partageoient sa vie & remplissoient son ame. Luzy , qui l'aimoit à l'idolâtrie , & qui avoit peur qu'on ne

la lui enlevât, l'exposoit le moins qu'il lui étoit possible au grand jour ; mais il lui ménageoit tous les moyens que le mystère a inventés pour être invisible au milieu du monde. C'en étoit assez pour Laurette : heureuse de plaire à celui qu'elle aimoit, elle ne sentoît pas ce désir inquiet, ce besoin d'être vue & d'être admirée, qui promène seul tant de jolies femmes dans nos spectacles & dans nos jardins. Quoique Luzy, par le choix d'un petit cercle d'hommes aimables, rendît sès soupés amusans, elle ne s'y occupoit que de lui ; & sans défobliger personne, elle favoit le lui témoigner. L'art de concilier les prédilections avec les bien-séances est le secret des ames délicates : la coquetterie en fait une étude ; l'amour le fait sans l'avoir appris.

Six mois se passèrent dans cette union, dans cette douce intelligence de deux cœurs remplis & charmés l'un de l'autre, sans ennui, sans inquiétude,

fans autre jalousie que celle qui fait craindre de ne pas plaire autant qu'on aime , & qui fait désirer de réunir tout ce qui peut captiver un cœur.

Dans cet intervalle , le père de Laurette avoit reçu deux fois des nouvelles de sa fille , avec des présens de la dame qui l'avoit prise en amitié. C'étoit au Curé que s'adressoit Luzy. Remis à la poste voisine du village par un domestique affidé , les paquets arrivoient anonymes. Bazile n'auroit su à qui les renvoyer ; & puis ses refus auroient fait douter de ce qu'il vouloit laisser croire ; & il trembloit que le Curé n'eût les mêmes soupçons que lui. Hélas ! disoit ce bon père en lui-même , ma fille est peut-être encore honnête. Toutes les apparences l'accusent ; mais ce ne sont que des apparences ; & quand mes soupçons seroient justes , c'est à moi de gémir , mais ce n'est pas à moi de déshonorer mon enfant.

Le Ciel devoit quelque consolation à la vertu de ce digne père ; & ce fut lui sans doute qui fit naître l'incident dont je vais parler.

Le petit commerce de vin que faisoit Bazile, l'obligea de venir à Paris. Comme il traversoit cette ville immense, un embarras causé par des voitures qui se croisoient, l'arrêta. La voix d'une femme effrayée attira son attention. Il voit il n'ose en croire ses yeux Laurette, sa fille , dans un char d'or & de glace , vêtue d'une robe éclatante & couronnée de diamans. Son père l'auroit méconnue, si, l'apercevant elle-même , la surprise & la confusion ne l'eussent fait reculer & se couvrir le visage. Au mouvement qu'elle fit pour se cacher , & plus encore au cri qui lui échappa , il ne put douter que ce ne fût elle. Pendant que les voitures qui s'étoient accrochées se dégageoient , Bazile se glisse entre le mur & le carrosse de sa

filles , monte à la portière , & d'un ton sévère dit à Laurette : Où logez-vous ? Laurette , saisie & tremblante , lui dit sa demeure. Et sous quel nom êtes-vous connue , lui demanda-t-il ? On m'appelle *Coulange* , répondit-elle en baissant les yeux , du nom du lieu de ma naissance. — De votre naissance ! Ah ! malheureuse ! . . . A ce soir , au déclin du jour : soyez chez vous , & soyez y seule. A ces mots , il descend , & poursuit son chemin.

L'étonnement stupide où tomba Laurette n'étoit pas encore dissipé , lorsqu'elle se trouva chez elle.

Luzy soupait à la campagne. Elle se voyoit livrée à elle-même , dans le moment où elle auroit eu le plus besoin de conseil & d'appui. Elle alloit paroître devant son père , qu'elle avoit trahi , délaissé , accablé de douleur & de honte. Son crime alors s'offrit à elle sous les traits les plus odieux. L'humiliation de son état lui étoit connue.

L'ivresse de l'amour , le charme des plaisirs en avoient éloigné l'idée ; mais dès que le voile fut tombé , elle se vit telle qu'elle étoit aux yeux du monde & aux yeux de son père. Effrayée de l'examen & du jugement qu'elle alloit subir , Malheureuse ! s'écrioit-elle en fondant en larmes , où fuir ? où me cacher ? Mon père , l'honnêteté même , me retrouve égarée , abandonnée au vice , avec un homme qui ne m'est rien ! O mon père ! ô juge terrible ! comment me montrer à vos yeux ? Il lui vint plus d'une fois dans la pensée de l'éviter & de disparaître ; mais le vice n'avoit pas encore effacé de son ame les saintes lois de la nature. Moi , le réduire au désespoir , dit-elle ; & après avoir mérité ses reproches , m'attirer sa malédiction ! Non , quoiqu'indigne du nom de sa fille , je révère ce nom sacré. Vint-il me tuer de sa main , je dois l'attendre & tomber à ses pieds. Mais non , un père est toujours père.

Le mien sera touché de mes pleurs. Mon âge, ma foiblesse, l'amour du Comte, ses bienfaits, tout m'excuse; & quand Luzy aura parlé, je ne serai plus si coupable.

Elle auroit été désolée que ses gens fussent témoins de l'humiliante scène qui s'alloit passer. Heureusement elle avoit annoncé qu'elle soupoit chez une amie; & ses femmes avoient pris pour elles cette soirée de liberté. Il lui fut facile d'éloigner de même les deux laquais qui l'avoient suivie; & lorsque son père arriva, ce fut elle qui le reçut.

Êtes-vous seule? lui dit-il. — Oui, mon père. Il entre avec émotion; & après l'avoir regardée en face, dans un triste & morne silence: Que faites-vous ici? lui demanda-t-il. La réponse de Laurette fut de se prosterner à ses pieds & de les arroser de ses larmes. Je vois, dit le père en jetant les yeux autour de lui dans cet appartement où tout annonçoit la richesse & le luxe, je vois

que le vice est à son aise dans cette ville. Puis-je savoir qui a pris soin de vous enrichir en si peu de temps , & de qui vous viennent ces meubles , ces habits , ce bel équipage où je vous ai vue ? — Laurette ne répondit encore que par ses pleurs & ses sanglots. Parlez , lui dit-il , vous pleurerez après ; vous en aurez tout le loisir.

Au récit de son aventure , dont elle ne déguisa rien , Bazile passa de l'étonnement à l'indignation. Luzy ! disoit-il , cet honnête homme ! . . . Et voilà donc les vertus des Grands ! Le lâche ! en me donnant son or , croyoit-il me payer ma fille ? Ils s'imaginent , ces riches superbes , que l'honneur des pauvres gens est une chose vile , & que la misère le met à prix. Il se flattoit de me consoler ! il te l'avoit promis ! Homme dénaturé ! qu'il connoît peu l'ame d'un père ! Non , depuis que je t'ai perdue , je n'ai pas eu un moment sans douleur , pas un quart d'heure de

sommeil tranquille. Le jour, la terre que je cultivois étoit mouillée de mes larmes ; la nuit , tandis que tu t'oubliais , que tu te perdois dans les plaisirs , ton père , étendu sur la paille , s'arrachoit les cheveux , & te rappeloit à grands cris. Eh quoi ! jamais mes gémissemens n'ont retenti jusqu'à ton ame ! L'image d'un père désolé ne s'est jamais offerte à ta pensée , n'a jamais troublé ton repos !

Ah ! le Ciel m'est témoin , lui dit-elle , que , si j'avois cru vous causer tant de peine , j'aurois tout quitté pour voler dans vos bras. Je vous révère , je vous aime , je vous aime plus que jamais. Hélas ! quel père j'ai affligé ! Dans ce moment même , où je m'attendois à trouver en vous un juge inexorable , je n'entends de votre bouche que des reproches pleins de douceur. Ah ! mon père , en tombant à vos pieds , je n'ai senti que la honte & la crainte ; mais à présent c'est de ten-

dressé que vous me voyez pénétrée ; & aux larmes du repentir se joignent celles de l'amour. Ah ! je revis, je retrouve ma fille , s'écria Bazile en la relevant. Votre fille , hélas ! dit Laurette ; elle n'est plus digne de vous. — Non , ne va pas te décourager. L'honneur, Laurette , est sans doute un grand bien ; l'innocence, un plus grand bien encore ; & si j'en avois eu le choix, j'aurois mieux aimé te voir ôter la vie. Mais quand l'innocence & l'honneur sont perdus , il reste encore un bien inestimable, c'est la vertu, qui ne périt jamais , qu'on ne perd jamais sans retour. On n'a qu'à le vouloir, elle renaît dans l'ame ; & lorsqu'on la croit étouffée , un seul remords la reproduit. Voilà de quoi te consoler , ma fille , de la perte de l'innocence ; & si ton repentir est sincère , le Ciel & ton père sont apaisés. Du reste, personne , dans le village, ne fait ton aventure ; tu peux reparoître sans honte. — Où ,
mon

mon père ? — A Coulange , où je vais te mener. (Ces mots accablèrent Laurette.) Hâte-toi , poursuivit Bazile , de dépouiller ces ornemens du vice. Du linge uni , un simple corset , un jupon blanc , voilà les vêtemens de ton état. Laisse ces dons empoisonnés au malheureux qui t'a séduite , & suis-moi sans plus différer.

Il faudroit avoir en ce moment l'ame timide & tendre de Laurette , aimer comme elle un père & un amant , pour concevoir , pour sentir le combat qui s'éleva dans son foible cœur entre l'amour & la nature. Le trouble & l'étonnement de ses esprits la tenoit immobile & muette. Allons , disoit le père , les momens nous sont chers. Pardonnez , s'écria Laurette en retombant à genoux devant lui , pardonnez , mon père , ne vous offensez pas , si je tarde à vous obéir. Vous avez lu dans le fond de mon ame. Il manque à Luzy le nom de mon époux ; mais tous les

droits que peut donner l'amour le plus tendre , il les a sur moi. Je veux le fuir , m'en détacher , vous suivre ; j'y suis résolue , fallût-il en mourir. Mais prendre la fuite en son absence ! lui laisser croire que je l'ai trahi ! — Que dis-tu , malheureuse ? & que t'importe l'opinion d'un vil suborneur ? & quels sont les droits d'un amour qui t'a perdue & déshonorée ? Tu l'aimes ! tu aimes donc ta honte ? tu préfères donc ses indignes bienfaits à l'innocence qu'il t'a ravie ? tu préfères donc à ton père le plus cruel de tes ennemis ? Tu n'oses le fuir en son absence , & le quitter sans son aveu ! Ah ! quand il a fallu quitter ton père , l'accabler , le désespérer , tu n'as pas été si timide. Et qu'attends-tu de ton ravisseur ? Qu'il te défende ? qu'il te dérobe à l'autorité paternelle ? Ah ! qu'il vienne ; qu'il ose me faire chasser d'ici : je suis seul , sans armes , affoibli par l'âge ; mais l'on me verra étendu sur le seuil de

ta porte, demander vengeance à Dieu & aux hommes. Ton amant lui-même, pour aller à toi, fera obligé de marcher sur mon corps ; & les passans diront avec horreur : Voilà son père qu'elle défavoue, & que son amant foule aux pieds.

Ah ! mon père, dit Laurette épouvantée de cette image, que vous connoissez peu celui que vous outragez si cruellement ! Rien de plus doux, rien de plus sensible. Vous lui ferez respectable & sacré. — M'oses-tu parler du respect de celui qui me déshonore ? Espères-tu qu'il me séduise avec sa perfide douceur ? Je ne veux pas le voir : si tu réponds de lui, je ne réponds pas de moi-même. — Eh bien, non, ne le voyez pas ; mais permettez que je le voye un seul moment. — Qu'exiges-tu ? Moi, te laisser seul avec lui ! Ah ! dût-il m'arracher la vie, je n'aurai pas cette complaisance. Tant qu'il a pu te dérober à moi, c'étoit son crime,

c'étoit le tien , je n'en étois pas responsable. Mais le Ciel te remet sous ma garde ; & dès ce moment je lui réponds de toi. Allons , ma fille , il est déjà nuit close : voici l'instant de nous éloigner. Décide-toi : renonce à ton père , ou obéis. — Vous me percez le cœur. — Obéis , te dis-je , ou crains ma malédiction. A ces mots terribles , la tremblante Laurette n'eut pas la force de répliquer. Elle se déshabille sous les yeux de son père , & met , non sans verser des larmes , le simple vêtement qu'il lui avoit prescrit. Mon père , lui dit-elle au moment de le suivre , oserai-je , pour prix de mon obéissance , vous demander une seule grace ? Vous ne voulez pas la mort de celui que je vous sacrifie : laissez-moi lui écrire deux mots , lui apprendre que c'est à vous que j'obéis ; & que vous m'obligez à vous suivre. — Est-ce afin qu'il vienne encore vous enlever , vous dérober à moi ? Non ,

je ne veux laisser de vous aucune trace. Qu'il meure de honte, il se fera justice ; mais d'amour ! perdez cette crainte : les libertins n'en meurent pas. Alors, prenant sa fille par la main, il sortit sans bruit avec elle ; & le lendemain matin, embarqués sur la Seine, ils retournèrent dans leur pays.

Minuit passé, le Comte arrive dans cette maison, où il se flatte que le plaisir l'attend, & que l'amour l'appelle. Tout y est dans l'alarme & la confusion.

Les gens de Laurette lui annoncent avec effroi qu'on ne sait ce qu'elle est devenue ; qu'on l'a cherchée inutilement ; qu'elle avoit pris soin de les éloigner, & qu'elle a saisi ce moment pour échapper à leur vigilance ; qu'elle n'a point soupé chez son amie ; & qu'en partant elle a tout laissé, jusqu'à ses diamans, & jusqu'à la robe qu'elle avoit mise.

Il faut l'attendre, dit Luzy après un

long silence. Ne vous couchez pas : il y a dans cet événement quelque chose d'incompréhensible.

L'amour , qui cherche à se flatter , commença par les conjectures qui pouvoient excuser Laurette ; mais les trouvant toutes dénuées de vraisemblance , il se livra aux plus cruels soupçons. Un accident involontaire avoit bien pu la retarder ; mais en l'absence de ses gens se déshabiller elle-même , s'évader seule , au déclin du jour , laisser sa maison dans l'inquiétude ! tout cela , disoit-il , annonce clairement une fuite préméditée. Est-ce le Ciel qui l'a touchée ? est-ce un retour sur elle-même qui l'a déterminée à me fuir ? Ah ! que ne puis-je au moins le croire ! Mais si elle avoit pris un parti honnête , elle auroit eu pitié de moi , elle m'auroit écrit , ne fût-ce que deux mots de consolation & d'adieu. Sa lettre ne l'eût point trahie , & m'eût épargné des soupçons , accablans pour

moi , déshonorans pour elle. Laurette ,
 ô Ciel ! la candeur même , l'innocence ,
 la vérité ! Laurette infidèle & perfide !
 elle qui ce matin encore . . . Non , non ,
 cela n'est pas croyable . . . Et cependant
 cela n'est que trop vrai. Chaque mo-
 ment , chaque réflexion lui en étoit
 une preuve nouvelle ; mais l'espoir &
 la confiance ne pouvoient sortir de son
 cœur. Il luttoit contre la persuasion
 comme un homme expirant lutte contre
 la mort. Si elle arrivoit , disoit-il , si
 elle arrivoit innocente & fidèle ! Ah !
 ma fortune , ma vie , tout mon amour
 suffiroient-ils pour réparer l'injure que
 je lui fais ! Quel plaisir j'aurois à
 m'avouer coupable ! par quels trans-
 ports , par quelles larmes j'effacerois
 le crime de l'avoir accusée ! Hélas ! je
 n'ose me flatter d'être injuste : je ne suis
 pas assez heureux.

Il n'est personne qui , dans l'inquié-
 tude & l'ardeur de l'attente , n'ait quel-
 quefois éprouvé , dans Paris , le tour-

ment d'écouter le bruit des carrosses , que l'on prend tous pour celui qu'on attend , & dont chacun tour à tour arrive , & emporte en passant l'espoir qu'il vient de faire naître. Le malheureux Luzy fut jusqu'à trois heures dans cette cruelle perplexité. Chaque voiture qu'il entendoit étoit peut-être celle qui ramenoit Laurette ; enfin l'espérance , tant de fois trompée , fit place à la désolation. Je suis trahi , dit-il , je n'en puis plus douter. C'est une trame que l'on m'a cachée. Les caresses de la perfide ne servoient qu'à la mieux voiler. On a choisi prudemment le jour où je soupois à la campagne. Elle a tout laissé , pour me faire entendre qu'elle n'a plus besoin de mes dons. Sans doute un autre l'en accable. Elle eût rougi d'avoir quelque chose de moi. Le plus foible gage de mon amour lui eût sans cesse reproché sa trahison , son ingratitude. Elle veut m'oublier , pour se livrer en paix à celui qu'elle

me préfère. Ah ! la parjure , espère-t-elle trouver quelqu'un qui l'aime comme moi ? Je l'ai trop aimée , je m'y suis trop livré. Ses désirs , sans cesse prévenus , se sont éteints. Voilà les femmes. Elles s'ennuient de tout , & même d'être heureuses. Ah ! peux-tu l'être à présent , perfide ! peux-tu l'être & penser à moi ? A moi ! que dis-je ? que lui importe & mon amour & ma douleur ? Ah ! tandis que j'ai peine à retenir mes cris , que je baigne son lit de mes larmes , un autre peut-être Cette idée est affreuse , & je ne puis la soutenir. Je le connoîtrai ce rival , & si le brasier qui brûle dans mon sein , ne m'a consumé avant le jour , je ne mourrai pas sans vengeance. C'est sans doute quelqu'un de ces faux amis que j'ai imprudemment attirés chez elle. Soligny peut-être Il en fut épris , quand nous la vîmes dans son village Elle étoit simple & sincère alors. Qu'elle est changée ! . . .

Il l'a voulu revoir ; & moi , facile & confiant , me croyant aimé , ne croyant pas possible que Laurette fût infidèle , je lui amenai mon rival. Je puis me tromper ; mais enfin c'est sur lui que tombent mes soupçons. Allons m'en éclaircir sur l'heure. Suis-moi , dit-il à l'un de ses gens ; & le jour commençoit à peine à luire , lorsque , frappant à la porte du Chevalier , Luzy demanda à le voir. Il n'y est pas , Monsieur , dit le Suisse. — Il n'y est pas ! — Non , Monsieur , il est à la campagne. — Et depuis quand ? — Depuis hier au soir. — A quelle heure ? — Au déclin du jour. — Et quelle est la campagne où il est allé ? — C'est ce qu'on ne fait pas ; il n'a emmené que son valet de chambre. — Et dans quelle voiture ? — Dans son vis-à-vis. — Son absence doit-elle être longue ? — Il ne revient que dans quinze jours : il m'a dit de garder ses lettres. — A son retour , vous lui direz que je suis

venu , & que je demande à le voir.

Enfin , dit-il en s'en allant , me voilà convaincu. Tout s'accorde. Il ne me reste plus qu'à découvrir en quel lieu ils se sont cachés. Je l'arracherai de ses bras , le perfide ; & j'aurai le plaisir de laver dans son sang mon injure & sa trahison.

Ses recherches furent inutiles. Le voyage du Chevalier étoit un mystère qu'il ne put jamais éclaircir. Luzy fut donc quinze jours au supplice ; & la pleine persuasion que Soligny étoit le ravisseur , le détourna de toute autre idée.

Dans son impatience , il envoyoit tous les matins savoir si son rival étoit de retour. Enfin on lui annonce qu'il vient d'arriver. Il vole chez lui , enflammé de colère ; & le bon accueil du Chevalier ne fit que l'irriter encore. Mon cher Comte , lui dit Soligny , vous m'avez demandé avec empressement : à quoi puis-je vous être utile ?

A me délivrer , lui répondit Luzy en pâlisant , ou d'une vie que je déteste , ou d'un rival qui m'est odieux. Vous m'avez enlevé ma maîtresse ; il ne vous reste plus qu'à m'arracher le cœur ,
= Mon ami , lui dit le Chevalier , j'ai autant d'envie que vous de me couper la gorge , car je suis outré de dépit ; mais ce ne sera pas avec vous , s'il vous plaît. Commençons donc par nous entendre. On vous a enlevé Laurette , dites - vous ; j'en suis désolé : elle étoit charmante : mais en honneur ce n'est pas moi. Non que je me pique de délicatesse sur cet article : en amour , je pardonne à mes amis , & je me permets à moi-même de petits larcins passagers ; & quoique je t'aime de tout mon cœur , si Laurette eût voulu te tromper pour moi plutôt que pour un autre , je n'aurois pas été cruel. Mais pour les enlevemens je n'en suis plus : cela est trop grave ; & si tu n'as pas d'autre raison de me tuer , je te

conseille de me laisser vivre & de déjeuner avec moi. Quoique le langage du Chevalier eût bien l'air de la franchise, Luzy tenoit encore à ses soupçons. Vous avez disparu, lui disoit-il, le même soir, à la même heure; vous vous êtes tenu quinze jours caché; je fais d'ailleurs que vous l'avez aimée, & que vous en aviez envie dans le temps même que je la pris.

Tu es bien heureux, lui dit Soligny, qu'avec l'humeur qui me domine, je t'aime assez pour m'expliquer encore. Laurette est partie le même soir que moi; à cela je n'ai point de réponse: c'est une de ces rencontres fatales qui font l'intrigue des romans. J'ai trouvé Laurette belle comme un ange, & j'en ai eu envie, assurément; mais si tu vas te couper la gorge avec tous ceux qui ont ce tort-là, je plains là moitié de Paris. L'article important c'est donc le mystère de mon voyage

& de mon absence? Oh bien , je vais te l'expliquer.

J'aimois Madame de Blanfon , ou plutôt j'aimois son bien , sa naissance , son crédit à la Cour : car cette femme a tout pour elle , hors elle. Tu fais que si elle n'est ni jeune ni jolie , en revanche elle est très - sensible & très-facile à s'enflammer. J'avois donc réussi à lui plaire , & je ne voyois pas d'impossibilité à être ce qu'on appelle heureux , sans en venir au mariage. Mais le mariage étoit mon but ; & au moyen de cette timidité respectueuse , inséparable d'un amour délicat , j'éluois toutes les occasions d'abuser de sa foiblesse. Tant de réserve la déconcertoit. Elle n'avoit jamais vu , disoit-elle , d'homme si craintif , si novice. J'avois la pudeur d'une jeune fille : j'en étois impatientant. Je ne te dirai pas tout le manége que j'ai employé , pendant trois mois , à me faire attaquer

fans me rendre. Jamais coquette n'en a tant fait pour allumer d'inutiles desirs. Ma conduite a été un chef-d'œuvre de prudence & d'habileté. Eh bien, ma veuve a été plus habile. Je suis sa dupe : oui, mon ami, elle a surpris ma crédule innocence. Voyant qu'il falloit m'attaquer dans les règles, elle a parlé de mariage. Rien de plus avantageux que ses dispositions. Son bien étoit à moi sans réserve. Il n'y avoit plus qu'une difficulté. J'étois bien jeune ; & mon caractère ne lui étoit pas assez connu. Pour nous éprouver, elle m'a proposé d'aller passer quelques jours ensemble & tête à tête à la campagne. Quinze jours de solitude & de liberté, disoit-elle, valaient mieux, pour se bien connoître, que deux ans de la vie de Paris. J'ai donné dans le piège, & elle a si bien fait, que j'ai oublié ma résolution. Que l'homme est fragile & peu sûr de lui ! Engagé dans le rôle d'époux, il a fallu

le soutenir , & je lui ai donné de moi la meilleure opinion qu'il m'a été possible. Mais bientôt elle a cru s'appercevoir que mon amour s'affoiblissoit. J'ai eu beau dire qu'il étoit le même ; elle m'a répondu qu'on ne l'abusoit point avec de vaines paroles , & qu'elle voyoit bien que j'étois changé. Enfin ce matin à mon reveil , j'ai reçu le congé que voici : il est de sa main & en bonne forme. « La légère épreuve que j'ai » faite de vos sentimens me suffit. Par- » tez , Monsieur , quand il vous plaira. » Je veux un mari dont les soins ne » se ralentissent jamais , qui m'aime » toujours , & toujours de même ». Es-tu content ? Voilà mon aventure. Tu vois qu'elle ne ressemble guère à celle que tu m'attribuois. On m'enlevoit ainsi que ta Laurette. Dieu veuille , mon ami , qu'on n'ait pas fait d'elle ce qu'on a fait de moi ! Mais à présent que te voilà détrompé sur mon compte , n'as-tu pas quelque autre soupçon ? Je

m'y perds , dit Luzy. Pardonne à ma douleur , à mon désespoir , à mon amour , la démarche que je viens de faire. Tu te moques , reprit Soligny , rien n'étoit plus juste. Si je t'avois pris ta maîtresse , il auroit bien fallu t'en faire raison. Il n'en est rien ; tant mieux : nous voilà bons amis. Veux-tu déjeuner ? — Je veux mourir. — Cela feroit un peu trop violent : il faut garder ce remède-là pour des disgraces plus sérieuses. Ta Laurette est jolie , quoiqu'un peu friponne ; il faut tâcher de la ravoir : mais si tu n'as plus celle-là , je te conseille d'en prendre une autre ; & le plutôt sera le mieux.

Pendant que Luzy se désespéroit , & qu'il semoit l'argent à pleines mains pour découvrir les traces de Laurette , elle étoit auprès de son père , pleurant sa faute , ou plutôt son amant.

Bazile avoit dit dans le village , qu'il n'avoit pu se passer de sa fille , & qu'il

l'étoit allé chercher. On la trouvoit encore embellie. Ses graces s'étoient développées ; & aux yeux même des villageois , ce qu'on appelle l'air de Paris , lui avoit donné de nouveaux charmes. L'ardeur des garçons qui l'avoient recherchée , se renouvela & n'en fut que plus vive. Mais son père les refusoit tous. Vous ne vous marierez jamais de mon vivant , lui dit-il : je ne veux tromper personne. Travaillez & pleurez avec moi. Je viens de renvoyer à votre indigne amant tout ce qu'il m'avoit donné. Il ne nous reste plus de lui que la honte.

Laurette, humble & soumise , obéissoit à son père , sans se plaindre & sans oser lever les yeux sur lui. Ce fut pour elle une peine incroyable de reprendre l'habitude de l'indigence & du travail. Ses pieds amollis étoient blessés , ses mains délicates étoient meurtries ; mais ce n'étoient-là que des maux légers. Les peines du corps ne font rien ,

disoit-elle en gémissant ; celles de l'ame sont bien plus cruelles !

Quoique Luzy lui fût présent sans cesse , & que son cœur ne pût s'en détacher , elle n'avoit plus ni l'espoir ni la volonté de retourner à lui. Elle savoit quelle amertume avoit répandu son égarement sur la vie de son malheureux père ; & quand elle auroit été libre de le quitter encore , elle n'y auroit pas consenti. Mais l'image de la douleur où elle avoit laissé son amant , la poursuivoit & faisoit son supplice. Le droit qu'il avoit de l'accuser de perfidie & d'ingratitude , étoit pour elle un nouveau tourment. — Si du moins je pouvois lui écrire ! mais on ne m'en laisse ni la liberté , ni le moyen. C'est peu de l'abandonner ; on veut que je l'oublie. Je m'oublierois plutôt moi-même ; & il m'est aussi impossible de le haïr , que de l'oublier. S'il fut coupable , son amour en est cause ; & ce n'est pas à moi de l'en punir. Dans tout ce qu'il

a fait, il n'a vu que mon bonheur & celui de mon père. Il s'est trompé, il m'a égarée ; mais à son âge on ne fait qu'aimer. Oui, je lui dois, je me dois à moi-même de l'éclairer sur ma conduite ; & en cela seul mon père ne sera point obéi. La difficulté n'étoit plus qu'à se procurer les moyens de lui écrire : mais son père, sans y penser, lui en avoit épargné le soin.

Un soir, Luzy, se retirant plus affligé que jamais, reçoit un paquet anonyme. La main qui avoit écrit l'adresse, ne lui étoit pas connue ; mais le timbre lui en dit assez. Il l'ouvre avec précipitation ; il reconnoît la bourse qu'il avoit donnée à Bazile, avec les cinquante louis qu'il y avoit laissés, & deux sommes pareilles qu'il lui avoit fait tenir. Je vois tout, dit-il : j'ai été découvert. Le père indigné me renvoie mes dons, Fier & fèvre, comme je l'ai connu, dès qu'il a su où étoit sa fille, il sera venu la chercher ; il l'aura

forcée à le suivre. A l'instant même il assemble ceux de ses gens qui servoient Laurette. Il les interroge, il demande si quelqu'un d'eux n'a pas vu chez elle un payfan qu'il leur dépeint. L'un d'eux se souvient qu'en effet le jour même qu'elle s'en est allée, un homme tout semblable à celui qu'il désigne, est monté à la botte du carrosse de Laurette, & lui a parlé un moment. Allons vite, s'écria Luzy, des chevaux de poste à ma chaise.

La seconde nuit, étant arrivé à quelques lieues de Coulange, il fait déguiser en payfan celui de ses gens qui l'avoit suivi, l'envoie s'instruire, & en l'attendant tâche de prendre du repos. Il n'en est point pour l'ame d'un amant dans une situation si violente. Il compta les minutes depuis le départ de son émissaire jusqu'à son retour.

Monseigneur, lui dit ce domestique en arrivant, bonnes nouvelles ! Laurette est à Coulange, auprès de son père. —

Ah ! je respire. — On parle même de la marier. — De la marier !.... Il faut que je la voye. — Vous la trouverez dans sa vigne : elle y travaille tout le jour. — Juste Ciel ! quelle dureté ! Allons, je me tiendrai caché ; & toi , sous ce déguisement , tu guetteras le moment où elle sera seule. N'en perdons pas un ; mettons-nous en chemin.

L'émissaire de Luzy lui avoit dit vrai. Il se présentoit pour Laurette un parti riche dans son état ; & le Curé avoit mandé Bazile pour le résoudre à l'accepter.

Cependant Laurette travailloit à la vigne , & pensoit au malheureux Luzy. Luzy arrive , & l'aperçoit de loin. Il avance avec précaution. Il la voit seule ; il accourt , se précipite , & lui tend les bras. Au bruit qu'il fait à travers les pampres , elle lève la tête , elle tourne les yeux. Dieu ! s'écria-t-elle,.... La surprise & la joie lui ôtèrent l'usage de la voix. Tremblante,

elle étoit dans ses bras, sans avoir pu le nommer encore. Ah ! Luzy, lui dit-elle enfin, c'est vous ! voilà ce que je demandois au Ciel. Je suis innocente à vos yeux : c'en est assez ; je souffrirai le reste. Adieu, Luzy, adieu pour jamais. Eloignez-vous. Plaignez Laurette ; elle ne vous reproche rien. Vous lui ferez cher jusqu'au dernier soupir. Moi, s'écria-t-il en la serrant contre son sein, comme si on eût voulu la lui arracher encore, moi, te quitter ! ô moitié de moi-même, moi, vivre sans toi, loin de toi ! Non, il n'y a pas sur la terre de puissance qui nous sépare. — Il en est une sacrée pour moi : c'est la volonté de mon père. Ah ! mon ami ! si vous aviez su la douleur profonde où le plongeait ma fuite, sensible & bon comme vous l'êtes, vous m'auriez rendue à ses pleurs. Me dérober à lui une seconde fois, ou lui enfoncer le couteau dans le sein, ce seroit pour moi la même chose. Vous me

connoissez trop bien pour me le demander ; vous êtes trop humain pour le vouloir vous-même. Perdez un espoir que je n'ai plus. Adieu. Fasse le Ciel que j'expie ma faute ! Mais j'ai bien de la peine à me la reprocher. Adieu , vous dis-je : mon père va venir ; il seroit affreux qu'il nous trouvât ensemble. C'est ce que je veux, dit Luzy : je l'attends. — Ah ! vous allez redoubler mes peines !

Dans l'instant même Bazile arrive ; & Luzy, s'avancant de quelques pas au-devant de lui , se jette à ses genoux. Qui êtes-vous ? que demandez-vous ? lui dit Bazile étonné d'abord. Mais dès qu'il eut fixé ses regard sur lui , Malheureux ! s'écria-t-il en reculant, éloignez-vous , ôtez-vous de mes yeux. — Non , je meurs à vos pieds , si vous ne daignez pas m'entendre. — Après avoir perdu , déshonoré la fille , vous osez vous présenter au père ! — Je suis criminel , je l'avoue ; & voilà de quoi
me

me punir ; mais si vous m'écoutez , j'espère que vous aurez pitié de moi. Ah ! dit Bazile en regardant l'épée , si j'étois aussi lâche , aussi cruel que vous ! Vois , dit-il à sa fille , combien le vice est bas , & quelle en est la honte , puisqu'il oblige l'homme à ramper aux pieds de son semblable , & à supporter ses mépris. Si je n'étois que vicieux , reprit Luzy avec fierté , loin de vous implorer , je vous braverois. N'attribuez mon humiliation qu'à ce qu'il y a de plus honnête & de plus noble dans la nature , à l'amour même , au désir que j'ai d'expier une faute , excusable peut-être , & que je ne me reproche si cruellement , que parce que j'ai le cœur bon. Alors , avec toute l'éloquence du sentiment , il s'efforça de se justifier , en attribuant tout à la fougue de l'âge & à l'ivresse de la passion.

Le monde est bien heureux , reprit Bazile , que votre passion n'ait pas été celle de l'argent ! vous auriez été un

Cartouche (Luzy frémit à ce discours).
Oui, un Cartouche. Et pourquoi non ?
Auriez-vous la bassesse de croire que
l'innocence & l'honneur valent moins
que les richesses & que la vie ? N'avez-
vous pas profité de la foiblesse, de
l'imbécillité de cette malheureuse, pour
lui ravir ces deux trésors ? Et à moi,
son père, croyez-vous m'avoir fait un
moindre mal que de m'assassiner ? Un
Cartouche est roué, parce qu'il vole
des biens dont on peut se passer pour
vivre ; & vous, qui nous avez ravi ce
qu'une fille bien née, ce qu'un père
honnête homme ne peuvent perdre
sans mourir, qu'avez-vous mérité ? On
vous dit noble, & vous croyez l'être.
Voici les traits de cette noblesse dont
vous vous glorifiez. Dans un moment
de désolation, où le plus méchant des
hommes auroit eu pitié de moi, vous
m'abordez, vous feignez de me plain-
dre ; & vous dites dans votre cœur :
Voilà un malheureux qui n'a dans le

monde de consolation que sa fille : c'est le seul bien que le Ciel lui laisse ; demain je veux la lui enlever. Oui, barbare, oui, scélérat, voilà ce qui se passoit dans votre ame. Et moi, crédule, je vous admirois, je vous comblois de bénédictions, je demandois au Ciel qu'il accomplît tous vos vœux ; & tous vos vœux tendoient à suborner ma fille. Que dis-je, malheureux ! Je vous la livrois, je l'engageois à courir après vous, à la vérité, pour vous rendre cet or, ce poison avec lequel vous croyiez me corrompre. Il sembloit que le Ciel m'avertît que c'étoit un don pernicieux & traître : je résistai à ce mouvement, je m'obstinai à vous croire compatissant & généreux : vous n'étiez que perfide & impitoyable ; & la main que j'aurois baisée, que j'aurois arrosée de larmes, se préparoit à m'arracher le cœur. Voyez, poursuivit-il en découvrant son sein & en lui montrant ses cicatrices, voyez quel homme vous avez

340 L A U R E T T E ,
deshonoré. J'ai versé pour l'Etat plus
de sang que vous n'en avez dans les
veines ; & vous , homme inutile , quels
sont vos exploits ? De désoler une père !
de débaucher sa fille ! d'empoisonner
mes jours & les siens ! La voilà , cette
malheureuse victime de vos séductions ,
la voilà , qui trempe aujourd'hui dans
ses pleurs le pain dont elle se nourrit.
Elevée dans la simplicité d'une vie
innocente & laborieuse , elle l'aimoit ;
elle la déteste : vous lui avez rendu in-
supportables le travail & la pauvreté : elle
a perdu sa joie avec son innocence ; &
il ne lui est plus permis de lever les
yeux sans rougir. Mais ce qui me déses-
père , ce que je ne vous pardonnerai
jamais , vous m'avez fermé le cœur de
ma fille ; vous avez éteint dans son ame
les sentimens de la nature ; vous lui avez
fait un supplice de la société de son
père : peut-être , hélas ! ... je n'ose ache-
ver.... peut-être lui suis-je odieux.

Ah ! mon père , s'écria Laurette ,

qui jusqu'alors étoit restée dans l'abattement & la confusion, ah ! mon père, c'est trop me punir. Je mérite tout, excepté le reproche d'avoir cessé de vous aimer. En disant ces mots, elle étoit à ses pieds, dont elle baisoit la poussière. Luzy s'y prosterna lui-même ; & dans un excès d'attendrissement, Mon père, dit-il, pardonnez-lui, pardonnez-moi, embrassez vos enfans ; & si le ravisseur de Laurette n'est pas trop indigne du nom de son époux, je vous conjure de me l'accorder.

Ce retour auroit attendri un cœur plus dur que celui de Bazile. S'il y avoit, dit-il à Luzy, un autre moyen de me rendre l'honneur & de vous rendre à tous deux l'innocence, je refuserois celui-là. Mais il est le seul ; je l'accepte, & bien plus pour vous que pour moi ; car je ne veux, je n'attends rien de vous, & je mourrai en cultivant ma vigne.

L'amour de Luzy & de Laurette fut

consacré au pied des autels. Bien des gens dirent qu'il avoit fait une bassesse, & il en convint. Mais ce n'est pas, dit-il, celle qu'on m'attribue. C'est à faire le mal qu'est la honte, & non pas à le réparer.

Il n'y eut pas moyen d'engager Bazile à quitter son humble demeure. Après avoir tout mis en usage pour l'attirer à Paris, Madame de Luzy obtint de son époux qu'il achetât une terre auprès de Coulanges; & le bon père consentit enfin à y aller passer ses vieux ans.

Deux cœurs faits pour la vertu furent ravis de l'avoir retrouvée. Cette image des plaisirs célestes, l'accord de l'amour & de l'innocence ne leur laissa plus rien à désirer, que de voir les fruits d'une union si douce. Le Ciel exauça le vœu de la nature; & Bazile, avant de mourir, embrassa ses petits-enfants.

LE CONNOISSEUR.

CÉLICOUR, dès l'âge de quinze ans, avoit été dans sa province ce qu'on appelle un petit prodige. Il faisoit des vers, les plus galans du monde; il n'y avoit pas dans le voisinage une jolie femme qu'il n'eût célébrée, & qui ne trouvât que ses yeux avoient encore plus d'esprit que ses vers. C'étoit dommage de laisser tant de talens enfouis dans une petite ville : Paris devoit en être le théâtre ; & l'on fit si bien, que son père se résolut à l'y envoyer. Ce père étoit un honnête homme, qui aimoit l'esprit sans en avoir, & qui admiroit, sans savoir pourquoi, tout ce qui venoit de la capitale : il y avoit même des relations littéraires ; & du nombre des ses correspondans étoit un *Connoisseur* appelé M. de Fintac. Ce fut particulièrement à lui que Célicour fut recommandé.

Fintac reçut le fils de son ami avec cette bonté qui protège. Monsieur, lui dit-il, j'ai entendu parler de vous : je fais que vous avez eu des succès en province ; mais en province , croyez-moi , les Arts & les Lettres sont encore au berceau. Sans le goût, l'esprit & le génie ne produisent rien que d'informe , & il n'y a du goût qu'à Paris. Commencez donc par vous persuader que vous ne faites que de naître , & par oublier tout ce que vous avez appris. Que n'oublierois-je pas ! dit Célicour en jetant les yeux sur une nièce de dix-huit ans , que le Connoisseur avoit auprès de lui. Oui, Monsieur , c'est d'aujourd'hui que je commence à vivre. Je ne fais quel charme on respire en ces lieux ; mais il se développe en moi des facultés qui m'étoient inconnues : il me semble que je viens d'acquérir de nouveaux sens , une ame nouvelle. Bon ! s'écria Fintac , voilà de l'enthousiasme : il est né Poète ;

& à ce seul trait je le garantis tel. Il n'y a point de poésie à cela, reprit Célicour; c'est la naïve & simple nature. — Tant mieux ! c'est-là le vrai talent. Et à quel âge vous êtes-vous senti animé de ce feu divin ? — Hélas ! Monsieur, j'en ai eu quelques étincelles en province ; mais je n'y éprouvai jamais cette chaleur vive & soudaine, qui me pénètre dans ce moment. C'est l'air de Paris, dit Fintac. C'est l'air de votre maison, dit Célicour : je suis dans le temple des Muses. Le Connoisseur trouva qu'à ce jeune homme avoit d'heureuses dispositions.

Agathe, la plus jolie petite espiègle que l'amour eût formée, ne perdit pas un mot de cet entretien ; & certains regards en dessous, certain sourire qui effleuroit ses lèvres, firent entendre à Célicour qu'elle ne se méprenoit pas au double sens de ses réponses. Je fais bon gré à votre père, ajouta le Connoisseur, de vous avoir envoyé

dans l'âge où le naturel est assez docile pour recevoir les impressions du bien : mais gardez-vous de celles du mal. Vous trouverez à Paris de faux Connoisseurs plus que de bons juges. N'allez pas consulter tout le monde , & tenez-vous-en aux lumières d'un homme qui jamais ne s'est trompé sur rien. Célicour , qui n'imaginoit pas que l'on pût se louer soi-même avec tant de franchise , eut la simplicité de demander quel étoit cet homme infailible ? C'est moi , Monsieur , lui répondit Fintac d'un ton de confiance , moi , qui ai passé ma vie avec tout ce que les Arts & les Lettres ont de plus considérable ; moi qui , depuis quarante ans , m'exerce à distinguer , dans les choses d'imagination & de goût , les beautés réelles & permanentes , des beautés de mode & de convention. Je le dis , parce qu'on le fait , & qu'il n'y a point de vanité à convenir d'un fait connu.

Quelque singulier que fût ce lan-

gage , Célicour y fit à peine attention : un objet plus intéressant l'occupoit. Agathe avoit quelquefois daigné lever les yeux sur lui ; & ses yeux sembloient lui dire les choses du monde les plus obligeantes : mais étoit-ce leur vivacité naturelle , ou le plaisir de voir leur triomphe , qui les animoit ? Voilà ce qu'il falloit éclaircir. Célicour pria donc le Connoisseur de permettre qu'il eût l'honneur de le voir souvent , & Fintac l'y invita lui-même.

Dans la seconde visite , le jeune homme fut obligé d'attendre que le Connoisseur fût visible , & de passer un quart d'heure tête à tête avec l'aimable nièce. On lui en fit bien des excuses ; & il répondit qu'il n'y avoit pas de quoi. Monsieur , lui dit Agathe , mon oncle est enchanté de vous. — C'est un succès bien flatteur pour moi ; mais , Mademoiselle , il en est un qui me toucheroit davantage. — Mon oncle assure que vous êtes fait pour réussir à

tout. — Ah ! que ne pensez-vous de même ! — Je suis assez souvent de l'avis de mon oncle. — Aidez-moi donc à mériter ses bontés. — Il me semble que vous n'avez pas besoin d'aide. — Pardonnez-moi : je fais que les grands hommes ont presque tous des singularités , quelquefois même des foiblesses. Pour flatter leurs goûts , leurs opinions , leur caractère , il faut les connoître ; pour les connoître , il faut les étudier ; & si vous vouliez , belle Agathe , vous m'abrégerez cette étude. Après tout , de quoi s'agit-il ? de gagner la bienveillance de votre oncle ? Rien au monde n'est plus innocent. — Il est donc d'usage en province de s'entendre avec les nièces , pour réussir auprès des oncles ? Cela n'est pas si mal adroit. — Je n'y vois rien que de très-simple. — Mais si mon oncle avoit , comme vous le dites , des singularités , des foiblesses , faudroit-il vous en donner avis ? — Pourquoi non ? me soup-

çonneriez-vous d'en vouloir faire un mauvais usage? — Non : mais sa nièce ! — Eh bien , sa nièce doit souhaiter qu'on cherche à lui complaire. Il a passé l'âge où l'on se corrige ; il n'y a donc plus qu'à le ménager. — On ne peut pas mieux lever les scrupules. — Ah ! vous n'en auriez aucun si je vous étois mieux connu ; mais non , vous êtes dissimulée. — En effet , je vois Monsieur pour la seconde fois : comment puis-je avoir des secrets pour lui ? — Je suis indiscret , je l'avoue , & je vous en demande pardon. — Non , c'est moi qui ai tort de vous laisser croire la chose plus grave qu'elle n'est. Voici le fait : mon oncle est un bon homme , qui n'eût jamais été que cela , si on ne lui avoit pas mis dans la tête la prétention de se connoître à tout , de juger les Arts & les Lettres , d'être le guide , l'appréciateur , & l'arbitre des talens. Cela ne fait du mal à personne ; mais cela nous attire une foule de fots

350 LE CONNOISSEUR,
que mon oncle protège, & avec lesquels il partage le ridicule du bel esprit. Il seroit bien à souhaiter, pour son repos, qu'il abandonnât cette chimère; car le Public semble avoir pris à tâche de n'être jamais de son avis; & c'est tous les jours quelque scène nouvelle. — Vous m'affligez. — Vous voilà au fait de tous nos secrets de famille, & nous n'avons plus rien de caché pour vous. Comme elle achevoit, on vint dire à Célicour que le Connoisseur étoit visible.

Le cabinet où il fut introduit annonçoit la multiplicité des études & la foule des connoissances : on voyoit le plancher couvert d'*in-folio* pêle-mêle entassés, de rouleaux d'estampes, de cartes déployées, & de manuscrits semés au hasard; sur une table, un Tacite ouvert à côté d'une lampe sépulchrale, entourée de médailles antiques; plus loin, un télescope sur son affût, l'esquisse d'un tableau sur le chevalet, un modèle de

bas-relief en cire , des morceaux d'histoire naturelle ; & du parquet au plafond , des rayons de livres pittoresquement renversés. Le jeune homme ne savoit où mettre le pied ; & son embarras fit au Connoisseur un plaisir extrême. Pardonnez , lui dit-il , le dérangement où vous me trouvez : c'est ici mon cabinet d'études ; j'ai besoin d'avoir tout cela sous ma main. Mais ne croyez pas que le même désordre règne dans ma tête : chaque chose y est à sa place ; la variété , le nombre même n'y jette point de confusion. Cela est merveilleux ! dit Célicour qui ne savoit ce qu'il disoit , car il étoit encore occupé d'Agathe. Oh très-merveilleux ! reprit Fintac ; & souvent je m'étonne moi-même quand je réfléchis au mécanisme de la mémoire , à la manière dont les idées se classent & s'arrangent à mesure qu'elles arrivent. Il semble qu'il y ait des tiroirs pour chaque espèce de connoissances. Par exemple , à travers cette

foule de choses qui m'avoient passé par l'esprit, qui m'expliquera comment vint se retracer dans mon souvenir, à point nommé, ce que j'avois lu autrefois sur le retour de la comète ? Car vous saurez que c'est moi qui donnai l'éveil à nos Astronomes. — Vous, Monsieur ? — Ils n'y pensoient pas, & sans moi la comète passoit *incognito* sur notre horizon. Je ne m'en suis pas vanté, comme vous croyez bien : je vous le dis en confidence. — Et pourquoi vous laisser dérober la gloire d'un avis aussi important ? — Bon ! je ne finirois pas, si je réclamois tout ce qu'on me vole. En général, mon enfant, sachez qu'une solution, une découverte, un morceau de poésie, de peinture, ou d'éloquence, n'appartient pas, autant qu'on l'imagine, à celui qui se l'attribue. Mais quel est l'objet d'un Connoisseur ? d'encourager les talens, en même temps qu'il les éclaire. Que l'idée de ce bas-relief, que l'or-

donnance de ce tableau, que les beautés de détail ou d'ensemble de cette Pièce de Théâtre soient de l'Artiste ou de moi, cela est égal pour le progrès de l'art : or c'est-là tout ce qui m'intéresse. Ils viennent, je leur dis ma pensée ; ils m'écoutent, ils en font leur profit ; c'est à merveille : je suis récompensé quand ils ont réussi. Rien n'est plus beau, dit Célicour : les arts doivent vous regarder comme leur Apollon. Et Mademoiselle Agathe, daigne-t-elle être aussi leur Muse ? — Non : ma nièce est une étourdie que j'ai voulu élever avec soin ; mais elle n'a aucun goût pour l'étude. Je l'avois engagée à jeter les yeux sur l'Histoire ; elle m'a rendu mes livres, en me disant que ce n'étoit pas la peine de lire, pour voir dans tous les siècles d'illustres fous & de hardis fripons se jouer d'une foule de fots. J'ai voulu essayer si elle goûteroit davantage l'Eloquence ; elle a prétendu que Cicéron, Démosthènes, &c.

n'étoient que d'habiles charlatans, & que quand on avoit de bonnes raisons, l'on n'avoit pas besoin de tant de paroles. Pour la Morale, elle soutient qu'elle la fait toute par cœur, & que Lucas, son père nourricier, est aussi sage que Socrate. Il n'y a donc que la Poésie qui l'amuse quelquefois; encore préfère-t-elle des Fables aux Poèmes les plus sublimes, & vous dit bonnement qu'elle aime mieux entendre parler les animaux de la Fontaine, que les héros de Virgile & d'Homère. En un mot, elle est, à dix-huit ans, aussi enfant qu'on l'est à douze; & au milieu des entretiens les plus sérieux, les plus intéressans, vous serez surpris de la voir s'amuser d'une bagatelle, ou s'ennuyer dès que l'on veut captiver son attention. Célicour, riant au dedans de lui-même, prit congé de M. de Fintac, qui lui fit la grace de l'inviter à dîner pour le lendemain.

Le jeune homme étoit si aise, qu'il

n'en dormit pas de la nuit. Dîner avec Agathe ! C'étoit le plus beau jour de sa vie. Il arrive ; & à sa beauté , à sa jeunesse , à l'air de sérénité répandu sur son visage , on eût cru voir paroître Apollon , si le Parnasse de Fintac eût été mieux composé. Mais comme il ne vouloit que des protégés & des adulateurs , il n'attiroit chez lui que des gens faits pour l'être.

Il leur annonça Célicour comme un jeune Poète de la plus belle espérance , & le fit placer à table à sa droite. Dès-lors voilà tous les yeux de l'envie attachés sur lui. Chacun des convives lui crut voir usurper sa place , & jura dans le fond de son ame de se venger en décrivant le premier Ouvrage qu'il donneroit. En attendant , Célicour fut accueilli , caressé par tous ces Messieurs , & les prit dès ce moment pour les plus honnêtes gens du monde. Un nouveau venu excitoit l'émulation ; le bel esprit mit toutes les voiles au vent :

on jugea la République des Lettres ; & comme il est juste de mêler la louange à la critique , on loua généreusement tous les morts , & on déchira tous les vivans , bien entendu , tous les vivans qui n'étoient pas de ce dîné. Tous les Ouvrages nouveaux qui avoient réussi sans passer sous les yeux de Fintac , ne pouvoient avoir qu'un succès éphémère ; tous ceux qu'il avoit scellés du sceau de son approbation , devoient aller à l'immortalité , quoi qu'en dît le siècle présent. On parcourut tous les genres de Littérature ; & pour donner plus d'effort à l'érudition & à la critique , on mit sur le tapis cette question toute neuve , savoir , lequel méritoit la préférence de Corneille ou de Racine. L'on disoit même là-dessus les plus belles choses du monde , lorsque la petite nièce , qui n'avoit pas dit un mot , s'avisa de demander naïvement lequel des deux fruits , de l'orange ou de la pêche , avoit le goût le plus exquis &

méritoit le plus d'éloges. Son oncle rougit de sa simplicité ; & les convives baissèrent tous les yeux sans daigner répondre à cette bêtise. Ma nièce , dit Fintac , à votre âge il faut savoir écouter & se taire. Agathe , avec un petit sourire imperceptible , regarda Célicour qui l'avoit très-bien entendue , & dont le coup-d'œil la consola du mépris de l'assemblée. J'ai oublié de dire qu'il étoit placé vis-à-vis d'elle ; & vous jugez bien qu'il écoutoit peu ce qu'on disoit autour de lui. Mais le Connoisseur , qui examinoit sa physionomie , y trouvoit un feu singulier. Voyez , disoit-il à ses beaux Esprits , voyez comme le talent perce. Oui , répondit l'un d'eux , on le voit transpirer comme l'eau à travers les pores de l'éopyle. Fintac , prenant Célicour par la main ; lui dit : Est-ce là une comparaison ? est-ce là de la poésie & de la philosophie fondues ensemble ? C'est ainsi que les talens se touchent , & que

les Muses se tiennent par la main. Avouez, poursuivit-il, qu'on ne fait pas de pareils dînés dans vos villes de province. Eh bien, vous ne voyez rien ; il y a des jours où ces Messieurs ont encore cent fois plus d'esprit. Il seroit difficile de n'en avoir pas, dit l'un d'eux : nous sommes à la source, & *purpureo bibimus ore nectar*. Ah ! *purpureo* ! reprit modestement Fintac, vous me faites bien de l'honneur. Ecoutez, jeune homme, apprenez à citer. Le jeune homme étoit fort attentif à saisir au passage les regards d'Agathe, qui de son côté le trouvoit fort joli.

Au sortir de table, on alla se promener dans un jardin, où le Connoisseur avoit soin de réunir les plantes rares qu'on voit par-tout. Il y avoit, entre autres merveilles, un chou panaché qui faisoit l'admiration des Naturalistes. Ses replis, son feston, le mélange de ses couleurs étoient la chose du monde la plus étonnante. Qu'on me

faſſe voir , diſoit Fintac , une plante étrangère que la nature ait pris ſoin de former avec plus d'induftrie & de délicateſſe. C'eſt pour venger l'Europe de la prévention de certains curieux pour tout ce qui nous vient des Indes & du Nouveau Monde , que j'ai conſervé ce beau chou.

Tandis qu'on admiroit ce prodige , Agathe & Célicour s'étoient joints , comme ſans y penſer , dans une allée voiſine. Belle Agathe , dit le jeune homme en lui montrant une roſe , laifferez-vous mourir cette fleur ſur ſa tige ? — Où voulez-vous donc qu'elle meure ? — Où je voudrois expirer moi-même. Agathe rougit de cette réponſe ; & dans ce moment ſon oncle , avec deux beaux Eſprits , vint ſ'afſeoir dans un boſquet voiſin , d'où , ſans être aperçu , il pouvoit les entendre. S'il eſt vrai , pourſuivit Célicour , que les ames paſſent d'un corps à l'autre , je ſouhaite , après ma mort , être une roſe

pareille à celle-là. Si quelque main profane s'avance pour me cueillir , je me cacherais parmi les épines ; mais si une nymphe charmante daigne jeter les yeux sur moi , je me pencherai vers elle , j'épanouirai mon sein , j'exhalerai , j'épuiserai tous mes parfums , je les mêlerai avec son haleine ; le désir de lui plaire animera mes couleurs. — Eh bien , vous ferez tant que vous ferez cueillie , & l'instant d'après vous ne ferez plus. — Ah ! Mademoiselle , ne comptez-vous pour rien le bonheur d'être un instant ?... Ses yeux achevèrent de dire ce que sa bouche avoit commencé. Et moi , dit Agathe en déguisant son trouble , si j'avois le choix , je ferois des vœux pour être changée en colombe : c'est la douceur , l'innocence même. — Ajoutez la tendresse & la fidélité. Oui , belle Agathe , ce choix est digne de vous. La colombe est l'oiseau de Vénus : Vénus vous distingueroit parmi vos pareilles ; vous feriez l'ornement de son

son char ; l'Amour se reposeroit sur vos aîles , ou plutôt il vous échaufferoit dans son sein. Ce seroit sur sa bouche divine que votre bec prendroit l'ambroisie. Agathe l'interrompit , en lui disant qu'il pouffoit les fictions trop loin. Encore un mot , dit Célicour : une colombe a une compagne ; s'il dépendoit de vous de choisir la vôtre , quelle ame lui donneriez-vous ? Celle d'une amie , répondit-elle. A ces mots , Célicour attacha sur elle des yeux où étoient peints l'amour , le reproche , & la douleur.

Fort bien ! dit l'oncle en se levant , fort bien ! voilà de la belle & bonne poésie. L'image de la rose est d'une fraîcheur digne de Van-huyfum ; celle de la colombe est un petit tableau de Boucher , le plus frais , le plus galant du monde : *ut pictura poesis*. Courage , mon enfant ! courage ! l'allégorie est très-bien soutenue : nous ferons quelque chose de vous. Agathe , j'ai

été assez content de votre dialogue ; & voilà M. de Lexergue qui en est surpris comme moi. Il est certain, dit M. de Lexergue, qu'il y a dans le langage de Mademoiselle quelque chose d'anacréontique : c'est l'empreinte du goût de son oncle ; il ne dit rien qui ne soit marqué au coin de la saine antiquité. M. Lucide trouva dans les fictions de Célicour le *molle atque facetum*. Il faut achever cette petite scène, dit Fintac ; il faut la mettre en vers : ce sera une des plus jolies choses que nous ayons vues. Célicour dit que pour l'achever il avoit besoin du secours d'Agathe ; & afin que le dialogue eût plus d'aisance & de naturel , on crut devoir les laisser seuls. A la colombe votre compagne , *l'ame d'une amie !* reprit Célicour ; ah ! belle Agathe , votre cœur n'est-il fait que pour l'amitié ? est-ce pour elle que l'amour a pris plaisir à réunir en vous tant de charmes ? Voilà, dit Agathe en sou-

riant, le dialogue très-bien renoué. Je n'ai qu'à saisir la réplique ; il y a de quoi nous mener loin. Si vous voulez dit Célicour , il est facile de l'abrégé. Parlons d'autre chose , interrompit-elle. Le diné vous a-t-il amusé ? — Je n'y ai entendu qu'un seul mot plein de sens & de finesse , qu'on a eu la sottise de prendre pour une question naïve : tout le reste m'a échappé. Mon ame n'étoit pas à mon oreille. — Elle étoit bien heureuse ! — Ah ! très-heureuse ! car elle étoit dans mes yeux. — Si je voulois , je ferois semblant de ne pas vous entendre ou de ne pas vous croire ; mais je ne fais jamais semblant. Je trouve donc tout simple , n'en déplaîse à nos beaux Esprits , que vous ayez plus de plaisir à me voir qu'à les écouter ; & je vous avoue à mon tour que je ne suis pas fâchée d'avoir à qui parler , ne fût-ce que des yeux , pour me sauver de l'ennui qu'ils me donnent. Nous voilà donc

d'intelligence , & nous allons nous amuser ; car nous avons là des originaux assez plaisans dans leur espèce. Par exemple , ce M. Lucide croit toujours voir dans les choses ce que personne n'y a vu. Il semble que la nature lui ait dit son secret à l'oreille ; mais tout le monde n'est pas digne de savoir ce qu'il pense. Il choisit dans un cercle un confident privilégié : c'est communément la personne la plus distinguée. Il se penche mystérieusement vers elle , & lui dit tout bas son avis. Pour M. de Lexergue , c'est un érudit de la première force : plein de mépris pour tout ce qui est moderne, il estime les choses par le nombre des siècles. Il veut même qu'une jeune femme ait l'air de l'antiquité ; & il m'honore de son attention , parce qu'il me trouve le profil de l'Impératrice Poppée. Dans le groupe que vous voyez là-bas , est un homme droit & pincé , qui fait de petits riens charmans ; mais ne les en-

tend pas qui veut. Il demande un jour pour les lire ; il nomme lui-même son auditoire ; il exige que la porte soit fermée à tout profane ; il arrive sur la pointe du pied , se place devant une table entre deux flambeaux , tire mystérieusement de sa poche un portefeuille couleur de rose , promène autour de lui un œil gracieux qui demande silence , annonce un petit Roman de sa façon , qui a eu le bonheur de plaire à des personnes de considération , le lit posément , pour être mieux goûté , & va jusqu'à la fin sans s'apercevoir que chacun bâille à bouche close. Ce petit homme remuant , qui gesticule auprès de lui , me fait une pitié que je ne puis dire. L'esprit est pour lui comme ces éternuemens qui vont venir , & qui ne viennent jamais. On voit qu'il meurt d'envie de dire de jolies choses : il les a au bout de la langue ; mais il semble qu'elles lui échappent au moment qu'il

va les saisir. Ah ! c'est un homme bien à plaindre ! Ce personnage sec & long , qui se promène seul à l'écart , est l'esprit le plus réfléchi & le plus creux que je connoisse : parce qu'il a une perruque ronde & des vapeurs noires , il se croit un Philosophe Anglois : il s'appesantit sur une aîle de mouche , & il est si obscur dans ses idées , qu'on est quelquefois tenté de croire qu'il est profond.

Tandis que la malice d'Agathe s'exerçoit sur ces caractères , Célicour avoit les yeux attachés sur les siens. Ah ! dit-il , que votre oncle , qui connoît tant de choses , connoît peu l'esprit de sa nièce ! Il vous annonce comme une enfant ! — Vraiment sans doute ; & ces Messieurs me regardent bien comme telle. Aussi ne se gênent-ils pas ; & la sottise du bel esprit est avec moi tout à son aise. N'allez pas me trahir au moins. — N'ayez pas peur ; mais il faut , belle Agathe , cimenter notre

intelligence par des liens plus étroits que ceux de l'amitié. Vous faites injure à l'amitié, lui répondit Agathe : il y a peut-être quelque chose de plus doux , mais il n'y a rien de plus solide.

A ces mots , on vint les interrompre ; & le Connoisseur , se promenant seul avec Célicour , lui demanda si le dialogue avoit bien repris. Ce n'est pas précisément ce que je voulois , dit le jeune homme ; mais je tâcherai d'y suppléer. Je suis fâché , dit Fintac , de vous avoir interrompu. Rien n'est si difficile que de rattraper le fil de la nature , quand une fois on le laisse échapper. C'est apparemment cette étourdie qui n'a pas bien saisi votre idée. Elle a quelquefois des lueurs ; mais tout à coup cela se dissipe. Il faut espérer que du moins le mariage la formera. — Vous pensez donc à la marier ? demanda Célicour d'une voix tremblante. Oui , répondit Fintac ; & je compte sur vous pour célébrer di-

gnement cette fête. Vous avez vu ce M. de Lexergue ; c'est un homme d'un grand sens & d'une érudition profonde. C'est à lui que je donne ma nièce. (Si Fintac eût observé le visage de Célicour, il l'eût vu pâlir à cette nouvelle.) Un homme aussi sérieux, aussi appliqué que M. de Lexergue, a besoin, pour-suivit-il, de quelque chose qui le dissipe. Il est riche, il s'est pris d'inclination pour cette enfant ; & dans huit jours il doit l'épouser : mais il exige le plus grand secret, & ma nièce elle-même n'en fait rien encore. Pour vous, il faut bien que vous soyez initié au mystère d'une union que vous devez chanter. O hymen ! ô hyménée ! vous m'entendez ? C'est un Epithalame que je vous demande ; & voici le moment de vous signaler. Ah ! Monsieur. — Point de modestie : elle étouffe tous les talens. — Dispensez-moi. — Vous l'exécuterez : c'est un morceau de votre genre, & qui doit vous faire beaucoup d'honneur. Ma nièce est jeune & jolie ;

& avec de l'imagination & de l'ame on ne tarit point sur un sujet pareil. D'ailleurs elle a un oncle, qui . . . je me tais : ce n'est pas à moi de me louer. A l'égard de l'époux, je vous l'ai dit, c'est un homme rare. Personne ne se connoît comme lui en antiques. Il a un cabinet de médailles qu'il estime quarante mille écus. Il devoit même aller voir les ruines d'Herculanum, & peu s'en est fallu qu'il n'ait fait le voyage de Palmyre. Vous voyez combien de tableaux tout cela présente à la Poésie. Mais que dis-je ? vous y pensez déjà : oui, je vois sur votre visage cette méditation profonde qui couve les germes du génie, & les dispose à la fécondité. Allez vite, allez mettre à profit des momens si précieux. Je vais aussi m'enfoncer dans l'étude.

Consterné de tout ce qu'il venoit d'entendre, Célicour brûloit d'impatience de revoir Agathe. Le lendemain, il prit le prétexte d'aller consulter le

Connoisseur ; & avant d'entrer dans son cabinet , il demanda si elle étoit visible. Ah ! Mademoiselle , lui dit-il , vous voyez un homme au désespoir. — Qu'avez-vous donc ? — Je suis perdu : vous épousez M. de Lexergue. — Qui vous a fait ce conte-là ? — Qui ? M. de Fintac lui-même. — Tout de bon ? — Il m'a chargé de composer votre Epithalame. — Eh bien , cela sera-t-il beau ? — Vous riez ! vous trouvez plaisant d'avoir pour époux M. de Lexergue ! — Oh ! très-plaisant. — Ah ! du moins , cruelle , par pitié pour moi , qui vous adore & qui vous perds Agathé l'interrompit comme il tomboit à ses genoux. Avouez , lui dit-elle , que ces momens de trouble sont commodes pour une déclaration : comme celui qui la fait ne se possède pas , celle qui l'entend n'ose pas s'en plaindre ; & à la faveur de ce désordre , l'amour croit pouvoir tout risquer. Mais doucement , modérez-vous , &

Voyons ce qui vous désespère. — Votre tranquillité , cruelle que vous êtes. — Vous voulez donc que je m'afflige d'un malheur que je ne crains pas ? — Je vous dis qu'il est décidé que vous épousez M. de Lexerge. — Comment voulez - vous qu'on décide sans moi , ce qui sans moi ne peut s'exécuter ? — Mais si votre oncle a donné sa parole ? — S'il l'a donnée , il la retirera. — Comment ! vous auriez le courage ! .. — Le courage de ne pas dire *oui* ! Le bel effort de résolution ! — Ah ! je suis au comble de la joie ! — Et votre joie est une folie aussi bien que votre douleur. — Vous ne ferez point à M. de Lexergue ! — Eh bien , après ? — Vous ferez à moi. — Sans doute , il n'y a pas de milieu ; & toute fille qui ne sera pas sa femme , sera la vôtre : cela est clair. En vérité , vous raisonnez comme un Poëte de province. Allez , allez voir mon cher oncle ; &

372 LE CONNOISSEUR,
tâchez qu'il ne se doute pas de l'avis
que vous m'avez donné.

Eh bien, l'Epithalame est-il avancé ?
lui demanda le Connoisseur en venant
au devant de lui. — J'en ai le dessin
dans la tête. — Voyons. — J'ai pris
l'allégorie du Temps qui épouse la
Vérité. — L'idée est belle, mais elle est
triste ; & puis le Temps est bien vieux !
— M. de Lexergue est un antiquaire.
— Oui, mais on n'aime pas à s'entendre
dire qu'on est vieux comme le Temps.
— Aimeriez-vous mieux les noces
de Vénus & de Vulcain ? — Vulcain,
à cause des bronzes, des médailles ?
Non : l'aventure de Mars est affligeante
à rappeler. Vous trouverez, en y rê-
vant, quelque idée encore plus heu-
reuse. Mais, à propos de Vulcain, vou-
lez-vous venir ce soir avec nous, voir
le coup d'essai d'un Artificier que je
protège ? Ce sont des fusées chinoi-
ses, dont je lui ai donné la compo-

tion : j'y ai même ajouté quelque chose ; car il faut toujours que je mette du mien. Célicour ne douta point qu'Agathe ne fût de la partie , & il s'y rendit avec empressement.

Les spectateurs étoient placés ; Fin-tac & sa nièce occupoient une croisée ; & il y resloit à côté d'Agathe un petit espace qu'elle avoit ménagé sans affectation. Célicour s'y glissa timidement , & tressaillit de joie en se voyant si près d'Agathe. Les yeux de l'oncle étoient attentifs à suivre le vol des fusées ; ceux de Célicour étoient attachés sur la nièce. Les étoiles seroient tombées du ciel , qu'elles ne l'auroient pas distrait. Sa main rencontra au bord de la fenêtre une main plus douce que le duvet des fleurs ; il lui prit un tremblement dont Agathe dut s'apercevoir. La main , qu'il effleuroit à peine , fit un mouvement pour se retirer ; la sienne en fit un pour la retenir : les yeux d'Agathe se tournèrent sur lui , & rencontrèrent

les siens qui demandoient grace. Elle sentit qu'elle l'affligeroit en retirant cette main chérie ; & soit foiblesse ou pitié, elle voulut bien la laisser immobile. C'étoit beaucoup ; ce n'étoit point assez. La main d'Agathe étoit fermée, & celle de Célicour ne pouvoit l'embrasser. L'amour lui inspira l'audace de l'ouvrir. Dieux ! quelle fut sa surprise & sa joie, quand il la sentit céder insensiblement à cette douce violence ! Il tient la main d'Agathe déployée dans la sienne, il la presse amoureusement : concevez-vous sa félicité ! Elle n'est pas encore parfaite. La main qu'il presse ne répond point ; il l'attire à lui, se penche vers elle, & l'ose appuyer à son cœur, qui s'avance pour la toucher. Elle veut lui échapper : il l'arrête, il la tient captive ; & l'amour fait avec quelle rapidité son cœur bat sous cette main timide. Ce fut comme un aimant pour elle. O triomphe ! ô ravissement ! Ce n'est plus Célicour

qui la presse ; c'est elle qui répond aux battemens du cœur de Célicour. Ceux qui n'ont point aimé , n'ont jamais connu cette émotion , & ceux même qui ont aimé ne l'ont éprouvée qu'une fois. Leurs regards se confondoient avec cette langueur touchante , qui est le plus doux de tous les aveux ; lorsque la girande du feu d'artifice se déploya dans l'air. Alors la main d'Agathe fit un nouvel effort pour s'imprimer sur le cœur de Célicour ; & tandis qu'autour d'eux on applaudissoit à l'éclatante beauté des fusées, nos amans, occupés d'eux-mêmes, s'exprimoient, par de brûlans soupirs, le regret de se séparer. Telle fut cette scène muette, digne d'être citée pour exemple de silences éloquens.

Dès ce moment leurs cœurs, d'intelligence, n'eurent plus de secret l'un pour l'autre : tous deux goûtoient pour la première fois le plaisir d'aimer ; & cette fleur de sensibilité est la plus pure

376 LE CONNOISSEUR,
des voluptés de l'ame. Mais l'amour,
qui prend la couleur des caractères,
étoit timide & sérieux dans Célicour ;
vif, enjoué, malin dans Agathe.

Cependant le jour pris pour lui annoncer son mariage avec M. de Lexergue, arrive. L'antiquaire vient la voir, la trouve seule, & lui déclare son amour, fondé sur l'aveu de son oncle. Je fais, lui dit-elle en badinant, que vous m'aimez de profil ; mais moi, je veux un mari que je puisse aimer en face ; & tout franchement vous n'êtes pas mon fait. Vous avez, dites-vous, l'aveu de mon oncle ? vous ne m'épouserez pas sans le mien ; & je crois pouvoir vous affurer que vous ne l'aurez de la vie. Lexergue eut beau lui protester qu'elle réunissoit à ses yeux plus de charmes que la Vénus de Médicis, Agathe lui souhaita des Vénus antiques, & lui déclara qu'elle ne l'étoit point. Vous avez le choix, lui dit-elle, de m'exposer à déplaire à mon oncle,

ou de m'en épargner le chagrin. Vous m'affligerez en me chargeant de la rupture, vous m'obligerez en la prenant sur vous ; & ce qu'on peut faire de mieux quand on n'est pas aimé, c'est de tâcher de n'être point haï. Je suis votre très-humble servante.

L'antiquaire fut mortellement offensé du refus d'Agathe ; mais par orgueil il l'eût dissimulé, si le reproche qu'on lui fit de manquer à sa parole, ne lui en eût arraché l'aveu. Fintac, dont l'autorité & la considération étoient compromises, fut indigné de la résistance de sa nièce, & fit l'impossible pour la vaincre : mais il n'en tira jamais d'autre réponse, sinon qu'elle n'étoit pas une médaille ; & il finit par lui déclarer, dans sa colère, qu'elle n'auroit jamais d'autre époux. Ce n'étoit pas le seul obstacle au bonheur de nos amans. Célicour n'avoit à espérer qu'une portion d'un modique héritage ; & Agathe attendoit tout de son oncle, qui étoit moins

378 LE CONNOISSEUR,
que jamais disposé à se dépouiller de
son bien pour elle. Dans des temps
plus heureux il eût pu se charger de
leur petit ménage ; mais après le re-
fus d'Agathe , il falloit un miracle
pour l'y engager : ce fut l'amour qui
l'opéra.

Flattez mon oncle , disoit Agathe à
Célicour ; enivrez-le de louanges , &
cachez-lui bien que nous nous aimons.
Pour cela évitons avec soin de nous
trouver ensemble , & contentez-vous
de m'instruire de votre conduite en
passant. Fintac ne dissimula point à Cé-
licour son ressentiment contre sa nièce.
Auroit-elle , disoit-il , quelque incli-
nation secrète ? Si je le savois.....
Mais non , c'est une petite sotte qui
n'aime rien , qui ne sent rien. Ah ! si
elle compte sur mon héritage , elle se
trompe : je saurai mieux placer mes
bienfaits. Le jeune homme , effrayé des
menaces de l'oncle , chercha le mo-
ment d'en instruire la nièce. Elle ne fit

qu'en plaifanter. — Il eft furieux contre vous , ma chère Agathe. — Cela eft égal. — Il dit qu'il veut vous déshériter. — Dites comme lui ; gagnez fa confiance , & laissez faire à l'amour & au temps. Célicour fuivoit les confeils d'Agathe , & à chaque éloge qu'il donnoit à Fintac , Fintac croyoit découvrir en lui un nouveau degré de mérite. La juffeffe d'esprit , la pénétration de ce jeune homme n'a pas d'exemple à fon âge , difoit-il à fes amis. Enfin la confiance qu'il prit en lui fut telle , qu'il crut pouvoir lui confier ce qu'il appelloit le fecret de fa vie : c'étoit une Pièce de Théâtre qu'il avoit faite , & qu'il n'avoit ofé lire à perfonne , de peur de compromettre fa réputation. Après lui avoir demandé une fentence inviolable , il lui donna rendez-vous pour la lire. A cette nouvelle , Agathe fut faiffie de joie. Cela va bien , dit-elle ; courage ! redoublez la dose d'encens : bonne ou mauvaife , il faut qu'à vos

yeux cette Pièce n'ait point d'égale.

Fintac, tête à tête avec le jeune homme, après avoir fermé les portes du cabinet à double tour, tira d'une cassette ce manuscrit précieux, & lut avec enthousiasme la comédie la plus froide, la plus insipide qui fut jamais. Il en coûtoit cruellement au jeune homme d'applaudir à des platitudes ; mais Agathe le lui avoit recommandé. Il applaudissoit donc ; & le Connoisseur étoit transporté. Avouez, lui dit-il après la lecture, avouez que cela est beau. — Oui, fort beau. — Eh bien, il est temps de vous dire pourquoi je vous ai choisi pour mon unique confident. Je brûle d'envie depuis long-temps de voir cette Pièce au Théâtre, mais je ne veux pas que ce soit sous mon nom. (Célicour frémit à ces mots.) Je n'ai voulu me fier à personne ; mais enfin je vous crois digne de cette marque de mon amitié. Vous donnerez mon Ouvrage comme de vous : je ne veux que le

plaisir du succès, & je vous en laisse la gloire. L'idée d'en imposer au Public eût seule effrayé le jeune homme; mais celle de voir paroître & tomber sous son nom un Ouvrage aussi pitoyable, lui répugnoit encore plus. Confondu de la proposition, il s'en défendit longtemps; mais sa résistance fut inutile. Mon secret confié, lui dit Fintac, vous engage d'honneur à m'accorder ce que j'exige. Il est égal au Public qu'une Pièce soit de vous ou de moi; & ce mensonge officieux ne peut nuire à personne au monde. Ma Pièce est mon bien, je vous le donne; la postérité même la plus reculée n'en saura rien. Voilà donc votre délicatesse ménagée de toutes façons. Si après cela vous refusez de présenter cet Ouvrage comme de vous, je croirai que vous le trouvez mauvais, que vous venez de me tromper en le louant, & que vous êtes également indigne de mon amitié & de mon estime. A quoi ne se fût pas résolu

l'amant d'Agathe, plutôt que d'encourir la haine de son oncle ! Il l'assura qu'il n'étoit retenu que par des motifs louables, & lui demanda vingt-quatre heures pour se déterminer. Il me l'a lue, dit-il à Agathe. — Eh bien ? — Eh bien, elle est mauvaise. — Je m'en doutois. — Il veut que je la donne au Théâtre sous mon nom. — Que dites-vous ? — Qu'il veut qu'elle passe pour être de moi. — Ah ! Célicour, louons le Ciel de cette aventure. Avez-vous accepté ? — Non, pas encore ; mais j'y serai forcé. — Tant mieux ! — Je vous dis qu'elle est détestable. — Tant mieux encore. — Elle tombera. — Tant mieux, vous dis-je ; il faut souscrire à tout. Célicour n'en dormit pas d'inquiétude & de douleur. Le lendemain, il vint trouver l'oncle, & lui dit, qu'il n'y avoit rien à quoi il ne se déterminât plutôt que de lui déplaire. Je ne veux pas, dit le Connoisseur, vous exposer imprudemment. Copiez la

Pièce de votre main ; vous en ferez une lecture à nos amis , qui sont d'excellens juges ; & s'ils n'en croient pas le succès infaillible , vous n'êtes plus obligé à rien. Je n'exige de vous qu'une chose , c'est de l'étudier , afin de la bien lire. Cette précaution rendit l'espérance au jeune homme. Je dois , dit-il à Agathe , lire la Pièce à ses amis : s'ils la trouvent mauvaise , il me dispense de la donner. — Ils la trouveront bonne ; & tant mieux : nous serions perdus , s'ils la trouvoient mauvaise. — Expliquez-vous donc. — Allez-vous-en ; il ne faut pas qu'on nous voye ensemble. Ce qu'elle avoit prévu arriva. Les juges étant assemblés , le Connoisseur leur annonça cette Pièce comme un prodige , & sur-tout dans un jeune Poète. Le jeune Poète lut de son mieux ; & à l'exemple de Fintac , on s'extasioit à chaque vers , on applaudissoit à toutes les scènes. A la fin , ce furent des acclamations : on y trouvoit

la délicatesse d'Aristophane, l'élégance de Plaute, le *vis comica* de Térence ; & l'on ne savoit quelle Pièce de Molière mettre à côté de celle-ci. Après cette épreuve, il n'y eut plus à balancer. Les Comédiens ne furent pas de l'avis des beaux Esprits ; mais on savoit d'avance que ces gens-là n'avoient point de goût ; & il y eut ordre de jouer la Pièce. Agathe qui avoit assisté à la lecture, avoit applaudi de toutes ses forces : il y avoit même des endroits pathétiques où elle avoit paru attendrie ; & son enthousiasme pour l'Ouvrage l'avoit un peu réconciliée avec l'Auteur. Seroit-il possible, lui dit Célécour, que vous eussiez trouvé cela bon ? Excellent, dit-elle, excellent pour nous ; & à ces mots, elle s'éloigna, sans vouloir lui en dire davantage. Pendant qu'on répétoit la Pièce, Fintacouroit de maison en maison disposer les esprits en faveur d'un Poète naissant, qui donnoit, disoit-il, de belles espérances.

espérances. Enfin le grand jour arrive, & le Connoisseur assemble à dîner ses amis. Allons, Messieurs, dit-il, soutenez votre ouvrage. Vous avez trouvé la Pièce admirable, vous en avez garanti le succès; & il y va de votre honneur. Pour moi, vous savez quelle est ma foiblesse : j'ai des entrailles de père pour tous les talens qui s'élèvent, & je sens aussi vivement qu'eux-mêmes les inquiétudes qu'ils éprouvent dans ces terribles momens.

Après le dîné, les bons amis du Connoisseur embrassèrent tendrement Célicour, & lui dirent qu'ils alloient au Parterre, pour être les témoins, plutôt que les instrumens de son triomphe. Ils s'y rendirent en effet. On joua la Pièce; elle ne fut point achevée; & le premier signal de l'impatience fut donné par ces bons amis.

Fintac étoit dans l'amphithéâtre, tremblant & pâle comme la mort; mais pendant tout le temps que le spec-

tacle se soutint, ce père malheureux & tendre fit des efforts incroyables pour encourager les spectateurs à secourir son enfant. Enfin il le vit expirer ; & alors succombant à sa douleur, il se traîna dans son carrosse, confondu, anéanti, & se plaignant au Ciel de l'avoir fait naître dans un siècle si dépravé. Et où étoit le pauvre Célicour ? Hélas ! on lui avoit accordé les honneurs de la loge grillée, où, sur un fagot d'épines, il avoit vu ce qu'on appeloit sa Pièce chanceler au premier acte, trébucher au second, & tomber au troisième. Fintac lui avoit promis de l'aller prendre, & l'avoit oublié. Que devenir ? comment s'échapper à travers cette multitude qui ne manqueroit pas de le reconnoître & de le montrer au doigt ? Enfin voyant la salle vide & les lumières éteintes, il prit courage, & descendit : mais les foyers, les corridors, l'escalier étoient encore pleins ; sa consternation le fit remarquer, & il enten-

doit de tous côtés : C'est lui sans doute ; oui, le voilà, c'est lui. Le malheureux ! c'est dommage ! il fera mieux une autre fois. Il aperçut dans un coin un groupe d'Auteurs sifflés, qui se moquoient de leur camarade. Il vit aussi les bons amis de Fintac, qui triomphoient de sa chute , & qui, en le voyant, lui tournèrent le dos. Accablé de confusion & de douleur, il se rendit chez l'Auteur véritable ; & son premier soin fut de demander Agathe. Il eut toute la liberté de la voir ; car l'oncle s'étoit enfermé dans son cabinet. Je vous l'avois prédit : elle est tombée, & tombée honteusement, dit Célicour en se jetant dans un fauteuil. Tant mieux, dit Agathe. — Eh quoi, tant mieux ! quand votre amant est couvert de honte, & qu'il se rend, pour vous complaire, la fable & la risée de tout Paris ! Ah ! c'en est trop. Non, Mademoiselle, il n'est pas temps de plaisanter. Je vous aime plus que ma vie ; mais dans l'état

388 LE CONNOISSEUR,
d'humiliation où je me vois, je suis
capable de renoncer & à la vie & à
vous-même. Je ne fais à quoi il a tenu
que le secret ne m'ait échappé. C'est
peu de m'exposer au mépris public,
votre cruel oncle m'y abandonne ! Je
le connois, il sera le premier à rougir
de me revoir ; & ce que j'ai fait pour
vous obtenir, m'en interdit peut-être à
jamais l'espérance. Qu'il se prépare
cependant à reprendre sa Pièce, ou à
me donner votre main. Il n'y a que
ce moyen de me consoler & de m'o-
bliger au silence. Le Ciel m'est témoin
que si, par impossible, son Ouvrage
avoit réussi, je lui en aurois rendu la
gloire : il est tombé, j'en supporte la
honte ; mais c'est un effort de l'amour,
dont vous seule pouvez être le prix.
Il faut avouer, dit la maligne Agathe
afin de l'irriter encore, qu'il est cruel
de se voir sifflé pour un autre. —
Cruel ! au point que je ne voudrois pas
jouer ce rôle pour mon père. — Avec

quel air de mépris on voit passer un malheureux dont la Pièce est tombée ! — Le mépris est injuste , on s'en console ; mais l'orgueilleuse pitié , c'est-là ce qui est humiliant. — Je crois que vous étiez bien confus en descendant l'escalier ! avez-vous salué les Dames ? — J'aurois voulu m'anéantir. — Pauvre garçon ! Et comment osez-vous reparoître dans le monde ? — Je n'y paroîtrai , je vous jure , qu'avec le nom de votre époux , ou qu'après avoir rejeté sur M. de Fintac l'humiliation de cette chute. — Vous êtes donc bien résolu à mettre mon oncle au pied du mur ? — Très-résolu , n'en doutez pas. Qu'il se décide dès ce soir même. S'il me refuse votre main , tous les Journaux vont annoncer qu'il est l'Auteur de la Pièce sifflée. Et voilà ce que je voulois , dit Agathe en triomphant ; voilà l'objet de ces *tant mieux* qui vous impatientoient si fort. Allez voir mon

390 LE CONNOISSEUR,
oncle, tenez bon; & soyez assuré que nous ferons heureux.

Eh bien, Monsieur, qu'en dites-vous, demanda Célicour au Connoisseur? — Je dis, mon ami, que le Public est un animal stupide, & qu'il faut renoncer à travailler pour lui. Mais consolez-vous: votre Ouvrage vous fait honneur dans l'esprit des gens de goût. — Qu'appellez-vous mon Ouvrage? c'est bien le vôtre. — Parlez plus bas, je vous conjure, mon cher enfant, parlez plus bas. — Il vous est bien facile de vous modérer, Monsieur, vous qui vous êtes sauvé prudemment de la chute de votre Pièce: mais moi, qu'elle écrase! — Ah! ne croyez pas qu'une pareille chute vous fasse tort. Les gens éclairés ont vu dans cet Ouvrage des choses qui annoncent le talent. — Non, Monsieur, je ne me flatte point, la Pièce est mauvaise: j'ai acquis le droit d'en parler avec franchise; & tout le

monde est du même avis. Si elle avoit eu un plein succès , j'aurois déclaré qu'elle étoit de vous ; si elle avoit eu un demi-revers, je l'aurois prise sur mon compte : mais un désastre aussi accablant est au-dessus de mes forces ; & je vous prie de vous en charger. — Moi , mon enfant ! moi , sur mon déclin, me donner ce ridicule ! perdre en un jour une considération qui est l'ouvrage de quarante ans , & qui fait l'espérance de ma vieillesse ! auriez - vous bien la cruauté de l'exiger ? — N'avez - vous pas celle de me rendre la victime de ma complaisance ? Vous savez combien il m'en a coûté. — Je fais tout ce que je vous dois ; mais, mon cher Célicour, vous êtes jeune, vous avez le temps de prendre des revanches ; & il ne faut qu'un succès pour faire oublier ce malheur : au nom de l'amitié, soutenez-le avec constance, je vous en conjure les larmes aux yeux. — J'y consens, Monsieur, mais je sens trop les conséquen-

ces d'un premier début, pour m'exposer au préjugé qu'il laisse. Je renonce au Théâtre, à la Poésie, aux Belles-Lettres. — Oui, c'est bien fait : il y a, pour un jeune homme de votre âge, tant d'autres objets d'ambition. — Il n'y en a qu'un pour moi, Monsieur ; & il dépend de vous. — Parlez, il n'est point de service que je ne vous rende : qu'exigez - vous ? — La main de votre nièce. — La main d'Agathe ! — Oui, je l'adore, & c'est elle qui, pour vous plaire, m'a fait consentir à tout ce que vous avez voulu. — Ma nièce est de la confidence ? — Oui, Monsieur. — Ah ! son étourderie aura peut-être . . . Hola quelqu'un : vite, ma nièce, qu'elle vienne. — Rassurez-vous ; Agathe est moins enfant, moins étourdie qu'elle ne paroît l'être. — Ah ! vous me faites trembler Ma chère Agathe, tu fais ce qui se passe, & le malheur qui vient d'arriver ? — Oui, mon oncle — As-tu révélé ce fatal secret à per-

sonne ? — A personne au monde. —
Y puis-je bien compter ? — Oui , je
vous le jure. — Eh bien , mes enfans ,
qu'il meure avec nous trois : je vous
le demande comme la vie. Agathe ,
Célicour vous aime ; il renonce , par
amitié pour moi , au Théâtre , à la
Poésie , aux Lettres ; & je lui dois
votre main , pour prix d'un si grand
sacrifice. Il est trop payé , s'écria Cé-
licour en saisissant la main d'Agathe.
J'épouse un Auteur malheureux , dit-
elle en souriant ; mais je me charge de
le consoler de son infortune : le pis
aller est qu'on lui refuse de l'esprit ;
& tant d'honnêtes gens s'en passent !
Or ça , mon cher oncle , voilà Céli-
cour qui renonce à la gloire d'être
Poète ; ne feriez-vous pas bien de re-
noncer à celle d'être Connoisseur ?
Vous en seriez bien plus tranquille.
Agathe fut interrompue par l'arrivée
de Clément, Valet de chambre affidé
de son oncle. Ah ! Monsieur , dit-il tout

effoufflé, vos amis, vos bons amis ! — Eh bien, Clément ? — J'étois au Parterre ; ils y étoient tous. — Je le fais bien. Ont-ils applaudi ? — Applaudi ! les traîtres ! Si vous aviez vu avec quelle fureur ils ont déchiré ce malheureux jeune homme. Je vous demande mon congé, si ces gens-là rentrent chez vous. Ah ! les lâches ! dit Fintac. Oui, c'en est fait, je brûle mes Livres, & romps tout commerce avec les gens de Lettres. Gardez vos Livres pour votre amusement, dit Agathe en embrassant son oncle ; & à l'égard des gens de Lettres, n'en veuillez faire que vos amis, & vous en verrez d'estimables.

Fin du Tome second.





PQ
2005
A1
1787
- t.2

Marmontel, Jean François
Oeuvres complètes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

